



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER LIBRARY



HX JGGY 6

FL 396.41.5

**Harvard College  
Library**

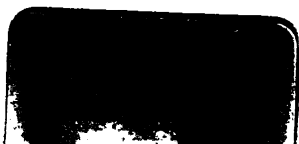


**FROM THE BEQUEST OF**

**Evert Jansen Wendell**

**CLASS OF 1882**

**1918**









**HISTOIRE**  
**ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE**  
**DU**  
**THÉÂTRE ITALIEN,**  
**TOME SIXIÈME.**

THE  
JOURNAL OF THE  
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE  
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND  
VOLUME 31  
PART 1  
1901

# HISTOIRE ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE D U THÉÂTRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN  
FRANCE, JUSQU'À L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales  
Pièces, & un Catalogue de toutes celles  
tant Italiennes que Françaises, données  
sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus  
curieuses & les Notices les plus intéres-  
santes de la vie & des talens des Auteurs  
& Acteurs.

---

*Castigat ridendo mores.*

---

TOME SIXIÈME.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

---

M. DCC. LXIX.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

FL 396.41.5



*Wendell Ford*

4992  
52-131  
12-6



# HISTOIRE DU

## THÉÂTRE ITALIEN,

*Depuis son origine jusqu'à ce jour.*

---

### LES INDES DANSANTES.

*Parodie des Indes Galantes, 21 Juillet  
1751 (1).*

---

### LE TURC GÉNÉREUX, *Première Entrée.*

**E**MILIE se détermine à découvrir  
au Bacha le feu qui la consume, &  
les regrets que lui cause la perte de

---

(1) Le théâtre représente les Jardins d'Osman Bacha, terminés par la mer.

*Tome VI.*

*A*

son cher Valere, parce qu'Osman est un Turc débonnaire, qui ne se fâche de rien. Il arrive, & la salue par un couplet en style oriental. Elle lui apprend comment elle a été séparée de son Amant, à l'instant où l'hymen allait les unir; Osman reçoit très-bien la confidence, lui débite un petit madrigal, & s'en va. Le Théâtre s'obscurcit.

## E M I L I E.

*AIR : De mon Berger volage j'entends le flageolet.*

L'orage sur ma tête  
Redouble son effet ;  
Au bruit de la tempête ,  
S'accorde un flageolet.  
Malgré tout le ravage  
Qui s'excite dans l'air ,  
Je veux sur ce rivage ,  
Chanter un petit air.



*AIR : Voilà la différence.*

Le vent met l'Onde en fureur ,  
L'amour agite mon cœur ;  
Voilà la ressemblance.  
Je verrai calmer ces flots ,



*du Théâtre Italien.*

3

Sans voir la fin de mes maux ;  
Voilà la différence.



On entend les cris des Matelots  
qu'on ne voit point ; un Vaisseau battu  
de la tempête, traverse le Théâtre.

**Le C H Œ U R des Matelots.**

AIR : *A boire , à boire.*

A l'aide, à l'aide, à l'aide,  
A l'orage notre art cède.

**E M I L I E.**

Un Vaisseau va périr au Port  
Souvent l'Amour a même sort.

Ceux qui composent l'équipage de  
ce Vaisseau malheureux, n'échappent  
à la fureur des flots, que pour tomber  
dans les fers du Bacha. Un d'eux est  
Valere, & sa reconnaissance avec Emi-  
lie, se fait par des couplets fort ga-  
lans ; mais lorsqu'elle lui apprend que  
le Bacha soupire pour elle, il se livre  
au désespoir, par la crainte qu'elle n'ait  
reçu le mouchoir.

**E M I L I E.**

AIR : *L'essfe - tu cru.*

Non, de Barbare en Barbare,

A ij

*Histoire*

J'ai toujours eu le bonheur  
De conserver mon honneur.

**V A L E R E.**

Rien n'est plus rare.

Cette scène finit comme toutes les scènes qui se passent entre Amans ; c'est-à-dire, en duo ; Osman revient, les surprend, & commence par leur faire grande peur. Ici se fait encore une reconnaissance entre lui & Valere, qui lui a rendu en France de grands services.

**O S M A N.**

*AIR: Vous avez bien de la bonté.*

Cher Seigneur, vous m'avez traité  
Tout comme un de vos freres,  
Oui, Car vous m'avez racheté,  
Quand j'étais aux Galeres,  
De votre générosité,  
Envers vous ici je m'acquitte,  
Tout au plus vite.

**EMILIE & VALERE.**

Seigneur, en vérité  
Vous avez bien de la bonté.

**O S M A N.**

*AIR: C'est ce qu'on n'a point vu de la vie.*  
Détalez sans cérémonie.

du Théâtre Italien.  
**V A L E R E.**

Mais. . . .

**OSMAN.**

Point de si, de mais;  
(à Valere, à Emilie.)

Adieu, bonsoir ma Mie.

Comme un grand Héros je m'en vais;  
Faites danser vos gens, je vous prie,  
En mémoire de mes bienfaits.

Il paraît un Vaisseau orné de fleurs  
& de banderolles; on voit sur le til-  
lac une table couverte de mets & de  
rafraîchissemens; des trompettes se font  
entendre à la proue & jouent des fanfa-  
res, tandis que les Matelots descendent  
deux à deux, & viennent danser sur le  
rivage.

**V A U D E V I L L E.**

Iris avait parlé tout bas,

Au jeune Hilas,

Mon cœur en fut outré de rage,

Je la traitai d'ingratitude & de volage,

Sans m'écouter, ma chère Iris,

Me regarda, fit un souris,

Et ce souris calma l'orage.

✕

A iij

Damon servait une Beauté ,  
 Dont la fierté  
 Prenait toujours un ton sauvage ;  
 Finissez donc, Monsieur, soyez plus sage ;  
 Elle se fâche d'un baïser ;  
 Il en prend deux pour l'appaiser ;  
 Le beau tems vient après l'orage.



## *SECONDE VAUDEVILLE.*

Pour voguer sûrement ,  
 L'amour est ma boussole ,  
 L'espérance en est l'aimant ,  
 Et ton cœur est mon pôle.  
 Eh ! vogue, vogue donc ,  
 Sous l'amoureuse étoile ,  
 Mettons à la voile ;  
 Dans, la belle saison ,  
 Tout vent est bon.



Souvent un bon Vogueur ,  
 S'endort dans la bonasse ;  
 Moi j'ai toujours même ardeur ,  
 En quelque tems qu'il fasse ;  
 Eh ! vogue, &c.



*du Théâtre Italien.*

7.

Sur nous lorsque la nuit  
Etend son voile sombre,  
Le flambeau d'amour nous luit,  
Et nous guide dans l'ombre ;  
Eh ! vogue , &c.



Quand le tems est trop fort,  
Des écueils je m'écarte ;  
Mais pour m'éloigner du Port ,  
Je fais trop bien ma carte ;  
Eh ! vogue , &c.



On ne craint rien en Mer ,  
Au printems de notre âge ;  
Mais qui s'embarque en hyver ,  
Doit s'attendre au naufrage ;  
Eh ! vogue , &c.



---

LES INCAS DU PEROU.

*Seconde Entrée.*

Le Théâtre représente un desert du  
Perou, terminé par une montagne ari-  
de, le sommet est couronné par la  
bouche d'un Volcan , formée de ro-  
chers calcinés.

A iv

Carlos ouvre la scène avec Phani ,  
à qui il reproche ses préjugés , & qui  
se détermine enfin à se laisser enlever.  
Carlos part pour tout disposer & pro-  
fiter de la fête du Soleil, que l'on doit  
célébrer le même jour. Phani , restée  
seule, chante les couplets suivans :

AIR: *Ah ! Maman , que je l'ai échappé belle*

Viens Hymen , hâte-toi , je t'implore ,  
Viens par ta douceur ,  
Combler l'ardeur  
Qui me dévore ,  
Viens m'unir au Vainqueur que j'adore ;  
Fillette à quinze ans ,  
Commence à compter les instans.



Si tu veux que mon cœur t'appartienne ;  
Hymen , dès ce jour ,  
Crains que l'amour  
Ne te prévienne ,  
Il n'est rien qu'à la fin il n'obtienne ;  
Ce petit fournois ,  
Fait métier d'escroquer tes droits.



Viens Hymen , hâte-toi , je t'implore ,  
Viens par ta douceur ,

*du Théâtre Italien.*

9

Combler l'ardeur  
Qui me dévore ,  
Tes attraits sont des biens que j'ignore ;  
Mais sans les goûter ,  
Il est permis de s'en douter.



Huascar Inca vient apprendre à Phani, que le Soleil veut la marier, Phani répond qu'il prend bien de la peine & que souvent au nom des Dieux, un fripon nous abuse. Huascar entre en colere, & apprend à Phani qu'il l'observait de loin & qu'il est instruit de son amour pour l'Espagnol.

H U A S C A R.

*AIR : Dans le fond d'une Ecurie.*

Non contens de l'avantage  
D'avoir enlevé notre or ,  
Nos Vainqueurs ont mis encor  
Nos Princesses au pillage ;  
Si j'en croyais ma fureur . . . .  
Bientôt l'objet qui t'engage ; . . .  
Si j'en croyais ma fureur. . . .  
Hélas ! que n'ai-je du cœur !

Il parle bas à l'oreille d'un Péruvien , & dit qu'on va voir beau jeu.

A v.

Les Péruviens arrivent pour célébrer  
la fête du Soleil.

## H U A S C A R.

AIR : *Ah ! le bel Oiseau , Maman !*

Peuple , chantez le soleil,  
Qu'à vos voix l'écho réponde.

*Avec le Chœur.*

Brillant soleil , brillant soleil,  
Tu n'eus jamais ton pareil.

*Seul.*

La chaleur de tes rayons ,  
Echauffe la terre & l'onde,  
Et l'on n'irait qu'à tâtons ,  
Si tu n'éclairais le monde ;  
Peuple , chantez , &c.



Tu fais mûrir les raisins ,  
Tu fais pousser les fougères ,  
C'est toi qui chauffes les bains ,  
Où folârent nos Bergeres ;  
Peuple , chantez , le soleil , &c.



( *On danse avec des Parasols* )

## H U A S C A R.

AIR : *C'est ce qui nous enrume.*

Chez nous il fait beau quand le soleil luit,



Et quand il fait jour , il n'est jamais nuit ,

C'est assez la Coutume ;

Quand la chaleur cesse , le froid s'enfuit ,

C'est ce qui nous enrume.

AIR : *Ah ! le bel , &c.*

Peuple , chantez , &c.

La fête est interrompue par un tremblement de terre ; tout le peuple se disperse , Phani vient aussi se sauver. Huascar l'arrête & veut l'emmener malgré elle , mais Carlos arrive , calme sa frayeur ; il lui apprend comment Huascar a fait enflammer le Volcan en y jettant un caillou. Huascar se livre au désespoir & se précipite dans le gouffre de rage , de n'avoir pas recueilli le fruit de sa fourberie.

---

## LES FLEURS.

### *Troisième Entrée.*

Le Théâtre représente les Jardins de Tacmas. Fatimé en habit d'homme , demande à Roxane comment elle la trouve dans ce déguisement ; celle-ci lui répond qu'elle est on ne peut pas mieux , mais qu'elle va répandre l'al-

A vj

larme dans tout le sérail. Fatime répond que les Persans sont bien changés depuis qu'ils ont fait un voyage à Paris , & qu'ils ont vu l'Opéra ; enfin Roxane la presse de lui apprendre quel est le projet de ce déguisement ; elle lui avoue que c'est pour épier Atalide, qu'elle soupçonne être sa Rivale ; celle-ci arrive & chante :

*AIR : Contredanse du Carnaval du Parnasse.*

Qu'on me blâme  
Tant que l'on voudra ;  
Mais chacun saura  
Mon amoureuse flamme.

Le silence  
Pourrait m'étouffer ;  
De la bienfiance  
Je dois triompher.  
J'instruirai de mon secret  
Quelqu'indiscret ;  
Mais n'importe ,  
L'ardeur du caquet m'emporte.

*( A Fatime. )*

Vous êtes le bien venu ,  
Jeune inconnu ;  
Apprenez qu'un doux Vainqueur ,  
Soumet mon cœur.

Qu'on me blâme  
Tant que l'on voudra ;  
Mais chacun saura  
Mon amoureuse flamme.

Par la gêne  
Pourquoi s'affliger ?  
Raconter sa peine ,  
C'est la soulager.



Tandis qu'elle est en train , de jaser  
elle apprend à Fatime qu'elle aime  
Tacmas. Fatime d'abord se trouble ,  
mais elle se rassure lorsque Atalide avoue  
qu'elle n'aime qu'un ingrat ; Tacmas re-  
paraît, reconnaît Fatime, qui lui avoue  
que sa jalousie lui a inspiré cette ruse.

### T A C M A S.

*AIR : Le Démon malicieux & fig.*

Jouissez du destin le plus doux ,  
Mon amour n'est content qu'avec vous.

### F A T I M E.

Ah! bientôt l'amour content sommeille ;  
Il est bercé dans les bras des plaisirs ,  
Il n'est rien alors qui le réveille ,  
Que l'inconstance & de nouveaux desirs.

Tacmas rassure l'inquiete Fatime ;  
qui lui dit :

*AIR : La liberté d'elle même est charmante.*

Mille Beautés comme des fleurs nouvelles ;  
Dans ce Jardin à vos yeux vont s'offrir.

**T A C M A S.**

Que craignez-vous ?

**F A T I M E.**

L'amour porte des ailes ,  
N'imites pas le volage Zéphir ,  
Le plaisir ,  
L'inconstance légère ,  
Vont voltiger sur ce joli Parterre ;  
Gardez-vous bien d'y rien cueillir.

La Fête des Fleurs commence. La Ferme s'ouvre , on voit un Parterre orné de fleurs de différentes especes distribuées par touffes.

Un Petit Jardinier s'approche , en dansant , d'un buisson de roses pour en cueillir , il en sort un serpent qui le poursuit jusques sur un arbre ; les Bostangis assomment le serpent , & se réjouissent.

Un Odalisque chante les couplets suivans.

On court souvent trop de danger  
A s'engager ;  
Au plaisir le penchant nous mene ;  
Mais il ne faut que l'effleurer ;  
Sans s'y livrer ;  
Il est trop voisin de la peine ;  
Craignez , craignez , jeunes cœurs ,  
Le Serpent caché sous les fleurs.



L'amour a des attraita flatteurs ,  
Mais séducteurs ,  
Et l'on a peine à s'en défendre.  
Quand le Fripon vient d'un air doux ,  
A nos genoux ,  
C'est afin de nous mîeux surprendre ;  
Craignez , craignez , jeunes cœurs ,  
Le Serpent caché sous les fleurs.



Témire allait chaque matin  
Au bois voisin ,  
Du Printems respirer les charmes ;  
Mais un jour j'entendis des cris ,  
Et d'un taillis ,  
Je la vis sortir toute en larmes ;  
Craignez , craignez , &c.



Iris trouve un enfant un jour,  
 C'était l'Amour ;  
 Elle en prend soin sans le connaître ,  
 C'est un piège qu'amour lui tend ,  
 Tout en pleurant ;  
 Sous ses doigts il riait , le traître ,  
 Craignez , craignez , &c.



L'imprudente Iris, qui le croit  
 Transi de froid,  
 Dans son sein l'échauffe & l'anime ;  
 L'ingrat qui se voit caresser ,  
 L'ose blesser ,  
 Ce cruel en fait sa victime ,  
 Craignez , craignez , &c.



Les Bostangis veulent cueillir des  
 fleurs, un orage s'élève & ravage le  
 Jardin.

Les Bostangis tâchent de réparer le  
 dommage, ils arrosent le Jardin ; on  
 voit naître une plante qui produit suc-  
 cessivement des feuilles, des boutons,  
 des fleurs, & enfin l'amour. Entrée de  
 l'Amour qui ranime les fleurs ; elles  
 sortent des buissons personnifiées ; de  
 jeunes Odalisques qui les représentent,

*du Théâtre Italien.* 17

ont chacun à la main la fleur qu'elle caractérise ; l'Amour forme un bouquet & le présente à Tacmas, ce Prince le reçoit & le donne à sa Favorite.

Dès que Tacmas a déclaré son choix, les Bostangis se joignent aux Odalisques pour le célébrer.

---

**LES AMOURS CHAMPÊTRES.**

*Parodie de l'acte des Sauvages , 2 Septembre 1751. (1)*

**P**HILINTE, Berger de ce Canton, se plaint à Lisette sa Compagne, que sa chere Hélene reçoit les vœux d'un gros Fermier de Village & d'un Petit-Maître de Paris; il craint d'autant plus leur rivalité, qu'ils sont plus opulents que lui. Lisette cherche en vain à le rassurer, en lui disant qu'ils ne savent pas aimer de même.

---

(1) Le théâtre représente un Paysage agréable, d'un côté est un Coteau chargé d'arbres, de l'autre est une Prairie entrecoupée de ruisseaux.

AIR : *De tous les Capucins du monde*

L'un est un gros Amant rustique ,  
Dont l'amour brusquement s'explique ,  
Et l'autre un Freluquet galant ,  
Que le seul goût des plaisirs touche ,  
Et qui semble plaindre , en parlant ,  
La fatigue d'ouvrir la bouche.



### PHILINTE.

Quand aux champs dès le matin ,  
Le soin du troupeau l'appelle ,  
Le Ciel devient plus serein ,  
Le jour se leve avec elle ;  
Pour mourir sur son sein ,  
On voit les fleurs éclore ;  
De l'éclat de son tein ,  
La Rose se colore.



Le Rossignol va chantant ,  
Joyeux de la voir si belle ;  
Le Papillon voltigeant ,  
La prend pour la fleur nouvelle ;  
Les amoureux Zéphirs ,  
Naissent de son haleine ,



Et mes ardens soupirs ,  
La suivent dans la plaine.



Malgré sa timidité ,  
Qui la rend plus belle encore ,  
D'une tendre volupté  
Dans ses yeux j'ai vu l'aurore ,  
Et sa bouche exprimer ,  
Par un charmant sourire ,  
Le doux plaisir d'aimer ,  
Qu'elle craint & desiré.



Lisette congédie ce tendre Amant ;  
lorsqu'elle voit paraître son Rival Pe-  
tit-Maître ; il arrive , un miroir de po-  
che à la main , & se rajustant les che-  
veux , il se plaint de trouver Hélène  
trop sauvage , mais d'un ton qui fait  
connaître qu'il se flatte de l'apprivoi-  
ser bientôt. Tout ce qu'il dit est dans  
le ton convenable du persifflage , & il  
fort après avoir fait la peinture du  
bonheur dans le couplet suivant :

AIR : *M. le Prevôt des Marchands.*

Voici l'image du bonheur ;  
Quand un Champagne plein d'ardeur ,  
Rit & pétille dans mon verre ,

C'est un instant qu'il faut saisir ;  
Où bientôt la mousse légère  
Disparaît avec le plaisir.

Richard le Fermier arrive , en parlant de son amour pour Hélène , d'un ton bien différent.

Jarni , c'est un'rage ,  
D'jour en jour on m'en voit chemer ;  
J'navons pu de courage  
Que pour aimer ;  
A mon labourage ,  
Morguenne , au lieu de me livrer ,  
Mon plus grand ouvrage ,  
C'est de soupirer.

Richard n'a nulle inquiétude sur ses Rivaux , & n'accuse Hélène que d'indifférence ; il ajoute que c'est dommage qu'à son âge elle laisse son petit cœur en friche.

*AIR : M. le Prevôt des Marchands :*

De la femme l'homme est l'appui ;  
Morgué , qu'est-c' qu'al' ferait sans lui ;  
J'en parlons à bonnes enseignes ;  
Aux veignes faut des échalas ;  
Les femelles , comme les veignes ,  
Sans souquian ne profitent pas.

Lisette pour le tirer un peu de sa sécurité, lui apprend qu'Hélène lui préfère Damon, & Richard en colere sort, en disant qu'il va faire sonner le toccin. Philinte revient, & Lisette le laisse avec Hélène qui paraît; il la presse avec tendresse, elle se défend faiblement & semble moins craindre l'Amant que l'amour.

**PHILINTE.**

*AIR: Mais à quoi bon Fatime, &c.  
des Indes Danfantes.*

Ecoute la Fauvette,  
Par ses chants s'animer;  
Elle te dit, Brunette,  
C'est un plaisir d'aimer.

**HELENE.**

La Colombe qui soupire,  
Semble me dire,  
Par son gémissement,  
L'amour est un tourment.

**PHILINTE.**

*AIR: A mon cœur dans ce séjour.*

Vois à l'ombre de ce tremble,  
Voler ensemble  
Deux Papillons;

Ils formaient deux tourbillons ,  
L'amour en un seul les rassemble.  
A nos cœurs , dans ce séjour ,  
Tout peint l'amour ,  
Tout n'est qu'amour.

## H E L E N E.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Je vis des Oiseaux amoureux ,  
Un jour sous ce feuillage ,  
J'étais attentive à leurs jeux ,  
A leur doux badinage ;  
Mais le premier qui s'envola ,  
Fut le mâle infidèle ,  
J'entends , depuis ce moment-là ,  
Se plaindre la femelle.

Hélène dit à Philinte , que c'est malgré elle qu'elle l'afflige ; mais elle lui ordonne de ne la plus voir. Philinte se soumet à cet ordre, tout rigoureux qu'il est, & chante du ton le plus tendre, ce couplet si charmant & si connu : *Quand vous entendrez le doux Zéphir , &c.* Resté seul il se plaint de la rigueur de son sort, & voyant arriver ses deux Rivaux, il se cache derrière quelques roseaux.

Richard & Damon se disputent à qui

possédera le cœur d'Hélène; elle arrive, & après avoir écouté ce qu'ils disent l'un & l'autre, pour la déterminer en leur faveur, elle leur fait promettre à tous deux de souscrire à son choix, tel qu'il puisse être. Richard répond que cela est juste. Damon qui ne doute pas de la préférence qu'il croit mériter, y consent de même; mais Philinte moins confiant que ses Rivaux, sort de l'endroit où il s'est caché & se livre au désespoir, lorsqu'Hélène le prenant par la main, montre au Fermier & au Petit-Maître, que c'est l'Amant le plus tendre qu'elle préfère.

Richard & Damon se retirent, & les Bergers & les Bergeres des environs, descendent deux à deux du coteau, & célèbrent par leurs danses l'hymen de Philinte & d'Hélène, à qui ils présentent des couronnes de fleurs.

Ces quatre Parodies charmantes sont de M. Favart, elles firent beaucoup de plaisir, & la dernière sur-tout eut le plus grand succès. Elles eurent trente-deux représentations de suite; un mois après elles eurent encore une reprise de douze représentations, & pendant

plusieurs années, il ne se passa pas de mois qu'elles ne fussent jouées plusieurs fois.

On adressa à M. Favart, ces Vers pleins de grace & de vérité (1).

Le goût & la délicatesse  
 Président aux choix de tes airs,  
 Le sentiment & la finesse  
 Sont l'âme de tes heureux vers,  
 Selon tes vœux, l'on rit, ou l'on soupire,  
 Tu captives les cœurs, tu fais les enchanter,  
 Quel charme encore nous séduit, nous attire!  
 Lorsque la Muse qui t'inspire  
 Vient elle-même les chanter !

(1) Ces Vers sont de M. Guérin, qui depuis s'est fait connaître au Théâtre Italien par les Jumeaux, Parodie de Castor & Pollux, & plusieurs autres Ouvrages du même genre auxquels il a eu part.



*du Théâtre Italien.*

# LES VŒUX ACCOMPLIS.

Comédie en un acte, en vers  
mêlée de Divertissemens, 2  
1751. (1)

LA Ville de Paris sous le nom de  
Lutece, remercie la Joie qui anime  
tous ses Citoyens. La Bourgogne ar-  
rive sur une Barque décorée de pa-  
pres & de lierre, & ornée de bande-  
rolles aux armes de Bourgogne. Après  
qu'elle a débarqué & reçu les compli-  
mens de Lutece & de la Joie, les Bour-  
guignons qui sont à sa suite forment une  
danse, à la fin de laquelle on chante les  
couplets suivans :

A servir le Dieu du Raïsin,  
Nous mettons notre gloire ;  
Mais, si nous faisons bien le vin,  
Nous savons mieux le boire.  
Pour le prouver, cher Compagnon,  
Mettons-nous en besogne ;

---

(1) La scène est dans une Place publique,  
près de la Seine.

*Tome VI.*

**B**

Verfons , verfons du Bourguignon ,  
Pour le Duc de Bourgogne.



Partout , ce précieux enfant ,  
Fait régner la bombance ;  
Je fuis sûr que dans cet instant ,  
Pour fêter fa naiffance ,  
En Saxe on vuide maint flacon ,  
De même qu'en Pologne ;  
Verfons , verfons du Bourguignon ,  
Pour le Duc de Bourgogne.



Le Duc de Bourgogne en ces lieux ,  
Vous rit & vous appelle ;  
Messieurs , en fréquentant nos jeux ,  
Prouvez-lui votre zèle ,  
Pour venir ici le fêter ,  
Quittez toute befogne ;  
Où doit-on plutôt le chanter ,  
Qu'à l'Hôtel de Bourgogne ?



La Bourgogne fort pour aller rendre ses hommages à son Prince. Lutèce engage la Joie à la fuivre & à faire les honneurs de Paris. Elle reçoit ensuite M. Crifologue , qui est à la fois



*Du Théâtre Italien.*

27

Poète , Peintre & Musicien ; il donne différens échantillons de ses divers talens , & est remplacé par Arlequin qui est yvre.

**ARLEQUIN**, yvre.

Aujourd'hui , par toute la France ,  
Chacun fait éclater son zèle à sa façon ,  
Les uns par la chanson ,  
Les autres par la danse ;  
Moi , c'est en avalant  
De ce jus excellent.  
Le verre & la chopine ,  
Sont les seuls instrumens dont je fais faire  
    emploi.  
Tandis que l'on chante , je boi ;  
Tandis qu'on illumine ,  
Je m'enlumine , moi.



Dans le transport de sa joie il veut embrasser Lutece , elle le repousse & lui demande qui il est , & ce qu'il fait ?

**ARLEQUIN.**

Ce que je fais ? Parbleu , je fais , je fais. . .

**LUTECE.**

Des effes  
Proprement.

B ij

## ARLEQUIN.

J'ai bu des santé's,

Tant, tant. . . .

## LUTEC.

Que la vôtre chancele.

Il s'excuse sur ce qu'il a bû à toutes les qualités de la Dauphine, & l'amour qu'il a pour la France l'enflamme si fort, qu'il sent qu'il faut s'aller rafraîchir.

Madame Argante suivie de ses deux enfans, qui sont conduits par leur Précepteur nommé Virofoli, & qui la persécutent pour aller voir le jeune Prince & lui réciter le compliment que M. Virofoli leur a fait.

## La PETITE FILLE.

Décèsse à mille voix, hâte-toi, vole, pars;

Que le nom des Français porté de toutes parts,

Soit l'amour & l'effroi du Peuple Asiatique.

Qu'ils forcent le Tamaré à froncer le sourcil;

Puissent-ils occuper un jour le sein Perfique,

Les flancs du Potosi, les veines du Brésil,

Les bras de l'Océan, les côtes de l'Afrique,

Les bouches du Danube, & les deux yeux du Nil.

Le PETIT GARÇON.

Je vois le Tamaïs , & le Tigre & l'Euphrate ,  
Se soumettre à des Loix , dont la douceur les  
flatte ;

Je vois. . . . .

M<sup>de</sup>. ARGANTE.

Non , non , cessez ; j'en ai suffisamment.

VIROSOLI.

Vous entendrez le tout.

M<sup>de</sup>. ARGANTE.

Dieux ! quel acharnement !

VIROSOLI.

Je ne vous ferai pas grâce d'une syllable.

Je vois les Norvégiens , je vois le Peuple  
Arabe.

M<sup>de</sup>. ARGANTE, *fuyant*.

Miséricorde ! Ciel !

VIROSOLI, *la poursuivant avec les  
deux enfans , & déclara-  
mant tous les trois.*

Je vois sur les deux Mers ,  
Les deux aîles du coq ombrager l'Univers ;  
Sous la Zone torride , & la Zone glacée.

Eh! quelle Nation n'est pas intéressée  
Au bonheur des Français, arbitres des destins?  
Dès fruits de leurs travaux les deux mondes  
sont pleins ;  
Et le Sud & le Nord, tout devient leur Pa-  
trie.  
Bientôt, s'ils le voulaient, au gré de leur en-  
vie,  
Ils verraient leurs drapeaux dans le Camp du  
grand Khan,  
Et les Lys étouffer les Cédres du Liban.

Les deux enfans exécutent une pe-  
tite Pantomime, à la fin de laquelle  
Madame Argante, qui en est très-satis-  
faite, les embrasse tous deux. On en-  
tend un prélude.

Une troupe de jeunes gens entre sur  
une marche guerrière ; les Garçons sont  
armés d'épées nues, & d'un bouclier  
aux armes de Bourgogne ; Les Filles  
portent des rameaux d'olivier, entre-  
mêlés de roses & de lys ; tous ensemble  
exécutent un Ballet Militaire.

Dans la scène suivante, Valere ap-  
prend à Damon, qu'il vient de trou-  
ver dans la foule deux jeunes Villa-  
geoises charmantes, conduite par un  
Manant ; elles paraissent, & Jacot qui

les tient par dessous le bras, chante :

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Tous les Bourbons , ,  
Ma foi , sont bons ;  
Et v'la pourquoi j'les aime.  
Tous les r'jettons  
Que j'en avons ,  
Valent la tige même.

Valere salue les deux Filles , qui lui répondent par des révérences ; toutes ces politesses déplaisent à Jacot , qui cherche à abrégér le cérémonial ; mais Thérèse & Nicole prennent goût aux cajoleries de Valere & de Damon , qui leur donnent l'un une bague , l'autre une tabatiere. Comme ils vont pour les embrasser ; elles se retirent , & Jacot reçoit les deux baisers ; il se moque d'eux , ils le menacent : Jacot qui est un homme de cœur , dit qu'il ne demande pas mieux que de leur prêter le collet ; il ôte son habit comme s'il voulait se battre , & on voit dessous une veste de drap d'or ; alors les Galans pris pour dupes , reconnaissent dans Jacot le Baron leur ami ; dans Nicole , Madame de la Rozange ; & dans Thérèse , Lisette sa femme de chambre. Après qu'on les

a raisonnablement perfifflés, Madame  
de la Rozange les emmene souper, &  
de-là au Bal. Le Peuple danse en rond  
& chante plusieurs Vaudevilles, dont  
voici quelques couplets.

AIR: *Nous nous marierons Dimanche.*

Un enfant dodu,  
Qui nous est venu  
Pendant la nuit d'un Dimanche,  
Rend tout joyeux;  
Tout en ces lieux  
Pitanche.  
Que notre cœur,  
En sa faveur,  
S'épanche.  
Pour lui faire honneur,  
Mon beau serviteur,  
Nous nous marierons Dimanche.



Cet enfant répand  
Par tout de l'argent,  
Pour établir des familles;  
Il est déjà,  
Le bon Papa  
Des Filles.  
En v'la six cens,  
Oh! que d'enfans

Vont naître !

Tout ~~ces~~ marmouzets

Feront des sujets

Qui serviront bien leur Maître.



Monsieur l'Gouverneur ,

Nous met en humeur

De nous marier Dimanche ;

L'argent qu'il a

Jetté de sa

Main blanche ,

Va nous fournir

De quoi rôti

L'éclanche ,

Nous serons contens ,

Car à ses dépens ,

Nous nous marierons Dimanche.



Cette Piece est de Panard , qui dans ces sortes d'occasions , était toujours le premier à donner les preuves de son talent & de son zèle. Le Public qui lui en savait gré , voyait toujours ses ouvrages avec plaisir , & celui-ci eut douze représentations.



LA VALLÉE DE  
MONTMORENCI.

*Ballet Pantomime, 25 Février 1752.*

**L**E Théâtre représente une Vallée remplie de Cérifiers; d'un côté est une petite éminence, sur laquelle est un Berger qui garde son troupeau; on voit les moutons brouter; de tems en tems le chien du Berger se lève, pour voir s'il ne s'en écarte pas; des petites filles gardent des vaches dans une prairie qui est au côté opposé; plusieurs Payfans montés sur des arbres cueillent des cerises, & remplissent des paniers qu'ils donnent à des Payfannes. Les Payfans après avoir dépouillé les arbres de leurs fruits, s'éloignent pour aller travailler ailleurs, & emmenent avec eux un âne qu'ils ont chargée de cerises.

Madame Favart habillé en Berger, paraît & chante les couplets suivans, qu'elle accompagne de sa Musette.

Raisonnez ma Musette,

Pour attirer Lisette,

Et que vos plus beaux airs

Eclatent dans les airs;





Que l'écho les répète,  
Et porte à ma Brunette,  
Sur l'aîle des Zéphirs,  
Mes amoureux soupirs.



A ce Troupeau timide,  
Un Berger sert de guide;  
Un jeune objet vainqueur,  
Gouverne ainsi mon cœur.



L'Agneau n'ose à la plaine,  
Courir sans qu'on l'y mène;  
Hélas! un tendre Amant,  
Est moins libre en aimant.



Je vois venir Lisette,  
Taisez-vous ma Musette;  
Amour, conduis ses pas,  
Echos ne parlez pas.



Lisette, petite Bergere, entre en dansant. Coridon, petit Berger, la ca- jole, elle le rebute d'abord & s'en dé- fait ensuite avec des bonbons. Au lieu de se retirer tout à fait, il se cache pour l'épier; Madame Macée, mere de

Lifette paraît, lui met un panier au bras, en lui faisant signe d'aller vendanger, & lui donne une paire de soufflets, pour s'être amusée. Elle continue de la gronder, & se retire en la menaçant. La Bergere jette son panier, & va s'asseoir sous un arbre. Lifette boude & s'endort. Le petit Berger qui la voit de loin toute seule, se leve, & joue un second air sur sa Musette. Il descend gaiement du côteau, & s'approche en dansant. Il s'apperçoit qu'elle est endormie, & va la tirer par son tablier. Il se retire, emporte le panier de la Bergere pour le remplir de raisin, & après l'avoir rempli, il revient le poser à côté d'elle, sans faire de bruit. Elle continue de dormir, il prend une paille qu'il passe sur les lèvres de la Bergere, qui s'éveille en se les frottant. Le Berger se cache derriere un buisson de fleurs. La Bergere s'éveille entièrement, & paraît surprise de trouver son panier rempli à côté d'elle; elle entend le chant des oiseaux, y prend plaisir, & appelle sa cousine Babet pour l'aider à les attrapper.

Babet, autre petite Bergere, accourt avec un filet; elles approchent toutes deux du buisson avec de grandes

*du Théâtre Italien.*

37  
précautions , & prennent le jeune Ber-  
ger, qui paraît enveloppé de leur fi-  
let ; elles en marquent leur surprise,  
le délivrent & le carressent. Le Ber-  
ger leur offre un nid de rossignols qu'il  
a pris dans le buisson ; les deux Ber-  
geres vont chercher chacune une cage ;  
Lisette est préférée , & la cage de Ba-  
bet demeure inutile ; premier sujet de  
jalousie ; ce n'est que pour un moment  
que le petit Berger l'appaise avec un  
bouquet. Lisette triomphante attache  
sa cage aux arbres , après avoir vu  
Babet jeter la sienne de dépit. D'un  
autre côté , le petit Coridon qui a ob-  
servé l'empressement des Bergeres pour  
le nid de rossignols , vient le regarder  
de plus près , marque du mépris par  
ses gestes , & fait entendre qu'il va cher-  
cher un plus beau présent pour Lisette ;  
il sort & revient , pendant le dépit de  
Babet , qu'il redouble encore , par la  
préférence qu'il donne aussi à Lisette ;  
il est accompagné de petits Bergers  
comme lui , qu'il engage à danser ,  
pour amuser la Maîtresse , à laquelle  
il offre ensuite une pie qu'elle refuse ;  
pour la punir il en fait présent à Ba-  
bet , qui l'accepte & lui donne la vo-  
lée. Coridon court après sa pie , & l'ont

avec ses petits camarades qui se moquent de lui.

Le Berger invite Lisette & Babet à danser au son du flageolet, dont il joue pendant qu'ils essayent quelques pas. Lisette lui prend le flageolet, dont elle veut jouer, mais elle n'y réussit pas. Le Berger touche le flageolet pendant qu'elle souffle dedans & que Babet danse; mais piquée de danser seule, celle-ci arrache le flageolet, & vient prendre le Berger pour danser avec elle; Lisette vient se mêler dans la danse, ce qui forme un pas de trois, qui exprime une jalousie. Lisette est préférée, & remercie son petit Amant; Babet se retire en leur faisant des menaces. Le petit Berger propose à son amoureuse de jouer à de petits jeux sur l'herbe; ils s'asseyent & jouent au pied de bœuf; le Berger attrape la main de la Bergere, qu'il ne veut pas lâcher qu'elle ne lui donne un baiser; elle s'en défend & s'enfuit; le Berger la poursuit en dansant. Elle tombe, assise & fatiguée, sur un lit de gazon, & se laisse baiser la main, ce qui lui cause beaucoup d'émotion, aussi bien qu'au Berger, qui se jette à ses genoux, & lui baise encore la main en se relevant.

La Bergere, méprisée, amene Mathurin, pere du petit Berger, qui le surprend dans le tems qu'il veut embrasser sa Maîtresse, de façon qu'en se mettant entr'eux deux, il reçoit un baiser de l'un & de l'autre. Il veut corriger son fils, la petite Bergere l'arrête; il s'attendrit pour elle, renvoye son fils, danse avec elle, & chasse une seconde fois son fils avec colere, s'apercevant qu'il vient à la dérobee obtenir de légères faveurs de sa Maîtresse. Le petit Berger, pénétré de douleur, va s'appuyer contre un arbre, dans le fond du Théâtre.

Babet qui avait disparu, après avoir amené Mathurin, rentre, & amene encore Madame Macée; dans le moment où Mathurin débarrassé de son fils, danse plus librement avec Lisette, & veut lui déclarer ce qu'il sent pour elle; Madame Macée se met entre deux, ce qui couvre Mathurin de confusion. Elle se retourne vers sa fille, pour la punir d'oser danser avec un homme; Le petit Berger accourt, se met entre la mere & la fille, & demande grace. Madame Macée s'adoucit, & présente la main au pere du Berger qui consent que son fils épouse Lisette.

Cette Pantomime agréable, est de M. Favart ; elle avait été donnée à la Foire Saint Laurent, le 28 Août 1745 sur le Théâtre de l'Opéra-Comique ; elle y eut un succès prodigieux & ne réussit pas moins lorsqu'elle fut donnée par les Comédiens Italiens. M. Boucher, premier Peintre du Roi, en a tiré les sujets de plusieurs tableaux charmans & ce n'est pas le moindre honneur qu'ait reçu cette Pantomime agréable.



---

## FANFALE.

---

*Parodie d'Omphale en cinq actes, en  
Vaudevilles, 6 Mars 1792. (1)*

**TITI**, Lieutenant d'Occide, Com-  
mandant des Houfards, ouvre la scène  
en faisant connaître l'amour qu'il a pris  
pour Fanfale. On entend une marche  
avec un accompagnement de Tam-  
bours, & Occide paraît suivi de ses  
Houfards, qu'il congédie bientôt, pour  
faire confidence à son Lieutenant, du  
nouveau penchant qui l'entraîne vers  
Fanfale, Titi lui fait observer que la  
Sorciere, Grismine, pourroit lui jouer  
quelques mauvais tours :

### OCCIDE.

*AIR : J'aime une jeune Brunette.*

D'un objet rempli de charmes ,  
On veut fuir l'attrait vainqueur ;  
La Fierté qui prend les armes ,

---

(1) Le théâtre représente un Village. On voit d'un côté le Château de Fanfale, & de l'autre le lieu où on rend la Justice.

N'en défend pas notre cœur :  
 On sent un trouble en soi-même ;  
 On commence à s'allarmer ;  
 Mais hélas ! déjà l'on aime ,  
 Sitôt que l'on craint d'aimer.

### T I T I.

*A I R : Ici l'on fait ce que l'on veut.*

Occide chante des Brunettes !  
 Ce Guerrier qui répand l'effroi ,  
 Débite aujourd'hui des fornettes !  
 Il est presque aussi sot que moi.

Fanfale arrive suivi de ses Marguilliers & de ses Payfans qui viennent ainsi qu'elle , remercier Occide des services qu'il leur a rendus.

### Le MARGUILLIER.

Ecoutez la harangue  
 Du premier Marguillier ;  
 J'avons trop bonne langue ,  
 Pour rester le dernier.

### C H Œ U R.

Gai , gai , gai , mon Officier ,  
 Je v'nons v'ous remercier.

### Le MARGUILLIER.

Tout'nos Maréchauffées



N'allont pas un denier ,  
Vous purgez les chaussées  
De tout Aventurier.

CHŒUR.

Gai , gai , &c.

Le MARGUILLIER.

Un loup fort malhonnête  
Désolait ce quartier ;  
Vous avez tué la bête ,  
Gnia qu'à vous en prier ;  
Gai , gai , &c.



Quand un lapin ravage  
Les choux d'un Jardinier ,  
Occide avec courage ,  
Le met dans son clapier ;  
Gai , gai , &c.



Quand un sanglier gâte  
Le bien de not' grenier ,  
Vous le mettez en pâte  
Et l'mangez tout entier ;  
Gai , gai , &c.



Vous avez pour la pêche ,

Débourbé not'vivier ,  
 Cette bonne œuvre empêche  
 Les crapiaux de crier ;  
 Gai , gai , &c.



## OCCIDE.

Poste soit de la fête ,  
 C'est assez m'ennuyer ,  
 Vous me rompez la tête ,  
 Je demande quartier ;

## Le CHŒUR.

Gai , gai , &c.



Occide voudrait entretenir Fanfale de ses feux , mais elle lui répond qu'il lui parlera de sa tendresse une autrefois , & qu'il doit aller au Greffe , où l'on va dresser un procès-verbal de ses exploits.

Au second acte le Théâtre représente l'Appartement de Fanfale , plusieurs filles y sont occupées à différents ouvrages ; elles voudraient engager leurs Maîtresses à recevoir les hommages d'Occide , dont la gloire éclatante ferait honneur à ses appas , mais elle pense différemment , & lui préfère son Lieutenant.

*du Théâtre Italien.*

FANFALE.

45

AIR : *Babet que t'es gentille.*

Occide & ce garçon ,  
Font un parfait contraste ;  
L'un a l'air d'un Gascon ,  
L'autre est simple & sans faste ;  
Son maintien décent ,  
Son air innocent ,  
Est la nature même ;  
Son cœur n'est point encore formé ,  
L'amour ne l'a point animé ,  
Puisqu'il n'a pas encore aimé ,  
Eh bien ! c'est lui que j'aime. ( bis. )



Titi paraît, & les Femmes de Cham-  
bres se retirent, il apprend à Fanfale,  
que son Commandant se prépare à lui  
apporter un bouquet pour sa fête. Fan-  
fale répond qu'elle lui fait peu gré de  
ses soins & que ceux d'un autre la flat-  
teraient davantage. Quelques avances  
qu'elle lui fasse, l'imbécille Titi ne  
peut se résoudre à profiter de rigueur, &  
cuse d'indifférence à l'égard de ces b  
dis qu'elle l'accable de caresses b  
prévenances, ce qui désespère la n  
Dame, & rend cette scène très-com-  
CO

Occide pour achever de la me  
de mauvaife humeur , arrive avec  
Houfards , qui amènent des Bracon  
qu'ils ont pris & auxquels Fanfale  
rendre la liberté.

## OCCIDE.

Vous êtes bien inhumaine !  
Que gardez-vous à vos amis ?  
Un doux espoir m'est-il permis ?

AIR : *Sans le Dieu de la tendresse.*

( à sa suite. )

A la Dame du Village ,  
Amis , rendez les honneurs.

( à Fanfale. )

Dans leurs jeux voyez l'image  
De mes plus vives ardeurs.  
Pour garant d'un tendre hommage ,  
Prenez ce Monstre & ces fleurs.

Occide donne à Fanfale , & lui  
présenter le loup qu'il a tué , &  
fusils des Braconiers. Occide prend  
panier à ouvrage de Fanfale , & cha  
te en faisant des nœuds.

AIR : *Quel voile importun le couvre !*  
Il faut pour charmer les Belles ,

Suivre leurs plaisirs ,  
N'avoir que leurs desirs ;  
En nous amusant comme elles ,  
Nous formons nos nœuds ;  
L'amour nous rend heureux.  
Un cœur altier n'est plus le même ,  
Quand d'un objet il est épris.  
L'Amant devient tout ce qu'il aime ;  
Un doux retour en est le prix.  
Il faut pour charmer les Belles , &c.

Les filles de la suite de Fanfale quittent leurs ouvrages & dansent pendant que les Housards travaillent à leurs places. Fanfale & Occide chantent tour à tour les couplets d'un Vaudeville dont le refrain est :

On n'éteint jamais les desirs ,  
Lorsque l'on file les plaisirs.

Les filles de la suite de Fanfale vont prendre les Housards , leur attachent des quenouilles & dansent avec eux , en les faisant filer. On entend le bruit du tonnerre. Grisminie descend par la cheminée , suivie d'une troupe de Diables , qui mettent le feu aux quenouilles ; Fanfale & toute sa suite s'enfuit ; Grisminie accablé de reproches & de

48 *Histoire*  
menaces Occide , qui lui répond qu'un  
Amant ne craint que ce qu'il aime.

## GRISEMINE.

Quand j'étais dans mon printems ,  
On voyait ton amour tous les ans  
S'accroître avec mes appas naissans ;  
Tout doit se former avec le tems.

## OCCIDE.

AIR : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Votre esprit en vain s'est flatté  
De rendre une ardeur éternelle ;  
Les sermens faits à la Beauté ,  
Ne doivent pas plus durer qu'elle.

Occide fort & Grisminie le menace  
de le poursuivre jusqu'au bout du  
monde.

Au troisieme acte, le Théâtre représente les Jardins de Fanfale , elle s'y plaint encore de la timidité de celui qu'elle aime. Grisminie approche doucement & la frappe de sa baguette ; Fanfale surprise par les charmes de Grisminie, tombe sur un banc de gazon, sur lequel elle s'endort , en chantant  
*j'ai des vapeurs, je me meurs.* Grisminie tire son couteau **P**our la tuer ; mais  
Occide

Occide qui survient à propos le lui arrache en lui disant : *turlututu ren-gaine*, &c. Il tire Fanfale par le bras, la réveille & elle se sauve en voyant Grisminé, ils finissent l'acte par un duo qui exprime leur fureur.

Le Théâtre représente un caveau, dans lequel Occide est seul & se livre aux transports de sa jalousie depuis qu'il a appris que Fanfale en aimait un autre que lui, Grisminé qui a promis de suivre par-tout ses pas, descend aussi au caveau, il la presse de lui révéler aussi son art le nom de son Rival ; elle y consent & fait une conjuration, à la fin de laquelle elle lui apprend que le festin est préparé pour la nôce de Fanfale. On entend des miaulemens de chats & des monstres paraissent & enmennent Grisminé, Occide jure qu'il se vanger, sort & finit le quatriem acte.

Le Théâtre représente un lieu préparé pour un festin de nôce ; Fanfale paraît la première, & Titi la suit près ; mais tandis qu'ils se livrent au transport de leur amour & à l'espérance de leur prochain bonheur, Occide arrive le sabre à la main.

FANFALE, *à part.*

Oh Ciel ! nous voila dans la crise.

OCCIDE.

Rien n'est égal à ma surprise ;

Un ami jouer de ces tours !

T I T I.

C'est ce qu'on voit tous les jours.

Occide entre dans une grande fureur , mais il se calme bientôt en entendant une symphonie douce qui imite le chant du coucou. Il invite Fanfale & son Lieutenant de se marier , & chante :

Cet examen

Fort à propos m'arrête ;

Qu'ils s'aiment tout leur sou.

( *Simphonie.* )

Pour moi je ne suis pas si fou.

A I R : *ça n'dur'ra pas toujours.*

A leur nôce je danse ;

Vivez en bon époux.

T I T I.

Ah ! quelle heureuse chance !



FANFALE.

Est-il un sort plus doux ?

FANFALE & TITI.

Que nos tendres amours,  
Pussent durer toujours. (*trois fois.*)

OCCIDE, à part, en même tems.

Ça n'dur'ra pas toujours. (*trois fois.*)

La Piece finit par un Vaudeville dont  
voici deux couplets :

Dans un cercle la saillie  
Cause souvent du dépit ;  
La plus légère ironie  
Est un vice de l'esprit ;  
Dans un repas agréable,  
Tous les bons mots sont bien pris ;  
La franchise regne à table,  
On est toujours bons amis.



Que je fais de gens sévères,  
Durs & brusques le matin,  
Qui le soir, au bruit des verres,  
Ont un plaisir clandestin ;  
Leur humeur est plus affable,  
Et dans des soupirs jolis,

## Histoire

Avec eux l'Amour à table,  
Les rend les meilleurs amis.



Cette Parodie est de Messieurs Favart & Marcouville, & fut faite à la quatrième reprise de l'Opéra d'Omphale, Tragédie-Lyrique dont les paroles sont de la Motte & la musique de Campra. Fanfale fut très-bien reçue du Public; elle eut six représentations avant Pâques, & seize après la rentrée du Théâtre.

---

*Gratis.*

Le 29 Août 1752 les Comédiens Italiens donnerent *gratis* une représentation d'Arlequin & Scapin, Voleur par amour, en réjouissance du rétablissement de la santé de Monseigneur le Dauphin, qui avoit eu la petite vérole. Le 19 Septembre suivant, ils donnerent pour la même occasion un divertissement intitulé Alceste, dont M. de Saint-Foix est l'Auteur. Il parut très-ingénieux, fit beaucoup de plaisir, & eut dix-huit représentations.

*du Théâtre Italien.*  
Mademoiselle Auguste y dansa  
furie avec beaucoup de force &  
gereté.

Le Théâtre Italien donna le 18  
1752 pour la clôture de cette an  
Fanfale suivi de la Jouë d'Arlequin  
la Vallée de Montmorenci, &  
Compliment ordinaire. Il fit son o  
verture le 10 Avril encore par Fan  
fale, précédé d'Arlequin toujours Arle  
quin, suivi d'un Compliment prononcé  
par Madame Favart ainsi que celui de la  
clôture.

Helene Baletti sœur de Joseph Ba  
letti, femme de Louis Riccoboni, ar  
rivée avec la troupe Italienne en 1716,  
a joué pendant près de trente-six ans  
sur le Théâtre Italien les rôles de pre  
mière Amoureuse, ceux de Soubret  
tes, & les travestissemens en hommes  
avec un égal applaudissement, tant dan  
sant Français que dans l'Italien, qu'e  
lle loguait avec une intelligence  
de vivacité admirable ; peu de fi  
nes sont aussi instruites que cet esti  
ble Actrice, son esprit & ses talen  
t mérité d'être admise dans q  
adémies, savoir celle de Rom  
C ii

Ferrare , de Bologne & de Venise ; nous avons d'elle en qualité d'Auteur , le *Naufrage* , Comédie en cinq actes en prose , tiré du *Mercator* & du *Rudens* de Plaute ; & *Abdili* , Roi de Grenade , en société avec Delisle. Elle est actuellement vivante , jouit d'une santé parfaite , & fait jouir ses amis d'une conversation encore pleine de charmes , quoiqu'agée de près de quatrevingt-quatre ans.



TIRCIS ET DORISTÉE.

*Parodie d'Agis & Galatée, 4 Septembre 1752.*

**M**ADAME Favart, habillée en Berger, sous le nom de Tircis, ouvre la scène & se plaint de l'absence de Doristée, par ce couplet si connu, paresseuse *Aurore*, il est interrompu par les chants de *Colinet*, que le chagrin endort, & qui veut faire l'amour gaie-ment, il conseille à Tircis de vaincre sa timidité, & de tout tenter pour vaincre son inhumaine.

Tu n'as rien si tu n'oses,  
L'amour doit tout risquer ;  
Qui craint de se piquer,  
Ne cueille point de roses.

T I R C I S.

Doristée est riche héritière,  
Je ne suis qu'un simple Pasteur.

C iv

## COLINET.

Je sçais qu'elle a lieu d'être fiere ,  
 Son pere est un Maître Pêcheur ;  
 Mais contentement vaut richesse ,  
 L'Amour fait-il le prix de l'or ?  
 - Un cœur offert par la jeunesse ,  
 Pour une Belle est un trésor.

Tircis fait ensuite le récit du commencement & des progrès de sa passion d'une maniere si tendre & si touchante, que Colinet en est ému ; il faut, dit-il à Tircis , donner une fête à ta Maîtresse , & je veux l'arranger pour toi.

C'est le plaisir qui prend les Belles  
 - En dépit de la raison ,  
 Il n'est point pour lui de cruelles ,  
 Tré, tré, trémoussons-nous donc. *Bis.*

Tircis resté seul retombe dans la langueur.

Doristée arrive, & voulant cacher le plaisir qu'elle a de voir Tircis, elle feint de chercher sa compagne, Tircis profite des conseils de Colinet, & devient pressant. La Bergere qui craint également de ne pas assez résister & de

résister trop, lui annonce un Rival, Tircis en frémit. Ce Rival est Horiphesme, Maître des forges, homme riche, puissant & ombrageux.

On entend une symphonie, c'est le prélude de la fête préparée par Colinet. Doristée en demande le sujet, & Tircis lui apprend que ce sont des Amans unis par les plus tendres nœuds, qui viennent chanter leur bonheur. Cette fête est d'autant plus agréable, que les airs de chant & de danse se sentent de la gaieté naturelle de Colinet, mais elle est troublée par l'arrivée d'Horiphesme, dont l'aspect féroce fait fuir les Jeux & les Amours. Doristée exhorte Tircis à éviter sa présence, il lui obéit.

Horiphesme paraît indigné que de vils Pasteurs osent prétendre amuser sa Maîtresse par leurs jeux. Il menace de les punir de cette témérité, Doristée paraît, & sa présence calme ses transports, il lui déclare ainsi sa passion.

Mon cœur aussi dur qu'une enclume,  
S'amolir au feu de l'amour,  
Ta beauté sans cesse l'allume,  
Je n'ai treve ni nuit ni jour;  
L'amour frappe à coups redoublés  
Tous mes sens sont troublés,

Horiphesme redouble ses efforts pour se faire aimer de Doristée , il lui parle d'Hymen & d'un Hymen prompt ; Doristée pour s'en débarrasser , lui dit qu'elle dépend de son pere , à qui elle fera toujours soumise.

### H O R I P H E S M E.

C'est parler en fille sage ,  
Je vais agir à l'instant ,  
Votre pere est trop prudent  
Pour manquer ce mariage.

Tircis survient tout ému , il est désespéré de ce que Doristée a assisté à la Fête ordonnée par Horiphesme , il en fait les plus vifs reproches à sa Bergere, qui lui dit ; que ce n'était que pour dé-sarmer la Jalousie de son Rival.

### T I R C I S.

O Ciel !

### D O R I S T É E.

Je n'osais te le dire ,  
Ah ! crois-en ce cœur qui soupire.

### T I R C I S.

N'est-ce point une erreur extrême ?

### D O R I S T É E, à part.

Il voit le trouble de mon cœur,



Il demande encoꝛ si je l'aime.

**T I R C I S.**

De sa fierté je suis vainqueur.

( à *Doristée.*

Et vous vouliez avec rigueur,

Me cacher mon bonheur suprême.

**D O R I S T É E.**

Avant de répondre à tes vœux ,

J'ai dû m'assurer de tes feux.

*A I R : Nous autres bon Villageois.*

On file avant d'être époux ,

Le risu de son esclavage ,

L'Amant est rampant & doux ,

Le Ver à Soie est son image ;

Dans ses propres nœuds renfermé ,

Il devient froid , inanimé ,

Mais bientôt forçant sa prison ,

Il s'envole en Papillon.

Horiphesme apperçoit du haut d'une montagne, ces Amans qui se jurent une tendresse éternelle. Ils se sauvent aussitôt qu'ils le voyent, & Horiphesme entre sur la scène en s'écriant :

De ce vil Berger ,

A l'instant courons nous vanger ,

Vainement il fuit,  
 Son malheur le suit.  
 L'Amour en fureur me conduit,  
 L'Imprudent revient sur ses pas;  
 Est-ce pour braver le trépas?  
 Punissons-le, ne tardons pas  
 Prenons ma carabine,  
 Car la mort  
 Est le sort  
 Que je lui destine.

**Le Berger & la Bergere reviennent  
 sur la scène, & Tircis dit à Doristée  
 dans le fond du théâtre:**

Le trépas doit me sembler doux,  
 Sans frayeur je m'y livre,  
 Puisque je suis aimé de vous.

### DORISTÉE.

C'est alors qu'il faut vivre,  
 Cher Amant,  
 Agis sensément;  
 D'un Jaloux  
 Fuyons le courroux;  
 Ah! je l'entend.  
 (*Elle fuit.*)

### TIRCIS.

La peur me prend.

*du Théâtre Italien.*

63

## HORIPHESME.

*Meurs à l'instant,*

*Insolent.*

*(Il tire son coup de carabine.)*

## TIRCIS.

*Hélas ! ne suis-je point blessé ?*

*Ma Maîtresse me laisse,*

*De frayeur mon sang est glacé,*

*Et je tombe en faiblesse.*

Horiphesme content de voir tomber Tircis, perd son ressentiment en lui voyant perdre la vie, & le mépris succédant à l'amour qu'il avait pour Doristée, il éteint pour jamais son amour. Cette Bergere vient avec précipitation pour rejoindre son Amant ; quelle est sa surprise en le trouvant évanoui ! Elle se livre à toute la douleur que lui cause un si cruel événement, son seul espoir est de recourir à l'amour, qui fait des miracles quand il lui plaît ; le miracle arrive, car M. Guillaume, Opérateur, paraît sur le champ avec du baume pour guérir Tircis. Doristée le conjure de s'en servir au plus vite.

## GUILLAUME.

Oui, je vais agir,  
 J'ai soutenu Thèse on fait comme,  
 Et j'ai fait courir....

## DORISTÉE.

Hélas! au lieu de discourir,  
 Mon cher Monsieur Guillaume,  
 Daignez le secourir,  
 Donnez-lui quelque baume,  
 Sans vous il va mourir.

## GUILLAUME.

Parbleu, je vais encore trop vite,  
 Je pourrais vous désespérer,  
 Si je faisais chanter ma suite;  
 Avant que de rien opérer,  
 Prenez cette bouteille,  
 C'est de l'eau sans pareille,  
 Dès qu'il va la sentir,  
 Tircis va revenir.

En effet, aussi-tôt que Tircis a respiré le flacon que lui présente Doristée, il soupire.

## DORISTÉE.

Il respire,

Il soupire,

Cher Tircis, reprends  
Tes sens

T I R C I S.

Qui m'appelle ?  
Ah ! c'est elle ;  
Je m'anime à ses accens ;  
Oui , ta flamme  
Me rend l'ame ,  
Je te vois & je renais.

D O R I S T É E.

Plus de crainte ,  
De contrainte.

( Ensemble. )

Aimons-nous pour jamais.

Colinet vient annoncer la fuite d'Hori-  
phesme , qui croit avoir cassé la tête  
à son Rival , & il forme avec une  
troupe de Pêcheurs & de Pêcheuses ,  
un divertissement à l'occasion des nêces  
de Tircis & de Doristée , qui termine  
le Spectacle.

On doit plutôt regarder cette jolie  
Piecè comme une Pastorale agréable  
que comme une Parodie critique ; les  
airs en sont admirablement bien choi-

sis, les couplets heureux, & le dénouement assez comique. Elle fut très-bien reçue du Public, eut vingt-quatre représentations, & ne fit qu'ajouter à la réputation de M. Favart, qui en est l'Auteur.

## LA FRIVOLITÉ.

*Comédie en un acte, en vers libres,  
23. Janvier 1753. (1)*

**L'**HIVER ouvre la scène avec la Frivolité qui lui fait compliment sur sa parure. Il lui répond que c'est pour elle, & qu'il était impatient de la revoir ; la Frivolité, qui n'est pas moins polie, lui réplique qu'il est sa saison favorite puisqu'il rappelle les ris & les jeux avec lui. Elle lui apprend ensuite qu'elle a pris les traits d'une jeune veuve de finance & réside dans son riche hôtel.

J'attire ici toute la France,  
Dont je suis la Divinité ;

(1) La scène est à Paris, dans l'Hôtel d'une jeune veuve de finance.

*Légère, vive, gaie, étourdie & coquette,*  
Je fixe les desirs de ce Peuple brillant.  
Les ris composent seuls le culte qu'il me rend,  
Et mon autel est ma toilette,  
Où je reçois les vœux en minaudant;  
Le Magistrat que je délasse,  
Vient me rendre le soir un hommage badin;  
Au Militaire il dispute la place  
De mon premier Menin,  
Et le jeune Marquis qui tous deux les surpasse;  
Sur le beau sexe même, a le pas dans ma  
Cour,  
Il taille mes Ponpons, il leur donne la grâce;  
Et j'en fais ma Coiffeuse, ou ma Dame d'Atour.

L'Hyver la quitte pour rassembler  
tous les plaisirs de sa suite afin de mieux  
célébrer son retour. M. Fauster, Suisse,  
vient le premier rendre hommage à la  
Frivolité.

**FAUSTER.**

Madame, vous voyez un Socrate moderne,  
Qui pour ne rien savoir étudia vingt ans,  
Et qui honteux d'avoir perdu son tems,  
De dépit est parti de Berne,  
Pour devenir en France un aimable ignorant.  
Tout ce que j'ai, Madame, appris certaine-  
ment,

C'est qu'ici bas tout est frivole,  
Que la réalité n'est que l'amusement ;  
Et pour apprendre promptement  
Ce joli savoir-là, je viens à votre école.

La Frivolité lui répond qu'il prend  
le bon parti. Tout est, dit-elle, sou-  
mis à mon éventail ; le sage comme le  
fou est au rang de mes sujets.

Le Suisse lui dit que pour l'imiter  
il compose un roman qu'il vient lui  
dédier, & qu'il l'écrit en français,  
d'un style fort léger. La Frivolité pa-  
raît surprise d'un honneur si rare, &  
lui demande le titre de l'ouvrage.

C'est, réplique-t-il,

Le Suisse qui rêve ou la Philosophie  
Réduite à rien par un homme d'esprit.

Ce paradoxe vous étonne,  
Et choque ouvertement le proverbe reçu.

La Frivolité lui avoue franchement  
que l'esprit n'est pas une vertu dont  
on soupçonne ceux de son pays.

C'est de-là, reprend-il, ce que j'ai  
combattu dans la préface ; l'esprit  
comme le Soleil répand sa lumière  
par-tout également, on le transplante  
en commerçant.



*du Théâtre Italien.*  
Votre commerce, ajoute-t-il, & 69  
vos ouvrages nous ont poli ; & nous  
prenons des armes chez vous pour  
vous vaincre un jour. On parle votre  
idiôme dans tous les pays.

Comme celui de Rome & de la Grèce,  
A Copenhague on le professe,  
Et jusqu'en Amérique il fait des beaux esprits.  
La révolution n'est pas si loin qu'on pense,  
Notre bon goût se forme, & le vôtre com-  
mence

A s'altérer dans vos écrits.  
Le Savant parmi vous tombé dans le mépris,  
Fait dans le Nord sa résidence,  
Et pour les Arts qu'il récompense,  
Berlin déjà le dispute à Paris.

### LA FRIVOLITÉ.

Newton plus que Dapré, nous paraît admi-  
rable ;

Et l'électricité nous frappe uniquement,  
Ses invincibles coups, qui tiennent de la Fable,  
Comme ceux de l'amour exercent à présent  
Un empire aussi fort qu'il est inexplicable,

Nous l'employons universellement,  
Et dans notre fureur, jusqu'au feu du ton-  
nerre,

Nous électrifions tout impitoyablement.

Nouveaux titans , dans cette guerre  
 Nous voulons défarmer le Roi du Firmament  
 Et soumettre le Ciel au pouvoir de la terre

Pour l'érudition dont la lourdeur accable ,  
 Si nous la négligeons , le mal n'est pas bien  
 grand.

Le gros savoir fait un Pedant ,  
 L'esprit lui seul fait l'homme aimable ,  
 Qui chez nous est le vrai Savant.

M. Faufter répond que l'esprit en  
 fait par-tout. La Frivolité le persifle  
 un peu là-dessus. Il réplique à cette  
 ironie , que nos pièces , comme nos  
 propos , font les Suisses les héros de  
 la bêtise , & les chargent d'un vieux  
 ridicule qui n'existe plus que dans notre  
 idée , & qu'il vient prendre sa revanche.

Comme Berne , dit-il , Paris à ses Originaux ;  
 Cette Ville qui toujours tranche ,  
 Ne doit pas se moquer de nos treize Can-  
 tons ,  
 Madame , & vos Marquis valent bien nos Ba-  
 rons.

Une Anglaise survient , il s'éloigne  
 un moment. Mifs Blar , qui est le  
 nom de cette étrangere , vient prendre

congé de la Frivolité, & se plaint de ce que l'air de Paris a augmenté l'esprit noir qui la tourmente au lieu de le diminuer. M. Faufter s'avance à ce propos, & lui offre, en qualité de Médecin des Dames, de la guérir; la Frivolité se joint à lui, & dit à Miss Blar qu'il faut se dissiper. Eh! le moyen, répart-elle? rien ne m'amuse & tout m'ennuye. M. Faufter lui propose de prendre un Amant pour son Médecin. Elle dit que le remède est pire que le mal. Vous l'avez donc essayé, réplique-t-il? Non pas à Londres, répond-elle.

M. FAUSTER.

En France, Miledi, l'auriez-vous éprouvé?

MISS BLAR.

Me taire, c'est assez répondre.

La FRIVOLITÉ.

Chère Miss, votre cœur s'en est-il bien trouvé?

MISS BLAR.

Am mieux le premier jour, je crus alors re-  
naître,

Pour la première fois le jour me parut beau,

Et je goûtai le bonheur d'être :

Le second jour mon plaisir s'altéra,

Mon Amant fut absent, mon cœur en sou-  
pira ;

Le troisieme il revint, & chassa ce nuage ;

Le quatrieme il parut moins ardent ,

Et mon amour troublé s'allarma vivement ;

Le cinquieme il devint volage ,

Et tout mon bonheur disparut.

En quatre mots, voilà mon histoire finie ;

Tout calculé bien justement ,

Je n'ai vécu que trois jours dans ma vie.

La Frivolité lui demande le nom  
de son Amant ; elle dit que c'est son  
favori : ce fripon de Marquis qu'elle  
lui a fait connoître.

Elle ajoute qu'elle a toujours con-  
servé exactement sa sagesse malgré tout  
son amour.

**M. FAUSTER.**

C'est un effort bien surprenant.

**MISS BLAR.**

Monsieur , particulièrement

Dans une fille de Spectacle.

M. Fauster paroît surpris , & lui  
avoue qu'il la croyoit Miledi.

**MISS BLAR.**

Souvent je le suis au Théâtre.

**M.**

**M. FAUSTER.**

Vous pourriez l'être ailleurs , par un titre plus fort.

**MISS BLAR.**

Jamais je ne m'allie avec aucun Milord ;  
Notre profession à Londres est glorieuse ,  
Une Actrice de nom , quand elle est vertueuse ,  
Peut aspirer chez nous au parti le plus grand ,  
On y rougit du vice , & non pas du talent.

**M. FAUSTER.**

Si vous jouez la Comédie  
En plusieurs langues , moi j'en fais facilement.

• • • • •  
Tout-à-coup dans mon cœur je sens naître  
pour vous ,  
*Mestris* , une estime amoureuse.

( *Il se jette à ses genoux.* )

**MISS BLAR.**

• Que faites-vous ?

**M. FAUSTER.**

Devant une Actrice fameuse ,

Un Auteur doit toujours fléchir les deux genoux.

Mifs Blar, qui voit venir le Marquis, oblige le Suisse de se lever, & s'éloigne avec lui pour apprendre, sans être vue, quelle raison amène son perfide.

Le Marquis entre transporté de joie, & vient annoncer à la Frivolité qu'ils ne partiront point, qu'ils vont les revoir, qu'ils vont les entendre. Qui donc, s'écrie-t-elle ? Le Marquis, pour désigner les bouffons, parodie alors l'air que chante M. Manelli dans la *Serva Padrona*, *Sempre in contrasti*, & *fi & no*. La Frivolité, de son côté, partageant son transport, chante *A Serpina Pensarete*, & la Jardinier de la Fausse suivante *che gusto*.

Mifs Blar s'approche, & veut savoir pour laquelle il se décide, d'elle ou de Zerbina. Elle ne veut point de partage.

Le M. A. R. Q. U. I. S.

Je ne prononce point entre Londres & Florence,  
De vos divers talens je ne puis me passer,  
J'apprends à chanter d'elle, & de vous à penser.

*du Théâtre Italien.*

75

**M. Fauster s'écrie à cette décision.**  
**voilà bien le Français.**

Son transport l'autre jour était l'anglomanie ,  
Au dessus de Corneille il mettrait Shakespear ;  
Une nouvelle trépassée ,  
Aujourd'hui vient de le saisir :  
C'est la fureur des accords d'Italie.

**Le Marquis proteste qu'il veut les**  
**établir tout seul ,**

Et qu'il veut qu'à leur gloire un Autel soit  
dressé

Sur les derniers débris & d'Armide & d'Isle.

**M. Fauster l'apostrophe ainsi :**

Français dénaturé , quel transport vous égare ?  
Ces Opéra du sentiment ,  
Dont la mélodie est si tendre ,  
Vous les sacrifiez , Monsieur.

**Le MARQUIS.**

Oui, forcément.

Nous n'avons plus d'Acteurs aujourd'hui pour  
les rendre ;

Le dernier des Romains est prêt à nous quitter.

**Miss Blar soutient qu'il est indécemment**

D.ij

de rire à l'Opéra. Le Marquis répond  
que l'indécence de l'Opéra est dans la  
mauvaise musique , & que la plus noble  
est celle qui a l'approbation des Ama-  
teurs.

### M I S S B L A R.

Tous ces prétendus Amateurs ,  
Qui la vantent par air avec un ton de Maître ;  
A Paris en font les honneurs ,  
Sans avoir bien souvent celui de la connaître.

### La FRIVOLITÉ , *s'adressant à M. Fauster.*

Monsieur est d'une Nation ,  
Qui toujours neutre , agit sans passion ;  
Je m'en rapporte à lui , qu'il décide la chose.

### M. FAUSTER , *prononce.*

Votre Opéra Parisien ,  
Me fait priser Lulli , mais Quinault davan-  
tage ;  
L'intérêt de la scène est le premier soutien ,  
Et le Poète fait si bien  
De la tendresse exprimer le langage ,  
Que le cœur avec lui devient Musicien.  
A l'égard du chant italique ,  
Comme j'ai calculé ses accords séducteurs ,  
Et vu son action d'un œil philosophique ,



*J'applaudis tout haut la Musique,  
Et ris tout bas de ses Acteurs.*

*Mis Blar témoigne qu'elle sort  
moins triste après ce Jugement. Le  
Marquis lui dit qu'il ne lui offre pas sa  
main pour la conduire, qu'elle a un  
meilleur Ecuyer dans M. Fauster, qui  
fait vivement cette occasion pour se  
déclarer. Il se récrie dans son trans-  
port.*

*Que l'Hymen nous unisse !  
Nous sommes faits pour nous lier,  
La raison est Anglaise, & le bon sens est Suisse.*

### **Le MARQUIS.**

*Et l'esprit est Français, qui n'en est point ja-  
loux.*

*Il fait compliment à l'Époux  
Quand sa Maîtresse se marie,  
Sûr que le lendemain, apaisant son courroux,  
Elle sera sa bonne amie.*

**MISS BLAR, à M. Fauster.**

*Monseigneur, je vous donne ma main  
Pour vous qui tournez tout, Marquis, en rail-  
lerie,*

*Vous n'aurez point de lendemain.*

## La FRIVOLITÉ.

Vous partez mécontente.

MISS BLAR.

Où, puisqu'il faut répondre.

Vos Spectacles changés ne sont plus qu'une école,

On ne voit plus régner chez eux,

Qu'un plagiat qui me désole,

Et qu'un déplacement affreux.

C'est l'Opéra que partout on copie,

On chante au théâtre Français,

Où comme lui plutôt on crie

Des vers bouffis faits pour mugir exprès.

La Troupe Italienne en tout le parodie,

Et lui dérobant ses Mourons,

Ne quitte plus la Bergerie ;

Pour avoir sa revanche, il a pris leurs bouffons,

Tout paraît travesti, tout est fazzis, chansons,

Comme on outre le jeu l'on charge la musique,

Et tout Paris n'est plus qu'un Opéra Comique.

M. FAUSTER, *s'en allant.*

Pour être bien, Messieurs, restez toujours Français,

N'imitiez que vous-même, & vous serez parfaits.

(*Revenant.*)

Je reviens sur mes pas vous dire une nouvelle,  
Tout-à-coup il se leve une aurore si belle,  
Qu'elle a rendu le jour à votre chant.

Je vous en félicite, adieu, bon jour, bon an.

Après leur départ, la Frivolité dit au Marquis, que pour combattre le succès de Titon & l'Aurore, il faut célébrer leurs favoris par un *duo*; le Marquis veut que ce soit par un *trio*, de la façon d'un Serin de Bergame, qui est Arlequin déguisé en Chanteur. Il arrive tout en désordre, & fait la description d'un combat ridicule que les deux partis se sont livré au Caffé, où il a été lui-même maltraité; on l'a pris pour le Musico des bouffons; sur quoi la Frivolité lui demande: seriez-vous en effet ce Fauffet si vanté?

### ARLEQUIN.

Non Madame, je suis une Taille accomplie.

Le Marquis ajoute:

Qu'il compose lui seul des Opéra burlesques,

Div

Qu'il fait des vers Gascons , des airs *Toscans* ;  
Et des Ballets *Tudesques*.

### ARLEQUIN.

J'en tiens de sûrs-garans ,  
Voilà pour vous ; Madame , une Chançon  
d'élite ;  
En voici pour nous trois , un morceau triom-  
phant.

### La FRIVOLITÉ.

Pour assurer la réussite ,  
Il faut l'accompagner d'un Ballet *Allemand* ;

### ARLEQUIN.

En attendant un Danseur *Moscovite*.

### La FRIVOLITÉ, *chante*.

#### A I R.

Commo a l'aufel près ot niou ,  
Mon cor crido , que sa pieta ,  
Ausi que sa piou , piou ,  
Per aber la liberta.

Cet air est suivi d'un *trio* , chanté  
par la Frivolité , le Marquis & Arle-  
quin , qui sortent tous trois à reculons ,  
en saluant le Public à la maniere des  
bouffons.

*du Théâtre Italien.*

Cette Piece charmante eut le grand succès ; elle est la dernière que Boissy ait donnée au théâtre Italien. La révolution qui en est le sujet , & le caractère des Français ne pouvoient être mieux traité , que par un homme qui connaissait si bien le goût de la Nation. Elle lui fut gré d'avoir su tirer des leçons aussi philosophiques sous un badinage aussi léger. La Comédie & la Ville en témoignèrent une grande satisfaction , & l'Auteur dut à son mérite , ce que la plupart des Ecrivains n'obtiennent que de la faveur. La révolution eut trente représentations à Paris , & plusieurs autres non nombrées suivies pendant le cours de l'année. C'est le dernier triomphe de M. de Boissy sur le théâtre Italien.

Cet Auteur , né à Vic en Auvergne , faisant partie de la Province d'Auvergne , le 26 Novembre 1750 de Pierre de Boissy , Conseiller du Roi , Prevôt de cette petite ville de Vic , & de Marie Felix de Comblat , issue d'une famille distinguée , n'avait gueres plus de vingt ans quand il vint à Paris , & n'eut pendant long-tems que le produit de ses ou

ges. Il débuta dans la Carrière Littéraire, par une Satyre en vers & en prose, intitulée: *l'Élevé de Terpſicore*, dans laquelle il dit beaucoup de mal de tous les Ecrivains célèbres de ce tems. Il fit encore quelques ouvrages du même genre, qui ne firent pas plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur; il prit ensuite une route plus noble, & composa pour le théâtre Français.

La Rivale d'elle-même, Comédie en prose & en un acte.

L'Impatient, Comédie en vers & en cinq actes, précédée d'un Prologue en prose.

Le Babillard, Comédie en vers, en un acte.

La mort d'Alceste. } Tragédies.  
Alceste & Admete. {

Le Français à Londres, Comédie en un acte.

*Avec M. de la Chazette.*

Dom Ramire & Zaïde, Tragédie.

*Seul.*

L'Impertinent malgré lui, ou les Amans mal assortis, Comédie en vers, en cinq actes.

**Le Badinage** ou le dernier jour de l'absence, Comédie en vers libres & en un acte.

**La Confidente** d'elle-même ou les deux Nièces, Comédie en vers & en cinq actes.

**Le pouvoir de la Sympathie**, Comédie en vers & en trois actes.

**Les Dehors trompeurs** ou l'Homme du jour, Comédie en vers & en cinq actes.

**L'Homme indépendant**, Comédie en vers & en cinq actes.

**L'Embarras du choix**, Comédie en vers & en cinq actes.

**La Fête d'Auteuil**, Comédie en vers libres & en trois actes, suivie d'un Divertissement.

**L'Époux par supercherie**, Comédie en vers & en deux actes.

**Le Médecin par occasion**, Comédie en vers & en cinq actes.

**La Folie du jour**, Comédie en vers libres & en un acte.

**Le Sage étourdi**, Comédie en vers libres & en trois actes.

**Le Duc de Surrey**, Piece héroïque, en vers & en cinq actes, la même que le Comte de Neuilly.

La Péruvienne, Comédie en vers libres & en cinq actes.

*Au Théâtre Italien*

Melpomene vengée, Critique en un acte en vers libres, de la Comédie des trois Spectacles.

Le Triomphe de l'intérêt, Comédie en vers libres en un acte, suivie d'un Divertissement.

Le Je ne fai quoi, Comédie en un acte & en vers libres, suivie d'un Divertissement.

La Critique, Comédie en vers & en un acte, suivie d'un Divertissement, & précédée d'un Prologue, intitulé: *le Superstitieux*, en vers.

La Vie est un songe, Tragi-Comédie, traduite de la Piece Italienne du même titre & sujet, en trois actes.

Les Etrennes ou la Bagatelle, Comédie en vers libres & en un acte.

La Surprise de la haine, Comédie en vers & en trois actes, suivie d'un Divertissement.

L'Apologie du siecle ou Momus corrigé, Comédie en vers libres & en un acte.

Les Billets doux, Comédie en vers



libres en un acte, suivie d'un Divertissement.

Les Amours anonymes, Comédie en vers libres en trois actes, & trois Divertissemens.

Le Comte de Neuilly, Comédie héroïque, en vers & en cinq actes.

La \* \* \* \*, Comédie en vers libres & en trois actes, précédée d'un Prologue aussi en vers libres, & suivie d'un Divertissement.

Le Rival favorable, Comédie en vers & en trois actes.

Les Talens à la Mode, Comédie en vers libres & en trois actes, suivie d'un Divertissement, intitulé: *les Muses Rivales*.

Le Mari Garçon, Comédie en vers libres & en trois actes.

Paméla en France ou la Vertu mieux éprouvée, Comédie en vers & en trois actes, suivie d'un Divertissement.

Le Plagiaire, Comédie en vers en trois actes, & trois Divertissemens.

Le Retour de la Paix, Comédie en vers libres & en un acte, suivie d'un Divertissement.

La Comete, Comédie en vers libres & en un acte, suivie d'un Divertissement.

*Histoire*

Prix du Silence, Comédie en  
libres & en trois actes.

en outre fait plusieurs Opéra  
ques, dont on peut voir les titres  
Histoire de ce Théâtre.

ne peut sans injustice refuser à  
auteur un esprit brillant, l'imagi-

vive, une versification

oris agréable, un talent r-

logue, & sur-tout une

parfaite des ridicules d

égorie ingénieusement i

ablement soutenue par des dé-

pillans; c'est le genre de Comé-

nt M. de Boissy a pu se r

e l'inventeur, mais on ne

jours dans ses Comédies

imaginé ni une intrigue bie

On ferait presque tenté de

e se sentait pas assez de

raiter de grands fujets, p

ses scènes sont isolées, &

emplir le vuide, il avait recours à

traits qui plaisent à la vérité, par

& la vivacité des couleurs,

l'assemblage ne peut jamais

grand tableau; ses talens

t fourni les moyens de rem

orieusement sa carrière,

né la peine d'étudier les

hom-

mes, de connaître la nature &  
profondir les principes de son art  
M. de Boissy fut aussi chargé  
quelques tems de la Gazette de  
& fit voir qu'avec beaucoup  
on ne réussit pas toujours dans  
Les qui semblent en exiger le  
entièrement consacrées à la  
Pompadour, qui protégeait  
& à laquelle il avait dédié  
Silence. Cet ouvrage, devait  
mort à la louange, il le fit  
fructifier la critique; il le fit  
satyre Française ayant lancé sa  
contre d'une voix presque  
car il mourut peu de tems  
19 D E B U T D E J A  
26 Jardi débuta ainsi qu  
eux Janvier, par le rô  
us & de l'Amoureuse.  
ni l'un ni l'autre.

---

**RATON ET ROSETTE.***Parodie de Titon & l'Aurore, 28 Mars**1753.*

**R**ATON, Garçon de Ferme, amoureux de Rosette, Jardiniere, l'attend avec impatience avant le lever du soleil ; comme elle tarde à paraître, Raton la soupçonne de coquetterie , & de passer mieux son tems avec un Rival. Une symphonie annonce l'arrivée de l'aurore, on entend le chant du coq, le ramage des oiseaux, & les cris de différens animaux qui peuplent une Basse-cour. Rosette paraît sur la Montagne, descend dans son Jardin, arrose ses fleurs au jour naissant , & chante :

Brillantes fleurs ,  
Vos vives couleurs ,  
De nos plaisirs sont l'image ;  
Leur tendre éclat ,  
Est si délicat ,  
Qu'un souffle, un rien l'endommage ;  
Il faut cueillir

du Théâtre  
Les roses sans les tiges  
Et sans flétrir ;  
Sans affaiblir le dessein  
Faisons chaque jour  
Renaitre l'amour  
Et conservons ses  
Frais.

89

Rosette apper  
çoigne sa joie par  
pressemens.  
Cette scène est suivie d'un Divertis-  
sement.

VAUDEVILLE.

des Bouquetieres.

Prenez de nos bouquets,  
Ils sont tous frais,  
Prenez ma double violette ;  
Galans, voici pour vous,  
Des œillets doux,  
Venez-en faire emplette.

( à Raton. )

Approchez mon beau garçon,  
De nous achetez donc  
Quelque fleurette,  
La rose & l'bouton,

D'amourette ,  
La rose & l'bouton.

**ROSETTE, à Raton.**

Je t'aime sans détours ,  
Et pour toujours ,  
Mon amitié n'est point légère ,  
Elle a plus de fraîcheur  
Que cette fleur ,  
Et n'est point passagère ;  
Cher Amant , je t'en fais don.

*( En lui présentant un bouquet. )*

Reçois aussi Raton ,  
De ta Rosette ,  
La rose & l'bouton ,  
D'amourette ,  
La rose & l'bouton.

Gringole , Meûnier , est amoureux  
de Rosette , & veut l'enlever à Raton  
son Rival ; il paraît à la fenêtre de son  
Moulin , & chante :

Héla , hé que de train  
Si matin !

Attendez-moi , mes drôles ;  
Garçons , éveillez-vous ,  
Venez tous ,

Armez vos bras de gaules ;

De ces Chanteurs ,

De ces Danseurs ,

Venez froter les épaules.

Les Jardiniers & les Bouquetieres  
se retirent ; la frayeur fait le même effet  
sur Raton & sur Rosette , & Gringole  
se félicite ainsi :

Ils sont tous enfuis de peur

En me voyant paraître ;

Ce qui redouble ma fureur ,

J'ai vu par ma fenêtre ,

J'ai vu Rosette avec Raton.

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! j'en aurai raison ,

Parfanguenne me prend-on

Pour un Oïson ? (*bis.*)

Perrette , Fermiere , sort toute trem-  
blante de chez elle , & demande à  
Gringole le sujet du bruit qu'elle vient  
d'entendre ; Gringole lui rend compte  
de son amour pour Rosette , & de la  
jalousie qu'il a conçue de Raton. Per-  
rette qui aime autant Raton que Grin-  
gole aime Rosette , recommande en  
même-tems à Gringole , de tâcher d'ap-  
païser Rosette.

Prenez part à sa douleur ,  
 C'est une bonne recette ;  
 Un ami consolateur ,  
 Est bien-tôt Amant vainqueur .

Perrette rentre chez elle , & Gringolet voit arriver Rosette toute en larmes ; il l'aborde un instant après , & lui dit d'un ton doux :

Belle Rosette ,  
 Je plains votre tourment ,  
 Et je regrette  
 De bon cœur votre Amant ,  
 Il avait du mérite  
 Et beaucoup d'amitié ;  
 Ah ! pauvre petite ,  
 Votre malheur excite  
 Ma pitié.

### ROSETTE.

J'ai perdu tout mon bonheur ,  
 On a pris mon serviteur ;  
 O fort trop funeste !  
 O fort trop funeste !  
 Que l'on m'ôte tout mon bien ,  
 Je ne regretterai rien ;  
 Non rien , non rien ,  
 Non rien.



Que l'on m'ôte tout mon bien,

Je ne regretterai rien

Si Raton me reste.

J'ai perdu tout mon bonheur,

On a pris mon serviteur ;

O fort trop funeste !

O fort trop funeste !

Gringole s'offre à la place de Raton,  
qui augmente la douleur de Rosette.

Gringole désespérant de l'attendrir,  
apprend que son ami est parti pour  
Mississipi.

R O S E T T E.

O désespoir, pauvre Rosette !

G R I N G O L E.

C'est un Valet que Rosette regrette.

R O S E T T E.

J'aime autant ce simple Valet,

Que je te hais & te déteste.

G R I N G O L E.

C'est parler net,

Vla mon paquet ;

Je ne demande point mon reste.

Perrette vient trouver Gringole, &  
demande s'il a réussi ; Gringole trans-

porté de fureur, ne répond qu'en donnant à ses garçons de faire expier Raton sous leurs coups. Perrette pour faire cesser le tapage des Meûniers, à Gringole de les renvoyer, & lui permet de gagner Raton, pour qui elle avoue son penchant; fiez-vous à moi ajoute-t-elle à Gringole, je ne vois rien épargner pour en venir à bout. Perrette vante à Raton les plaisirs de l'inconstance, & fait chanter par le Paysan de la Fête qu'elle a ordonné le couplet qui suit.

Courons de la Blonde à la Brune,  
A changer tout nous instruit,  
Le croissant devient pleine lune,  
Après l'biau tems le mauvais suit.

L'Hirondelle,

Peu fidelle,

Change de lieux tous les ans;  
Le Papillon volage à l'extrême,  
Est errant dans nos champs.

Si l'Papillon,

L'Hirondelle,

La Lune, la pluie & l'biau tems,

Sont changeans,

Il faut changer de même.

(Tous.)  
Il faut changer de même.

Réponse de RATON.

Les rochers de ce rivage  
Nont jamais changé d'endroits ,  
Et les clochers du village  
Reffent toujours sur leurs toits.  
Ces Montagnes ,  
Ces Campagnes ,  
Sont-là depuis fort-long-tems ;  
Cette source toujours la même ,  
Va remplir les étangs.  
Si les Rochers ,  
Les Clochers ,  
Les Ruiffeaux , les Etangs ,  
Sont conftans ,  
Je fuis conftant de même ( *bis.* )

Perrette craignant que les Gens ne nuisent à fon deffein , & efperant que le tête-à-tête plaira davantage à Raton , les renvoye tous. Elle minaude inutilement , & finit par offrir tout fon bien à Raton qui le refuse , en difant qu'il n'oubliera jamais Roſette.

P E R R E T T E.

Que cette conſtance eſt parfaite

( *à part.* )

Quoi , j'en aurai le démenti ?

Sois donc le mari de Rosette ,  
 J'y consens ; je prends mon parti.  
 Va la chercher , & lui prodigue  
 Les soins , les transports les plus doux ;  
 Mais comme le chagrin fatigue ,  
 ( *Au Berger Robin , personnage muet.* )  
 Robin , qu'il boive un coup chez vous.

Gringole revient trouver Perrette ,  
 pour savoir des nouvelles de son entre-  
 prise. Perrette lui apprend qu'elle n'a  
 pû faire changer Raton ; mais qu'elle  
 s'en est vengée.

On apporte Raton endormi. Grin-  
 gole croit qu'il est mort , mais Perrette  
 lui apprend que ce n'est qu'un breuvage  
 de pavots qu'elle lui a fait donner ; ils  
 abandonnent Raton qui se réveille tout  
 engourdi , en disant qu'il n'osera s'of-  
 frir en cet état aux yeux de sa chère  
 Rosette.

( *Elle arrive* )

## ROSETTE.

O doux espoir !

Je vais donc le revoir ,

Ce cher Amant qui causait mes allarmes ,

O doux espoir !

Je vais donc le revoir

Ce cher Amant ,  
Qui m'aime constamment.  
Ah ! le voici ,  
Mais quel souci  
Lui fait encore verser des larmes.  
Oh ! qu'as-tu donc ,  
Pauvre Raton ,  
Mon bel ami ?  
Il est endormi.

Ah ! Raton , réveille , réveille ,  
Ah ! Raton , réveille toi.  
En ce jour tu vas être à moi ;  
Réveille-toi , reçois ma foi.  
Ah ! Raton , Raton ,  
Ah ! Raton , réveille , réveille ,  
Ah ! Raton , réveille toi.  
Il dort encore plus fort , je crois ;  
Hélas ! n'entends-tu pas ma voix ?

R A T O N.

Je sommeille.

R O S E T T E.

Tu prends bien ton tems pour dormir ;  
Viens livrer ton âme au plaisir ;  
Qu'il te réveille ,  
Qu'il te réveille.

*Tome VI.*

E

## R A T O N.

Ah , quel chagrin !  
 Robin , ce Berger malin ,  
 En me versant du vin ,  
 A fait un sortilège.

## R O S E T T E.

Que dis-tu donc ?

## R A T O N.

J'aurai pris quelque poison ;  
 Vous le dirai-je ?  
 Mon cœur est comme un glaçon ,  
 Charmé de nos nœuds ,  
 Mes feux  
 Faisaient mon bien suprême ;  
 Mais à tant d'ardeur ,  
 Succède la froidour.

## R O S E T T E.

Reprends tes esprits ,  
 Mon fils ;  
 Tu fais combien je t'aime.

## R A T O N.

C'est quelque Jaloux  
 Qui jette un sort sur nous.

Je m'affaiblis ,  
Malgré moi je m'assoupis ,  
De mes sens dépéris  
A peine ai-je l'usage.

ROSETTE.

Je vous plains fort ;  
En me parlant il s'endort.  
Ah ! quel dommage !  
C'est un fort ,  
Il n'a pas tort.  
Cette indolence est unique ,  
Quel rôle pour un Amant !  
Un sommeil si léthargique ,  
Refroidit le dénouement.  
Allons , allons , gai , gai ,  
Allons , allons , gaïement ;  
Au mal qui te possède ,  
N'est-il point de remède ?  
Qu'amour vienne à notre aide ,  
Ainsi qu'à l'Opéra.

Rosette lui dit de la regarder. Raton  
attache ses yeux sur ceux de sa Maî-  
tresse , & l'amour qu'il y trouve , suffit  
pour lui rendre la vie. Ils chantent en-  
semble ce duo.

*Histoire*  
*D U O.*

C'est en vain que l'on s'oppose  
Aux vœux d'un cœur bien épris ;  
Des tourmens que l'amour cause ,  
L'Amour lui-même est le prix.

**R O S E T T E.**

Ne craignons plus Perrette ici.

**G R I N G O L E.**

A nos transports nous pouvons nous livrer ;  
Ils ont chacun fait un si mauvais rôle ,  
Qu'ils n'oseront plus se montrer.

On danse, ensuite on chante une  
ronde sur les plaisirs du mois de Mai ,  
& on finit par un Vaudeville ; en voici  
deux couplets.

**V A U D E V I L L E.**

**R A T O N.**

Nous n'avons plus rien à craindre ,  
Mes feux se sont allumés ;  
En cherchant à les éteindre ,  
Nos Jaloux les ont rallumés ;  
Déformais soyons tranquilles ,  
Leurs fureurs sont inutiles ,



Ils n'ont fait qu'un bruit éclatant ,  
Autant en emporte le vent.



Ne prenez pas, jeunes filles ,  
Le Petit-Maitre manqué ;  
Il ne vit que de pastilles ,  
Il est tout confit , tout musqué ;  
De ces Amans à l'eau rose ,  
La tendresse est peu de chose ,  
On en est la dupe souvent ;  
Autant en emporte le vent.



Cette jolie Parodie ne reçut pas d'abord l'accueil qu'elle méritait ; mais M. Favart qui en est l'Auteur, toujours soumis au Jugement du Public , ne manqua pas d'y faire les changemens que les Spectateurs avaient paru désirer. Cette déférence fut récompensée, Raton & Rosette furent très-bien reçus. Ils eurent vingt-huit représentations , & ont depuis été souvent revus avec plaisir.

---

Les Comédiens Italiens firent la  
clôture de leur Théâtre le 6 Avril, par  
E iij

la Frivolité, & Raton & Rosette, suivis de deux Complimens ; le premier en vers libres , composé par M. de Boissy , & récité par M. Deheffe, & le second en Vaudevilles , fait par M. Favart , & chanté par son épouse. La même Actrice fut chargée de celui de l'ouverture , qui se fit le 30 du même mois , qu'elle chanta également en Vaudevilles , & qui fut suivi de Raton & Rosette , précédée de la Fausse Prévention.



---

---

## LES FÊTES DES ENVIRONS DE PARIS.

*Parodie des Fêtes Grecques & Romaines,  
4 Juillet 1753.*

DANS le premier acte la scène se passe à Charenton, sur les bords de la seine. Dutailon, Receveur de la terre d'un Financier, vient avec Grippet, son Commis, pour recevoir de l'argent de la Meûniere Farinette, qui en doit beaucoup, & à laquelle on a donné une assignation. Grippet exhorte Dutailon, à ne se pas laisser éblouir par les charmes de la Meûniere. Dutailon qui se croit un cœur de roche, dit qu'il verra la Meûniere sans être ému. Farinette après avoir fait précéder son arrivée d'un divertissement de Meûniers & de Meûnieres, s'avance d'un air humble, & dit à Dutailon :

Je viens à vos genoux,  
Monfieur, consentirez-vous  
A m'entendre ?

E iv

## DUTAILLON.

Ah ! qu'elle a l'air tendre ?

Oui , levez-vous.

## FARINETTE.

Je vous apporte tout mon argent ,

Mon bail me ruine absolument ,

Et ce Placet ,

Va bientôt vous mettre au fait.

DUTAILLON, *prenant le Placet.*

Donnez , je le lirai ,

Je me charge de l'affaire ,

Ma chere ,

Pour vous je ferai

Ce que je pourrai.

Dutaillon trouve que le Placet n'est pas tout-à-fait selon l'étiquette, parce que Farinette a négligé de mettre Monseigneur tout au haut ; cependant il se radoucit à la vue d'un tonneau de vin rare, dont Farinette lui fait présent. Séduit par ses agaceries, il consent à lui rendre son argent, & il accepte son vin à condition que le même jour ils en boiront ensemble tête-à-tête; après quelques façons, la Meûniere y consent. Dutaillon chante son bonheur

*du Théâtre Italien.* 105  
sur l'air de l'Arriette Italienne, *Sperâ  
Forfan*, &c. & la finit par une ronde  
générale. Cet acte est la Parodie de ce-  
lui de *Cléopâtre & de Marc-Antoine*.

---

### *A C T E I I.*

Le théâtre représente un Jardin, au-  
dessus de la porte duquel est écrit en  
gros caractère: *Jardin de l'Arquebuse*.

Eglé seule, sur l'air des *Sabotiers  
Italiens*.

Loin d'écouter l'ardeur  
De mon cœur ,  
Que n'avais-je d'un Trompeur,  
Peur ?

N'ai-je pu dans ses yeux  
Lire mieux ?

J'étais de si bonne foi ,  
Moi ;

De ses sermens  
Fréquens ,

Je doute long-temps ;  
Je cede enfin

A mon malheureux destin.  
Funeste jour !

Ah ! cruel amour ,  
Tu me réservais ce trait ,  
Prêt.

**E v.**

Lisette, amie d'Eglé, l'exhorte en vain à prendre un nouvel Amant, & à oublier l'infidélité de Visembrette, Chevalier Gascon; Eglé en demeure toujours inconsolable. Visembrette arrive avec Pezenas; Eglé sort pour l'écouter, & elle entend avec peine l'éloge de l'inconstance que ne cesse de faire Visembrette, en annonçant qu'il a aimé trois différentes femmes depuis Eglé, & qu'il vient de donner son cœur à Nanette. Eglé revient faire les reproches les plus vifs à Visembrette, qui la reçoit en Petit-Maitre; elle le quitte en voyant la porte du Jardin s'ouvrir, d'où l'on voit sortir les Chevaliers de l'Arquebuse deux à deux, armés de fusils, portant des drapeaux, & un blanc couronné de lauriers. La marche commence au son des trompettes, timbales, tambours, fifres, &c. Les Chevaliers sont ornés de rubans, & suivis de Coureurs & de Sapeurs, qui viennent tous faire compliment à Visembrette, sur le prix de l'Arquebuse qu'il a remporté. Nanette qui vient ensuite à la tête de jeunes Payannes, achève le triomphe de Visembrette, en lui présentant une couronne de laurier.

*du Théâtre Italien.*

Nanette vient lui dire que l'on va  
célébrer sa gloire au son des musettes  
& au bruit des trompettes tout à la  
fois.

109

## VISEMBRETTE.

Ah ! point de Musettes,  
Je veux des trompettes,  
Si j'ai le choix.

La marche recommence ; Visem-  
brette se place sous les drapeaux, &  
s'en va au bruit des trompettes, tam-  
bours & timbales. Le Divertissement  
finit l'acte qui est celui de Tyrtée.

---

## ACTE III.

Le théâtre représente un Beau Jar-  
din, où l'on a préparé une fête ; le  
Jardin est en avant d'une jolie Maison  
de Campagne qui donne sur le Petit  
Bezons, où il y a une foire.

Cenie ouvre la scène avec Martin,  
à qui elle avoue son penchant pour  
Damon, dont elle est également aimée.  
Ce Damon est un homme de condition  
qui s'est déguisé en Valet, & est entré  
au service de Cenie. Pour découvrir  
si elle n'a point d'autre inclination.

Evj

Cenie l'apercevant sous un habit de livrée, dit à Martin de se retirer, parce qu'elle veut éprouver Damon & le forcer à rompre le silence, en feignant de l'amour pour un autre; elle s'éloigne un peu & fait semblant de se promener.

**DAMON**, *dans l'éloignement.*

**AIR**: *D'Isbé.*

Ah, quelle est belle!  
 Puis-je approcher?  
 L'Amant fidele  
 Doit-il se cacher?  
 Tendre & sincere,  
 Pourrais-je, hélas!  
 Encor me taire?  
 Non, non, volons sur ses pas.  
 Ah, quelle est belle!  
 Puis-je approcher, &c.

**CENIE**, *indifféremment.*

**AIR**: *Ne m'entendez-vous pas.*

Vous venez à propos,  
 J'ai justement, la France,  
 D'un secret d'importance,  
 A vous dire deux mots.  
 Vous venez à propos.



*du Théâtre Italien.*

AIR : *De s'engager, il n'est que trop facile.* 109  
J'ai plusieurs fois remarqué votre zèle,  
Et je cherchais à vous entretenir.

D A M O N.

Il n'en sera jamais de plus fidèle;  
Dites un mot, je suis prêt d'obéir.

C E N I E.

AIR : *Aimons-nous belle Thémire.*  
Vous me serez nécessaire.

D A M O N.

Parlez, pour vous que puis-je faire?  
Je n'aspire qu'à vous plaire.

C E N I E.

Je veux. . . . Hélas !

D A M O N.

Pourquoi cet embarras ?

C E N I E.

AIR : *De mon Berger volage, j'entens le chalumeau.*

Jusqu'ici sans allarmes,  
Dans le sein de la paix;  
De l'amour, de ses charmes  
J'ai bravé tous les traits ;

.. Mais d'une indifférence  
 Qui fit tous mes plaisirs,  
 L'amour, l'amour s'offense,  
 Et cause mes soupirs.

D A M O N, *inquiet.*

AIR: *Quoi, vous parlez sans que rien vous  
 arrête.*

Quoi, vous aimez, voilà donc ce mystère.  
 Cenie, ô Dieux!

*(A part.)*

.. N'a point connu mes feux;

Et cet Amant;

*(A Cenie avec vivacité.)*

Sans doute a su vous plaire?  
 L'amour sans doute a su le rendre heureux?  
 Quoi, vous aimez! voilà donc ce mystère?  
 Cenie, ô Dieux! n'a point connu mes feux.

C E N I E.

AIR: *Si des Galans de la ville-*

L'aimable Dieu de Cythere  
 N'a pas toujours un bandeau;  
 Le choix qu'il a su me faire,  
 Me flatte autant qu'il est beau;  
 Mon Amant est son image,  
 Ce Dieu me dit de l'aimer;

*du Théâtre Italien.*

III

Par son plus parfait ouvrage,

Puis-je ne pas m'enflâmer?

L'aimable Dieu de Cythere, &c.

Damon ne peut retenir son désespoir, & avoue à Cénie la passion qu'il voulait lui cacher. Celle-ci convient qu'elle a donné lieu à cette témérité, qu'elle ne lui pardonne qu'à condition qu'il ira dès ce moment déclarer ses sentimens à celui qu'elle aime,

D A M O N.

AIR: *Le Seigneur Tarc a raison.*

Non, non, c'est trop m'outrager,

Ma rage est extrême.

C E N I E.

Où courez-vous?

D A M O N.

Me vanger.

C E N I E.

Quoi du seul objet que j'aime?

D A M O N.

Il va tomber sous mes coups.

## CENIE.

Eh bien , cruel , vangez vous ;  
Vangez-vous . . . sur vous même.

Damon transporté de joie, se jeta aux genoux de Cenie. Le théâtre change, il représente une illumination de toutes sortes de couleurs ; le Spectacle finit par un Divertissement. Ce dernier acte est la Parodie de celui des *Amours de Catule & de Délie*.

Cette Parodie eut dix représentations ; elle est de M. Gondaut, qui s'était déjà fait connaître avantageusement par les *Bergers* de qualité. Des occupations plus sérieuses l'ont empêché de continuer cette carrière ; il est maintenant Secrétaire du Tribunal des *Maréchaux de France*.



## LES FEMMES.

*Comédie en un acte en prose , 2 Août  
1753.*

**L**E théâtre représente des côteaux , dont le bas est arrosé de quelques ruisseaux , on voit dans l'éloignement des hommes & des femmes occupés à travailler à la terre. Le Temple de la Folie paraît dans l'un des côtés ; un autel occupe le fond du théâtre ; il est couvert de fruits & de victimes. La première scène se passe entre la Folie & Arlequin. Ce dernier dit à la Folie que les hommes ont raison de se plaindre de leur sort , & qu'il vaudrait mieux n'être pas , qu'exister & souffrir ; la Folie lui répond , que c'est la faute des hommes s'ils sont malheureux , que la raison leur a été donnée avec la vie ; qu'ils ont dédaigné les conseils , & que pour les en punir les Dieux les ont soumis à sa puissance ; que lui , Arlequin , ne doit pas être si fâché que les autres , puisqu'elle lui a donné la belle Psiché. Arlequin réplique à la Folie que Psiché le refuse. Psiché arrive tout effrayée , en di-

sant à la Folie que tout est perdu ; que les hommes se révoltent contre les Dieux , sans être épouvantés du sort des Titans , & que loin de craindre la foudre , ils l'implorent , puisqu'elle peut terminer leurs maux. La Folie est fort embarrassée du parti qu'elle doit prendre ; Arlequin lui conseille de partir pour les Cieux , & la prie de le mettre du voyage ainsi que Psiché.

On entend un bruit confus & terrible , les hommes & les femmes qui travaillent dans le lointain , disparaissent ; la Folie se renferme dans son Temple ; Psiché veut la suivre , mais Arlequin l'arrête. Arlequin qui craint la fureur des hommes révoltés , parle en tremblant de son amour à Psiché , elle est également effrayée , & elle ne peut souffrir Arlequin ; cependant pour l'obliger à la secourir , elle lui promet de l'aimer , elle lui jure même qu'elle l'adore. Cela n'empêche pas Arlequin , qui est plus poltron qu'amoureux , de la laisser seule , il s'enfuit d'un côté du théâtre , & Psiché désespérée , fuit de l'autre. Un grand bruit , une symphonie vive annoncent les Hommes ; ils paraissent armés de haches , de massues & de débris d'arbres ; ils expriment par

*du Théâtre Italien.*

La danse terrible leurs noirs desseins  
se dispersent dans les campagnes  
truisent tout, & renversent l'autel  
La Folie revient, & menace les Hommes  
de la vengeance des Dieux, s'ils  
ne les désarment pas par leurs remords.  
Les Hommes loin d'écouter la Folie,  
indignent de ses discours, ils l'envi-  
sagent en dansant, & la contraignent  
de rentrer dans son Temple, qu'ils em-  
brâsent avec des torches allumées.

Le tonnerre gronde, le fond du théâ-  
tre se couvre de nuages, qui s'entreou-  
vent ensuite, & laissent voir dans les  
airs l'amour sur un nuage de feu envi-  
ronné de Génies; les Hommes prennent  
la fuite; la Folie sort des ruines de son  
Temple. L'amour & sa suite descen-  
dent rapidement sur le théâtre. La Folie  
apercevant l'Amour, ne peut s'empê-  
cher de rire de ce que le plus petit des  
Dieux est chargé du soin de leur ven-  
geance; l'Amour méprise les railleries  
de la Folie, qui alors affecte de prendre  
un ton sérieux; & lui demande si c'est  
à l'Amour de détruire le genre humain?  
La Folie implore en vain la clémence  
de l'Amour en faveur des hommes; l'A-  
mour lui ordonne de disparaître, & la  
Folie le quitte en faisant de grands éclats

de rire. Alors les Génies arrivent , l'Amour leur ordonne de se préparer à seconder son courroux.

Dans le tems que les Génies s'excitent par une danse vive à bien remplir ses ordres , on entend une douce mélodie qui ralentit peu à peu leurs mouvemens, & enfin les rend immobiles ; une troupe de Femmes couvertes de feuillages & de fleurs , dansent au tour d'eux ; la vue de ces objets commence à adoucir l'Amour , & lui fait différer sa vengeance ; les Génies paraissent vouloir se défendre des caresses des Femmes , mais elles les enchaînent avec des guirlandes de fleurs, Pſiché paraît plus brillante que les autres Femmes , & après avoir dansé autour de l'Amour , elle l'enchaîne ainsi que ses compagnes ont enchaîné les Génies. L'Amour ne peut résister aux charmes de Pſiché ; il lui offre ses hommages que Pſiché reçoit avec beaucoup de tendresse, cela donne lieu à une scène de galanterie , à la fin de laquelle l'Amour tombe aux genoux de Pſiché ; la Folie le surprenant dans cette posture , vient lui apprendre que les Dieux sont irrités de ses lenteurs , qu'ils ont entendu son entretien , & l'ont chargée de venir l'interrompre ; l'Amour se trouve



dans une cruelle alternative ; d'un côté, il craint de perdre Psiché, qui ne veut consentir à son bonheur qu'à condition qu'il pardonnera aux Hommes ; de l'autre, il ne veut pas trahir la vengeance des Dieux ; dans cet état il prend la résolution d'aller demander dans l'Olympe la grace de l'univers. La Folie qui s'est amusée à ses dépens, l'arrête, en lui disant qu'il n'en est pas besoin ; que le destin s'est rendu, qu'il fait grâce aux Hommes en faveur des Femmes ; qu'il immortalise Psiché, que Vénus veut leur donner une fête & les emmener ensuite dans les Cieux ; écoutez maintenant, ajoute la Folie, la suite de l'arrêt du destin. Les Hommes pour avoir été sauvés par les Femmes qu'ils avaient outragés, seront à jamais soumis à leur puissance : elles les rendront heureux ou malheureux, suivant leur volonté, & peut être leur caprice ; d'elles seules dépendra leur sort ; s'ils leur résistent quelquefois, ce ne sera que pour céder ensuite avec plus d'éclat, & pour mieux cimenter leur pouvoir : enfin, elles partageront avec les Dieux les hommages de l'univers.

Les Génies sortent, les Femmes les suivent, & Arlequin arrive bien surpris

de trouver *Pfiché* immortelle, & adon par l'Amour. Il la réclame en vain l'Amour lui dit que *Pfiché* ne l'aime & qu'à sa place il lui donne la Folie. Ce marché est accepté, & la Folie prend *Arlequin* pour son Amant dans l'espoir que ses singeries soutiendront son empire.

Le sujet de cette Pièce parut très-ingénieusement imaginé, & très-bien exécutée tant de la part de l'Auteur que de celle des Acteurs. C'est la première que M. Mailhot ait donnée au Théâtre Italien, elle y fut très-bien reçue, & eut dix-neuf représentations très-suivies.



**BASTIEN ET BASTIENNE**  
*Comédie du Devin de Village, 4*  
1753.

**BASTIENNE** ouvre la scène par un monologue, dans lequel elle se plaint de l'infidélité de Bastien, par qui elle étoit entièrement abandonnée. Elle aperçoit Colas qui descend d'une comtesse & s'accompagnant, comme elle croit ce grand Magicien, elle l'aborde & consulte sur ses amours avec Bastien. Colas lui offre des boucles d'or fin & lui propose de déterminer à la servir ; Colas la quitte pour un baiser, qu'elle lui baise en disant que tous ses baisers à Bastien, qu'elle les garde pour son mariage. Colas rassure Bastienne à cet égard, en lui disant que Bastien continue à l'aimer, mais qu'il ne peut cependant lui être infidèle ; Bastienne répond qu'elle n'a point de partage. Colas lui rend que Bastien qui est coque ne peut empêcher de rendre ses hommages à la Dame du lieu, qui lui fait d'

sens considérables; il conseille en même-tems à Bastienne d'affecter auprès de lui de la gaité & de la légéreté pour le rendre constant. Bastienne promet de suivre la leçon du Magicien; Bastienne est bien malheureuse, elle a refusé un Financier, un petit Colet qui voulait la faire sa Gouvernante, pour n'écouter que Bastien qu'elle adore; elle prend la résolution de paraître coquette, & de faire semblant de fuir son Amant; elle quitte ensuite Colas en lui faisant d'humbles remercimens de ses bons conseils. Colas, resté seul, rit de la simplicité & de l'ingénuité de Bastienne, qui ne ressemble pas à tant de filles de Paris qui en revendent à leur mere. Bastien s'échappe des bras de la Dame du Château, & vient trouver Colas pour savoir des nouvelles de sa Bastienne. Colas lui assure qu'elle a fait un nouvel Amant qui est gentil au possible. Bastien en est désespéré, & consulte Colas sur la maniere dont il s'y prendra pour r'avoir sa belle; Colas tire de sa besace un livre de la Bibliothèque bleue, & fait en lisant, plusieurs contorsions qui font enfuir Bastien: il revient un peu après, & Colas lui conseille mystérieusement de prendre un air galant,

*du Théâtre Italien.*

lant, & de n'être pas un ignorant,  
le tête à tête avec Bastienne  
lui déclare qu'il la perdra  
Bastien est bien inquiet de  
dont il s'y prendra ; la timide  
en appercevant Bastienne  
mine cependant à lui parler  
fait d'un air très-niais ; Bastien  
pond sur le même ton ; l'air  
proque qu'ils ressentent les  
sensiblement.

**BASTIEN**

*AIR: Des niais de*

Non infidele

Cours à ta Belle,

Soins superflus,

Non Bastien, je n'vous

**BASTIEN**

A la bonne heure

Tu veux que je meure

Eh bien, je vais...

Du hamiau sortir pour

**BASTIEN**

L'ingrat me quitte.

**BASTIEN**

Oui, tout de suite

*Tome VI.*

Voudrais-tu donc  
Que j'aillions comm' ça sans façon,  
Etre de ton joli Monsieur,  
Le Serviteur ?

**BASTIENNE.**

Bastien, Bastien.

**BASTIEN.**

Vous m'appellais.

**BASTIENNE.**

Vous vous trompais ;  
Quand j'te plaisais ,  
Dam' , tu m'plaisais.

**BASTIEN.**

La belle merveille !  
Quand tu m'aimais,  
Moi j't'aimais.

( Ensemble. )

Tu me fuis ; va , je te rends la partille ;  
Devians volage ,  
Je me dégage  
D'un autre amour ,  
J'prétendons tâter à mon tour ;  
Nouveau ménage  
N'est qu'avantage ,

*du Théâtre Italien.*  
Et chacun m'dit,  
Que ça réveille l'appétit.

**BASTIEN.**  
Quoique l'on prise.

**BASTIENNE.**  
Quoique l'on dise,

**BASTIEN.**  
Ces grand' Maîtresses.

**BASTIENNE.**  
Des grand' Maîtresses.

**BASTIEN.**

Si tu voulais,

**BASTIENNE.**

Si tu voulais

*(Ensemble.)*

Renouer nos amours,  
Je te pourrais

**BASTIEN.**  
Toujours aimer.

**BASTIENNE.**  
Aimer toujours.

**BASTIEN.**  
Rends-moi ton cœur.

Fais mon bonheur ;  
Viens dans mes bras.

# **BASTIENNE.**

Hélas !

Qu'il est charmant  
De faire un heureux dénouement !

( *Ensemble.* )

Va , je m'rengage,  
Et sans partage ,  
Tian , v'la ma foi.

# **BASTIEN.**

Ton cher Bastien est tout à toi.

# **BASTIENNE.**

Ta chere Bastienne est toute à toi.

Plus de langage ,  
De verbiage ;  
A nos dépens  
Ne faisons pas rire les gens.

Colas revient voir Bastien avec Bastienne , & un chœur de Payfans & de Payfannes chante leurs amours.

Madame Favart a eu part à cette piece qui est de M. Harni , que d'autres succès ont depuis fait connaître avantageusement ; celui de la parodie



*du Théâtre Italien.*

dont nous venons de donner l'est un des plus complets qu'on ait au théâtre Italien. Elle eut 30 représentations avant le voyage de Foibleau , & autant après le retour dans l'habillement simple de ce que l'on a gravé le portrait & immortalisé les graces naïves de cette Actrice.

---

*Gratis.*

Le 18 Septembre 1753 , les citoyens donneront *gratis*, en réjouissance de la naissance de Monseigneur d'Aquitaine, les Brouilleries nouvelles Comédie Italienne, en deux actes, le retour d'Arlequin , qui fut suivi de Masques de Bezons, Pantomime & Ballet des Savoyards.



Histoire

B R I O C H É ,

ORIGINE DES MARIONNETTES.  
dée de Pigmalion , 26 Septembre  
1753.

théâtre représente l'Attelier où  
Brioché faisait ses Marionnettes ; on en  
voit plusieurs paquets de toute espece ,  
cachés en différens endroits. Sur une  
table au milieu de l'Attelier , est une  
petite Marionnette debout , attachée  
à un chevalier de Sculpteur. Brioché  
ouvre la scène par un monologue , dans  
lequel il déplore ses malheurs ; il a com-  
mencé par être pris en Suisse pour un  
forçier , & il l'a échappé belle. Il de-  
vient ensuite amoureux d'un objet in-  
sensé , d'une Marionnette qu'il vou-  
drait bien animer , mais la chose est  
impossible. Dans le moment que Brio-  
ché s'approche de cette Marionnette  
pour la faire mouvoir , on entend une  
symphonie qui est alternativement vive  
& tendre ; le théâtre devient plus éclai-  
ré. D'où vient cet éclat nouveau , s'é-  
crie Brioché ? & croyant s'aperce-

*du Théâtre Italien*  
voir que la Marionnette s'a-  
magine être dans l'erreur  
ou que l'amour lui a troublé  
Effectivement la Marionnette  
& lui répond. Brioché en est tra-  
il déclare ses feux à la Mari-  
qui sent autant de trouble &  
joie que lui.

## B R I O C H É.

*AIR = A notre bonheur l'Amour*

Pour moi l'amour fut un badinage

Je ne cherchais que l'amusement

Je regardais comme un esclavage

Et la constance & le sentiment.

A mille objets je rendais les armes

Mais jaloux des charmes

De ma liberté,

Sans m'embarrasser d'être perfide.

Je n'avais pour guide

Que la volupté.

Pour m'enchanter il fallait tes charmes

Tu fis naître mes premiers soupirs

L'Amour vengé vient sécher mes larmes

Et l'âme enfin pour mes plaisirs.

A toi, pour jamais mon cœur s'engage

A l'Amour volage,

Je rends son bandeau;

*F i n*

Pour ne plus voler de Belles en Belles,  
 J'ai changé ses ailes  
 Contre son flambeau.



Autre couplet de Brioché, sur l'air :  
*Et j'y pris bien du plaisir.*

Ah ! que j'ai l'âme ravie !  
 L'amour comble mon desir ;  
 De sa puissance infinie  
 On voit naître le plaisir ;  
 Tu seras toujours chérie ;  
 Que tes jours vont s'embellir  
 De lui tu tiendras la vie,  
 Et de moi l'art d'en jouir.



On entend un grand bruit de tonnerre.  
 Brioché & la Marionnette ont également peur, & dans le tems que Brioché invoque l'Amour, & le conjure de se montrer le pere de la Marionnette, la Folie paraît & dit que c'est à elle qu'elle doit la vie & à Brioché, qu'elle prendra soin de l'éducation de la fille qu'elle lui accorde en mariage.

Cette parodie est de M. Gaubier, ancien Valet-de-Chambre du Roi ; elle réussit assez mal à la première représentation ; un des amis de l'Auteur lui ayant demandé comment un homme d'esprit comme lui avoit pu faire une si mauvaise Piece, il répondit qu'il y avoit long-tems que le public l'ennuyait en détail, & qu'il avoit voulu le rassembler pour le lui rendre une bonne fois. Elle reprit cependant un peu, & eut huit représentations.

---

#### DEBUT DE Mlle. CATINON.

Le 20 Décembre 1753, la Demoiselle Foulquier, maintenant Madame Riviere, mais plus connue sous le nom de Catinon, débuta par le rôle d'Angélique dans *la Mere confidante*, ensuite par celui de Silvia de *la Double inconstance*, dans lequel elle n'eut pas un succès moins complet & moins mérité par la décence de son maintien & les graces naturelles de sa déclamation ; personne n'ignore qu'elle joint à ce talent celui de la danse qu'elle possède dans un degré supérieur.

Il est dit dans le Mercure de Mars

1750, que cette même Actrice, âgée alors de dix ans, débuta dans la petite Comédie des Débuts; mais je ne puis assurer ce fait n'en ayant trouvé aucune trace dans les registres de la Comédie Italienne, d'autant plus qu'il se trouve une contradiction sur l'âge de cette Actrice, qui avait quinze ans à son véritable début en 1753.

## LA REVUE DES THÉÂTRES.

*Comédie en un acte, en vers,  
22 Décembre 1753.*

**L**A Critique ouvre la scène; elle est assise, ayant devant elle une table chargée d'Opéra, de Tragédies & de Comédies modernes, & après avoir lu pendant quelques minutes, elle dit:

Je crois qu'à m'ennuyer, tout l'Univers conspire;

C'est bâiller trop long-tems, Messieurs, faites-moi rire,

Et pour y réussir, écarter de ces lieux

Ces drames découfus, ces Héros ennuyeux,

Dont le triste bon-sens confiné dans des rimes,

*du Théâtre Italien.*

Au bruit de mes sifflets s'évapore en maximes.  
Quel Dieu vient déranger l'ordre de ce pays?  
Le Goût qu'on adorait autrefois dans Paris,  
Expire abandonné dans sa propre Patrie;  
Des Français inconstans quelle est donc la  
manie?

131

Les verrons-nous encor bizarres & légers,  
Protéger follement les travers étrangers?  
Et du tendre Quinault dédaignant le génie,  
Préférer à ses vers les farces d'Italie?  
C'en est fait, je prétens ramener aujourd'hui  
Un Peuple qui lui seul doit être son appui.  
De ce hardi projet je conçois l'importance;  
Corriger un Français passe la vraisemblance,  
Je le fais; mais enfin dans l'état où je suis,  
Je dois tout hasarder pour chasser mes ennuis.  
Quelqu'un entre, voyons.

C'est la Mode, elle commence par  
periffler, & elle se met ensuite à raison-  
ner & à moraliser; elle fait après une  
fatyre générale des goûts & des mœurs  
de Paris, & elle finit par entrer dans  
le dessein de la Critique; elle demande  
à cet effet audience pour les Comédies  
& pour l'Opéra; cette audience accor-  
dée, la Mode s'en va. La Comédie ar-  
rive en habit de deuil, garni de faux

Histoire

brillans ; la Critique ne peut la recon-  
naître , elle est déguisée sous l'habit de  
la veuve de Moliere (1). Dans cette  
scène tous les genres de comique qui  
ont été introduits au théâtre depuis la  
mort de ce célèbre Auteur, Renard ,  
seul excepté (2), sont impitoyablement  
critiqués. Les Acteurs ne sont pas plus  
épargnés ; il est question de remédier à  
de si grands défauts , & pour en trou-  
ver les moyens , la Comédie dit à la  
Critique qu'elle va sur son tombeau con-  
sulter son époux.

La CRITIQUE, seule.

Puisse-t-il , favorable au dessein qui m'inspire,  
Rétablir en ces lieux la gloire & son empire ;  
Et nous vengeant enfin de ses froids succès-  
seurs ,

Au moins pour le jouer , nous créer des Ac-  
teurs.

Un Acteur tragique survient avec  
Oripeau son Confident , tous deux ha-  
billés à la romaine ; cet Acteur s'ex-

(1) Cette pensée vient d'être rajeunie dans  
l'opéra à Cythere.

(2) Le Critique aurait bien dû comprendre  
Métromanie dans cette exception.



Et chacun m'dit,  
Que ça réveille l'appétit.

**BASTIEN.**

Quoique l'on prise,

**BASTIENNE.**

Quoique l'on dise,

**BASTIEN.**

Ces grand'Maitresses,

**BASTIENNE.**

Des grand'Maitresses,

**BASTIEN.**

Si tu voulais,

**BASTIENNE.**

Si tu voulais

*(Ensemble.)*

Renouer nos amours,

Je te pourrais

**BASTIEN.**

Toujours aimer.

**BASTIENNE.**

Aimer toujours.

**BASTIEN.**

Rends-moi ton cœur;

## Une DANSEUSE.

Nous venons pour allonger la scène ;  
 Madame , permettez qu'à l'aide de ces bras ,  
 Je tire en ce moment un Auteur d'embarras. (1)

## La CRITIQUE.

Fuyez , ou redoutez l'excès de ma colere ,  
 (*Les Danseurs sortent.*)

Tous ces jeux déplacés , indignes de me plaire ,  
 Bannissent l'intérêt & blessent la raison.

## L'OPÉRA.

Sans l'art de mes Danseurs , venez-vous Tri-  
 ton

Triompher en Héros , des sons de Pergolèse ;  
 Et rétablir l'éclat de la scène Française :

## La CRITIQUE.

Dans ce triste concours de musique & de  
 chant ,

(1) Le Parterre mécontent de voir fronder  
 avec si peu de ménagement des Pièces qui  
 faisaient ses délices , n'eut pas pour celle-ci  
 plus d'indulgence que son Auteur n'en avait  
 pour les autres ; il saisit cette plaisanterie &  
 l'appplaudit à tant de reprises , qu'il ne fut pas  
 possible d'aller plus loin.

*du Théâtre Italien.*  
Quel parti prenez vous ?

## L'OPÉRA.

Le parti de l'argent.  
Mais par un sort fatal qu'à peine je puis croire,  
Je perds depuis trois ans ma fortune & ma  
gloire,

Tantôt pour les bouffons, & tantôt pour  
Lui,

Je suis prêt à périr malgré ce double appui.

## La CRITIQUE.

On peut remédier au danger qui vous presse.

## L'OPÉRA, en chantant.

Parlez, que faut-il faire, adorable Princesse ?

## La CRITIQUE.

De vos Auteurs fameux connaissant les beau-  
tés,

Remettre avec plus d'art ces Poèmes vantés,  
Dont à juste raison le Théâtre s'honore.

L'Opéra répond qu'Armide, Atis,  
& vingt autres chefs-d'œuvres tom-  
beraient à présent, & la Critique  
combat un préjugé aussi ridicule. La  
Mode revient avec Mademoiselle Bal-  
larini, jeune Italienne qui est propre  
à tout : elle fait chanter, danser,

parler & quelquefois se taire : elle chante un air de Lulli, ensuite une Ariette Italienne ; elle danse le gracieux, elle saute, elle danse la Pantomime : enfin elle tient tout ce qu'elle a promis. La Critique est enchantée de tant de talens, mais elle ne peut être d'accord avec Mademoiselle Ballarini sur la prééminence de la musique Italienne, & il y a entr'elles un grand débat sur les deux musiques. La Critique a beau vanter le dernier succès d'Artis à la Cour de Louis, Mademoiselle Ballarini reprouve cet Opéra qui est trop sérieux, & elle finit par ces quatre vers :

Pour moi lasse à la fin de votre dignité,  
 Sans attendre à Paris le retour de l'été,  
 Pour ne plus applaudir à tout ce qui m'ennuie,  
 Je revole à l'instant au sein de ma patrie.

Cette Piece-ci fut jugée un peu trop sévèrement ; elle est de Chevrier mort depuis quelques années, après s'être fait connaître par plusieurs Ouvrages qui ont fait plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur.



# LE RETOUR DU GOUT.

Comédie en un acte, en vers  
25 Février 1754.

Épîtres,

LA première Scène est  
Goût mis à la Française, & entre le  
ayant son caducée à la poche gauche  
de son habit. Mercure demande au  
Goût la cause de son retour à Paris :  
Le Goût lui apprend qu'Apollon lui a  
ordonné de revenir dans le séjour  
qu'il avait choisi depuis si long-tems,  
& de s'y fixer pour jamais : il dit à  
Mercure qu'il a besoin de son secours  
pour briller davantage.

J'ai toujours de ta voix admiré les accens ;

Ce soir on me donne une fête ;

Si tu veux la rendre complète ,

Viens l'embellir par tes talens.

MERCURE.

J'obéirai , Seigneur ; mais un seul point m'ar-  
rête.

Quel genre voulez-vous à l'Italien ? Française :

## Le GOUT

A l'aide de tes soins , tout est sûr du succès ;  
 Fuis cependant la rapsodie  
 Du chant guindé de l'Italie.

## MERCURE.

Un morceau triomphant vous fera bien juger  
 Qu'en me prêtant à la chimere,  
 Que malgré vous on prétend protéger,  
 J'aspirais moins à plaire  
 Qu'à pouvoir corriger.  
 Mais corriger le monde est une étrange affaire ;

Bon soir.

Un Marquis vient remplacer Mercure ; c'est un Petit-Maitre qui ne peut parvenir à se ruiner : le Goût a beau lui en indiquer les moyens , le Marquis les a tous épuisés ; le seul qui lui reste , est de payer ses dettes ; mais il ne peut s'y résoudre.

La troisième scène est entre le Goût & l'Art ; elle renferme une Critique générale des ridicules de Paris.

Artémise , femme singulière , succède à l'Art ; le Goût fait semblant d'en être amoureux , & se moque

d'elle. Artémise jouant le ton passionné , feint de son côté d'aimer le Goût , mais ils s'apperçoivent bientôt qu'ils veulent réciproquement se tromper , & ils se quittent sans se regretter :

Le Goût qui aurait besoin d'être consolé de la fausseté d'Artemise , es-suye encore un assaut plus violent dans la conversation d'un vieux Gafcon , qui lui raconte toutes les fa-daises du tems où il croit avoir vécu.

Il ne fallait pas moins qu'un bouf-fon pour tirer le Goût de son assou-pissement ;

## Le B O U F F O N.

S'il est vrai qu'en ces lieux vous réparez les torts,

Je viens , Seigneur , au nom de l'Italie ,

Me plaindre de l'ignominie

Dont on accable mes accords.

Depuis un an chacun me parodie ,

Du théâtre , siant , où brille la folie ,

J'approuvai les premiers efforts ;

Mon indulgence augmente la manie.

Depuis huit jours le Théâtre Français ,

Dé ses Auteurs abjure le génie ,

Et dans le bas cherchant quelque succès ,

Se contrefait & m'estropie.

Le G O U T.

Croyez-vous mieux valoir que notre Tragédie ?

Souffrez tout bas , & ne vous plaignez point.

Le B O U F F O N.

L'affront est trop sanglant , & le coin de la Reine ,

D'accord avec moi sur ce point ,  
Doit contre ce théâtre exciter votre haine.  
De ce coin triomphant on connaît le pouvoir ;  
Dans tout Paris son goût me prône ,  
Et son argent me fait valoir.

Le G O U T , *souriant*.

Qu'importe le moyen , pourvu qu'on vous couronne ?

Encore un coup , bravez les cris  
De l'ennemi qu'on vous oppose.

Le B O U F F O N.

Quoi , vous souffrez qu'en prenant mes habits . . .

Le G O U T.

Il fallait bien qu'ils prissent quelque chose ;  
Ne pouvant imiter vos sens & votre accent ,



Ils ont pensé qu'ils devaient, sans scrupule,  
Substituer au défaut du talent,  
De vos habits la charge ridicule.

**Le BOUFFON.**

Deux Auteurs que je paye, & qui m'estiment  
fort,  
Voulaient pour me venger, lâcher quelques  
brochures;  
Mais Paris est si las . . . si las de ces in-  
jures,

Que j'ai dû modérer l'ardeur de ce transport.  
Pour terrasser une injuste critique,  
Je vais dans un morceau brillant,  
Justifier notre Musique;

Attention, Seigneur, le début est frappant.

*( Il chante. )*

Après cet air heureux où brille le génie,  
Souffrirez-vous encor qu'on fronde nos accens?

**Le G O U T.**

Que je les aimerais au sein de l'Italie!

**Le BOUFFON.**

En louant ainsi nos talens,  
Votre bonté nous congédie;

Accablés de satire, & pleins de Partisans,  
Nous allons en chantant, revoir notre Patrie.

*( Il chante un autre air après lequel il sort. )*

Le G O U T.

Le départ des Bouffons annonce mon retour.

Mercur revient trouver le G  
& après lui avoir annoncé un dis  
tissement brillant pour célébrer  
triomphe, il chante les paroles  
vantes ;

Du Dieu du Goût célébrons le retour ;  
Son ennemi vaincu lui cède la victoire,  
Et Paris dans cet heureux jour,  
Va lui devoir ses plaisirs & sa gloire.  
Aimables jeux qui me suivez partout,  
Préparez une brillante fête ;  
Célébrer le bon goût,  
C'est chanter sa propre conquête.

La réussite de cette Piece  
eut quatorze représentations ,  
consoler Chevrier du mauvais suc  
de *la Revue des Théâtres*. Celle-ci co  
tient une Critique des Adieux du Gou  
Comédie en un Acte en vers, don  
le 13 Fevrier précédent au Théâ  
Français par Messieurs Pattu & Po  
telance avec un médiocre succès.

*du Théâtre Italien*

## LES JUMEA

*trouée en trois actes en Va  
la Tragedie Lirique de  
lux, 9 Mars 1754 (1).*

BABET ouvre la Scène  
on sa confidente, qui l'a  
plaisir que doit lui causer  
le sa sœur Thérèse, qui  
brius, jeune Capitaine d  
Babet ne reçoit ce comp  
vec un médiocre plaisir,  
sant que sa sœur déteste  
est en secret sa rivale  
qu'elles ont toutes deux  
cœur, qui n'est que son  
de frère de mere seule  
brius ; cependant Babet  
espérances, parce que  
Capitaine de Jolicœur  
sa sœur Thérèse & pour  
ver le jour de sa noce  
exposition, Babet conge

(1) La scène est près du Ch  
Fer, & de la Garnison de Jo  
représente un lieu orné pou

que dans l'Opéra , sa Confidente qui ne doit plus reparaître : restée seule , elle fait comme de raison une invocation à l'Amour qu'elle prie de favoriser ses desseins ; mais comme elle ne compte pas moins sur le pouvoir de ses charmes , que sur celui du Dieu de Cithere , elle tire un miroir de sa poche , rajuste sa parure , met une mouche assassine & sort en voyant arriver sa sœur Thérèse qui prévoit qu'elle aura bien de la peine à tenir le serment qu'elle va faire à un Epoux qui n'est pas son Amant.

Jolicœur , cet Amant qu'elle aime , & dont elle est aimée , vient lui faire ses adieux d'une manière assez gaie ; après quelques couplets convenables à leur situation , Jolicœur se dispose à partir , satisfait de savoir qu'il est aimé de sa maîtresse & plaint de son frere : celui-ci arrive & paraît d'abord furieux de surprendre son frere avec sa prétendue ; mais il s'adoucit bientôt : & la crainte du sort commun aux Epoux le détermine à céder Thérèse à son frere , ce qu'il semble ne faire que par un mouvement de générosité parce qu'il faut savoir se faire honneur de tout ; les Amans se livrent

à la joie ; mais la Terreur , Soldat d'Olibrius , vient leur apprendre que Grincé s'avance pour enlever Thérèse ; Jolicoeur & Olibrius courent aux armes. Les femmes de la Noce emmènent Thérèse. Grincé & sa suite repoussent Jolicoeur & les autres qu'il a rassemblés ; mais Olibrius rallie ses Gens qui repoussent à leur tour , & le premier acte finit par ce combat.

Au second acte le théâtre représente l'extérieur de la prison éclairée par des lanternes. Thérèse seule & en habit de deuil s'avance à pas lents , & parodie ainsi le fameux Monologue *Tristes apprêts , pâles le flambeaux.*

AIR : *Approchons , Vesta repose.*

Faible éclat , lanternes ,

Ternes ,

Astres de ces noirs cachots ,

Tristes fallots ,

En rendant moins sombre ,

L'ombre ,

Vous en redoublez l'horreur ,

Malgré ma peur ,

Pleurons ici Jolicoeur , &c.

Babet arrive & se flatte de tirer Jolicoeur de prison , parce que le Geo-

lier est amoureux d'elle , mais elle ne veut travailler à la liberté de Jolicoeur , qu'à condition que Thérèse lui cédera les prétentions qu'elle a sur lui ; Thérèse y consent & l'on entend une fanfare qui annonce l'arrivée d'Olibrius : il paraît, il apprend aux deux sœurs la victoire qu'il vient de remporter sur Grincé , & ses amis qui le suivent , chantent sa gloire à grand cœur.

### T H E R E S E.

AIR: *Je ne dois plus feindre.*

S'annoncer par une fanfare !  
 Vous avez le cœur bien barbare ;  
 Au lieu d'avoir la larme à l'œil,  
 Du malheur de votre cher frere.

### O L I B R I U S.

Et vous, pourquoi vous mettre en deuil ?  
 Cet habit ne vous convient guere.

AIR: *Comme un Coucou.*

Etait-il votre époux ?

### T H E R E S E.

O , Dame !

Il était mon Amant chéri.

### O L I B R I U S.

Cela suffit-il ?

**T H E R E S E.**

*Une femme*

*Porte bien le deuil d'un mari.*

Olibrius ne demande pas mieux que de remplacer son frere, & se propose à Thérèse qui lui reproche d'oublier en ce moment l'amitié qu'il a jurée à son malheureux frere. Olibrius s'en excuse par force ; maximes d'Opéra, qui ne séduisent point Thérèse. Olibrius la voyant inébranlable, reprend sa générosité, projette d'aller trouver Bras-de-fer son pere & d'employer sa protection pour tirer son frere de prison.

**O L I B R I U S.**

*AIR : Nous autres bons Villageois.*

Comptez sur un prompt effet,

Il faut s'en réjouir d'avance ;

Vous allez voir un Ballet.

**T H E R E S E.**

Ah ! grands Dieux ! quelle extravagance,

Quand votre frere est en prison !

**O L I B R I U S.**

Je crois, parbleu, qu'elle a raison ;

Allons, Messieurs, retirez-vous,  
Elle a plus de bons sens que nous. *Bis.*

Il sort, & Thérèse le suit après avoir  
chanté encore un Monologue en l'hon-  
neur de l'Amour.

Le théâtre représente un salon qui  
sert d'entrée à l'appartement de Bras-  
de-fer. Olibrius s'y présente, un Laquais  
lui en refuse la porte, un autre Laquais  
annonce ainsi son arrivée :

AIR : Or écoutez, honorable assistance.  
Monseigneur vient, que tout tremble & fré-  
misse,

Il ne paraît que la canne à la main ;  
Et lorsqu'il sort, son plus doux exercice,  
Est de rosser ceux qu'il trouve en chemin, &c.

Olibrius est avec raison scandalisé  
de la manière dont cet insolent Valet  
annonce son père. Les portes du salon  
s'ouvrent & l'on voit un riche apparte-  
ment d'où sort Bras-de-fer. Olibrius le  
prie de sauver son frère, auquel il ap-  
prend qu'il lui a cédé sa Maîtresse, qui  
lui répond par ce couplet critique ;

AIR : Dans le fond d'une écurie.  
Sur ce grand trait de noblesse,  
Râchons un moment ;



*du Théâtre*  
L'un en cédant la place à son rival,  
Se montre un mauvais Amant,  
Et l'autre mauvais Amant,  
S'il reçoit la politesse d'un Amant,  
Faible Amant, mauvais Amant,  
A vous rien ne m'intrigue,  
Faible Amant, mauvais Amant,  
Ne sont Héros qu'à demi.

149

Cependant il consent à la demande que lui fait son fils, mais à condition qu'il ira se rendre en prison à la place de son frère. Olibrius y consent; cependant Bras-de-fer lui ordonne avant d'exécuter sa généreuse résolution, d'être témoin des plaisirs qui sont réservés aux gens de qualité. Des Danseuses & des Chanteuses de l'Opéra paraissent, l'entourent & font briller à l'envi leurs talens divers; mais envain elles essayent de le tenter, il s'échappe, sort brusquement & le second acte finit de même.

Le théâtre représente l'extérieur de la prison, & le guichet. Babet vient pour exécuter le projet qu'elle a formé au second acte. Olibrius arrive dans le même dessein. Il s'avance vers la porte de la prison. Plusieurs Geoliers, dansant avec des trousseaux de clefs à la main, lui en ferment le passage. Olibrius

met l'épée à la main, les chasse, ils se sauvent dans la prison où il les suit & entre avec eux. Babet à la fin lasse de courir après un ingrat, renonce tout d'un coup à ses projets, ainsi qu'à son amour & sort d'un autre côté.

Le théâtre représente le préau de la prison, on voit au fond des grivois & des grivoises autour de plusieurs tables buvant & chantant la chansonnette; d'un autre côté Jolicœur déplore son triste sort, mais Olibrius paraît, l'embrasse, le console, lui apprend qu'il vient briser ses fers & à quelle condition il a obtenu sa liberté; Jolicœur qui n'est pas moins généreux, la refuse à ce prix; mais il se rend bientôt lorsque son frere lui dit qu'il est attendu par Thérèse. Il promet cependant de revenir bientôt & de s'arranger de manière qu'ils pourront la voir chacun à leur tour; il sort d'abord pour prendre le sien.

### OLIBRIUS.

*AIR: Je vais revoir ma charmante  
Maîtresse.*

Il va revoir sa charmante Maîtresse;

J'ai tout cédé, trésor, tendresse,

Ce trait doit paraître un peu fort;

*du Théâtre Italien.*

*Par l'excès d'un plus rare effort,  
Je cede encor, honneur, noblesse;  
Est-ce grandeur, est-ce faiblesse?  
Je pourrais bien avoir tort.*

*Bis.*

*Le théâtre change encore & représente un paysage agréable; on voit Jolicœur & Thérèse qui reproche à cet Amant le peu d'empressement & de joie qu'il montre en la revoyant; mais il lui apprend la cause de la tristesse qui empoisonne son bonheur.*

**JOLICŒUR.**

*AIR: Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

*Mon frere de trop bonne grace,  
De ma prison m'a fait sortir;  
Il y veut rester à ma place  
Je ne dois pas y consentir;  
Mon cœur brûlait d'impatience  
De vous dire un petit bon jour,  
Je vous ai fait ma révérence,  
Et je vous quitte sans retour.*

**THERES E.**

*AIR: Ne pensez pas Pierrrot bon di  
Ton frere, pour briser ta chaîne,  
A fait tantôt grand bac hanan;  
Giv.*

Ce n'était pas beaucoup la peine ,  
Pour en profiter aussi mal.

On entend un bruit de Tambours ;  
Thérèse est effrayée , elle s'évanouit ;  
mais elle revient à elle en entendant un  
fifre qui joue un air agréable ; il  
annonce Bras-de-fer qui descend de la  
chaise de Poste & apprend aux Amans  
qu'il vient d'obtenir de la Cour la gra-  
ce de Jolicœur & l'agrément d'une com-  
pagnie de Dragons , qu'Olibrius & Jo-  
licœur commanderont tous deux alter-  
nativement par semestre.

### BRAS-DE-FER.

AIR : *Temple que je bâtis en l'air.*

Vous pouvez tous deux vous unir.

### JOLICŒUR.

Non , je cours délivrer mon frère.

### BRAS-DE-FER.

Tous vos soucis doivent finir ,  
Mon crédit l'a tiré d'affaire ,  
Pour jamais je vous réunis tous.

### THERÈSE.

Enfin j'aurai donc un époux.

Les Dragons arrivent & célèbrent

la réception de leur nouveau Capitaine  
par une Danse que termine la ronde sui-  
vante.

L'autre jour à la Garnison ,  
Je fis rencontré d'un tendron ,  
De mine assez friponné ;  
J'lui dis, bon jour la p'tit' Mignone ,  
En la saluant fort joliment ,  
Ratapatapan , ratapatapan , ratapatapan , rata-  
patapan ,  
A la Dragone.



Elle était avec un Rival ,  
Qui voulait faire le brutal ;  
J'n'aimons pas qu'on m'raisonne ,  
Entre deux yeux le regardant ,  
Je lui flanque un moule de garit ;  
Ratapatapan , &c.



A la garde j'entends crier ,  
Mais moi que rien n'a peut effrayer ,  
De près je le talonne ,  
Et de sa fuite fort content ,  
A la Bell' je r'viens à l'instant .  
Ratapatapan , &c.



Je m'approchai pour l'embrasser ;  
Elle voulut me repousser  
En honnête personne ;  
Mais quand un Tendron fait l'méchant,  
Il faut le m'ner tambour battant.  
Ratapatapan, &c.

✱  
Tout d'abord, s'effaroucha,  
Mais bien-tôt elle se fâcha ;  
Car une fille est bonne,  
El'me traita plus poliment,  
Et je lui fis un compliment ;  
Ratapatapan, &c.

✱  
Je lui demandai son bouquet,  
Aussi-tôt d'un p'tit air coquet,  
La Belle me le donne ;  
Et moi qui suis reconnaissant,  
Je l'payai deux baisers comptant,  
Ratapatapan, &c.

✱  
Elle en demande encore autant,  
J'lui dis mon Officier m'attend,  
Et la retrace sonne ;  
Jusqu'au revoir la belle Enfant,

*du Théâtre Italien.*  
Et je pars d'un air triomphant ;  
Ratapatan , &c.

155

Cette Parodie n'a peut-être pas toute la gaité qui fait le prix de ces sortes d'ouvrages ; on peut aussi lui reprocher que les décorations , ainsi qu'à l'Opéra , n'y font pas le moindre rôle ; mais on ne peut disconvenir qu'elle n'ait failli & critiqué fort adroitement tous les défauts que l'on peut découvrir dans l'Opéra ; on y trouve aussi beaucoup de Couplets très bien faits & un choix d'airs fort agréables , elle mérita son succès & eut quinze représentations. Elle de M. Guerin de Frémicourt , avantageusement connu par d'autres ouvrages.



## ZÉPHIRE ET FLEURETTE.

*Parodie de Zélindor, en un acte, en  
Vaudevilles, 23 Mars 1753.*

**L**E théâtre représente un bocage agréable : Zéphir qui est amoureux de Fleurette depuis peu de tems justifie son inconstance ordinaire devant Papillon son confident, & lui apprend qu'il veut éprouver sa nouvelle Maîtresse, ce que Papillon n'approuve pas trop. Zéphir le congédie & se rend invisible en voyant venir Fleurette. Cette jeune beauté se croyant seule, se rappelle un songe flatteur qui lui a présenté son Amant, & comme l'heure à laquelle elle doit le voir est encore éloignée, elle se couche sur le gazon dans l'espérance d'un nouveau songe ; Zéphir s'approche doucement & chante à demi voix ces couplets ;

## Z É P H I R.

AIR : *Quand on fait aimer & plaire.*

Doux sommeil, quelle est ta gloire !  
Tu jouis de sa beauté ;



*du Théâtre Italien.*

157.

Dieu Haineur, que ta victoire  
Hâte ma félicité.



Sur les yeux de ma Maîtresse,  
Etends un voile enchanteur,  
Plonge-là dans ton ivresse;  
Mais laisse veiller son cœur;  
Doux sommeil, &c.



Penchez-vous jeunes feuillages,  
Pour la défendre du jour;  
Oiseaux, cessez vos ramages,  
Pour laisser parler l'Amour. *Bis.*  
Doux sommeil, &c.



Zéphir ordonne aux plaisirs de former des chiffres de Fleurs qui expriment *Zéphir vous adore*, Fleurette paraît s'éveiller, les songes disparaissent. On voit dans les airs ces mots tracés en lettres de Fleurs: *Zéphir vous adore*. Fleurette encore endormie croit parler aux Amants qu'elle vient de voir en songe; Zéphir toujours invisible se jette à ses genoux & lui donne un baiser; Fleurette se réveille en sursaut, & croyant embrasser Zéphir, elle ne le voit plus.

Elle apperçoit les lettres de Fleurs suspendues dans les airs par des Zéphirs.

*AIR : Je ne fais pas écrire.*

Ciel ! croirai-je ce que je vois ?  
Zéphire a-t-il tracé pour moi  
Ce que je viens de lire ?  
S'il est épris de mes appas ,  
Pourquoi ne me le dit-il pas ,  
Plutôt que de l'écrire ?

*AIR : Sous un Ormeau.*

En sommeillant ,  
L'amour m'offrait un sort brillant ;  
Aurai-je en veillant ,  
Le bonheur dont j'ai joui ?

**ZÉPHIR.**

Oui.

**FLEURETTE.**

Je n'entends qu'une voix ,  
Je ne vois  
Rien ici.

**ZÉPHIR.**

Me voici.

**FLEURETTE.**

C'est assez.

*de Théâtre*

*Paraissez;*

*A quoi bon ce jeu-là;*

*Me voilà.*

**FLEURETTE.**

*Ah! smilons,*

*N'entendrai-je rien*

*que des sons?*

**ZÉPHIR.**

*Mais.*

**FLEURETTE.**

*Que de façons!*

*Mon cher Amant, parais donc.*

**ZÉPHIR.**

*Non.*

**FLEURETTE.**

**FAUDEVILLE**

*de Fanfalé.*

**ARR.** *Lorsque l'on file le plaisir.*

*A ne vouloir jamais paraître,*

*Quel motif peut vous engager?*

*Dites-moi donc quel est votre être,*

*N'êtes-vous qu'un soufflé léger?*

**Z É P H I R.**

Ce délai n'est pas inutile ;

Il faut aller tout doucement ;

Lorsque l'on file ,

Lorsque l'on file un dénouement.

Il lui apprend que s'il paraissait à la vue elle perdrait sur le champ sa beauté. Fleurette est d'abord incertaine sur un si grand sacrifice , mais elle demande à son Amant s'il ne cessera point de l'aimer ; il l'assure que rien ne peut le rendre inconstant. Cette promesse la détermine ; elle presse Zéphir de se montrer , quelque chose qu'il puisse lui en coûter. Il jette la Fleur qui le rendait invisible, Fleurette est enchantée de le voir , & sa joie augmente encore lorsqu'il lui apprend qu'elle a conservé toute sa beauté & la ruse que sa délicatesse lui a fait employer pour s'assurer de son amour. Les plaisirs qui volent sur les pas de Zéphir rendent hommage à leur nouvelle Maîtresse , & la Parodie finit par un Vaudeville dont voici quelques couplets ;

**VAUDEVILLE.**

C'est dans ce champêtre séjour ,

*du Théâtre Italien.*

161

Que les feux sont durables ;  
Les cœurs y sont du Dieu d'Amour,  
Les Temples véritables ;  
La ville aujourd'hui ne produit  
Que quelques amourettes,  
Qu'un jour fait éclore & détruit,  
Comme les fleurettes.



L'amour délicat est toujours  
Fidèle à la nature ;  
Dans le maintien, dans les atours,  
Trop d'art lui fait injure ;  
Des Parterres les plus brillans,  
Souvent il fait retraite,  
Pour aller cueillir dans les champs,  
La simple fleurette.



Par un jargon vif & galant,  
Nos Amans nous abusent ;  
D'amuser ils ont le talent,  
Mais toujours ils trompent ;  
Ce sont d'agréables amourettes,  
Au métier d'amourette,  
Qui savent, pour cueillir des fleurs,  
Semer la fleurette.



Cette Parodie qui a réu-  
mérité, fut d'abord fait en  
Messieurs Panard, Favard &  
la suppression des Parodies et  
Comédiens Italiens de la dor-  
tems-là; mais une copie de ce  
étant tombée entre les mains de  
mé Villeneuve, Comédien de l'  
il y retrancha un grand nombre  
plets, en ajouta d'autres & en fi-  
Musique par le Sieur Grenier,  
Violencel dans l'Orchestre de  
médie Italienne; Villeneuve la  
imprimer sous son nom, en y jo-  
seulement un L. suivi de trois ét-  
& se contentant de marquer avec c-  
tésiques les couplets qui n'étaient  
de lui. Lorsque les Parodies furent  
dues au Théâtre Italien, Messieurs  
vart & Panard, du consentement  
Monsieur Laugeon, y firent les chan-  
mens que le tems exigeait, & après  
avoir retranché tous les couplets de V-  
leneuve, ils la donnerent au Public te-  
le qu'on la vit alors & conformément  
l'extrait que nous venons d'en don-  
ner.





Le 30 Mars, le théâtre  
par Zéphir & Fleurette  
meaux; & l'ouverture  
des Pièces le 21 Avril  
complimens furent  
Mad. Favart & le Sieur  
blaudis par les Spectateurs.  
fit la clôture.  
se, précédé des  
par les mé-  
Le deux  
prononcés par  
Carlin, & ap-  
pravant.

## LES LACÉDÉMONIENNES.

Comédie en trois actes, en vers,  
13 Juillet 1754. (1)

**LYCURGUE** a résolu de bannir les vices  
de sa patrie : il se propose pour y par-  
venir, d'abroger les Loix anciennes, &  
d'en publier de nouvelles qui encoura-  
geront les Citoyens de Sparte à l'honneur  
& à la vertu. Il est question de faire ap-  
prouver & ratifier ces Loix par les Rois  
de Sparte & par le Sénat, & de faire  
ordonner que ceux qui ne s'y soumet-  
tront pas, seront couverts d'ignominie.  
Lycurgue a beaucoup de crédit auprès

(1) La scène est dans le Palais de Lycurgue.

des deux Rois , & un  
le Sénat , ce qui fait  
toyens vicieux que les  
gue , dont ils ne peuven  
ler sans frémir , ne soien  
malgré leurs opposition  
les Petits-Maîtres , les  
Comédiens , tous se réun  
re échouer le projet de  
ignore les articles des  
en être éclairci on fait a  
Acaris, Alcandre & Cyrr  
tés s'adressent d'abord à  
des affranchis de Lycurge  
zile est un fripon que Ly  
naît pour tel , il n'a pas pa  
la confiance de son Maître  
autre affranchi de Lycurge  
me simple dont Lycurge  
point. Trazile s'imagine  
pourrait savoir l'endroit où  
déposé les Loix qu'on a inte  
naître ; il envoie donc les  
Arlequin , en leur disant  
aisé de le séduire , mais qu  
il n'a pû en venir à bout. L  
vont trouver Arlequin , ta  
menace de coups de bâto  
on lui offre tout ce qui pour  
ter. On employe Nerine



Arlequin pa-  
 promet  
 la ferme-  
 s'ébran-  
 tié du se-  
 où tout  
 Acaris,  
 cher de for-  
 tant de les  
 écou-

**ARLEQUIN**, à part.

Ils vont être bien attrapés sur ma foi ;  
 Ils forceront sans doute la serrure ;  
 Mais un ressort caché , qui n'est su que de  
 moi ,  
 pourra les arrêter , & contre eux me rassure.

( appercevant Nerine. )

La traîtresse ! je suis perdu.

**NERINE**.

Qui , puisque j'ai tout entendu.

**ARLEQUIN**, bas.

écoute , ils ne sont point dans notre confi-  
 dence ;

Je vais faire **un marché** qui  
On a pour de l'argent séduit  
Je te le donnerai *pour n'être*

**N E R I N**

Non, il faut rompre le

( *aux Aâ*

Vous travaillerez tous en v.  
Sans le secours de ce Coquin

**ALCANDRE, à Arle**

Mon cher ami, cesse d'être  
Dans ces papiers je voudrais  
M'instruire d'une bagatelle.

**ARLEQUIN.**

Vous n'en emporterez aucun ?

**ALCANDRE.**

Affurément

Je le promets, & je serai fidèle.

**ARLEQUIN.**

Ma main va vous prouver mon zèle.

Arlequin ouvre l'autel, tous les  
teurs prennent des écrits & les lise

**ALCANDRE.**

*Loi qui défend de voyager.*

C Y R R I S.

*Loi sur la modestie. Ah ! l'homme insupportable !*

ARLEQUIN.

*Toute la ville ensemble doit manger.*

*Je serai le dernier à table.*

A C A R I S.

*Les femmes, aujourd'hui ; fi, quelle indignité !*

N E R I N E.

*Defendu de parler. Quelle loi détestable !*

ARLEQUIN.

*Par une musique agréable ,*

*Le Soldat doit être excité.*

*Les garçons jeûneront. Ça ne vaut pas le Diable.*

C Y R R I S.

*Très-expressément, défendons*

*De recevoir des présents.*

ARLEQUIN.

*Les Poltrons*

*Pour notre honneur & gloire ,*

*Seront noyez. J'ai bien peur de trop boire.*

ALCANDRE.

Je ne me trompe pas , nous lui résisterons !  
J'ai trouvé . . . victoire ! victoire !

CYRRIS.

Sont-ce encore des loix ?

ALCANDRE.

Non certes.

ACARIS.

Écoutez.

ALCANDRE, *lit.*

*Nicastor , grand Prêtre d'Apollon à  
Lycurgue.*

*Les Députés des Lacédémone re-  
cevront de notre part une réponse  
telle que tu me l'as demandée , je te  
servirai avec plaisir , moins en Ministre  
des Dieux qu'en Philosophe : je sais  
comme toi qu'un mensonge utile est un  
bienfait.*

NERINE.

Bon , voilà pour Lycurgue un furieux obsta-  
cle.

ALCANDRE.

Au Peuple allons montrer ces bisarres écrits ,  
Allons , par ce billet , éclairer les esprits

Sur

*du Théâtre Italien.*  
Sur la fausseté de l'Oracle.

ARLEQUIN.

Un moment, un moment.

ALCANDRE.

Il veut nous arrêter

(*les Acteurs rient.*)

ARLEQUIN.

Vous ne devez point emporter  
ces Papiers importants. Vous m'avez  
trahître ,

Voudriez-vous me trahir le premier ?  
*les Acteurs éclatent de rire & sortent.*

ARLEQUIN.

! Je vais me punir d'avoir pû me fier  
Aux promesses d'un Petit-Maitre.

Arlequin est forcé d'avouer à  
Argue tout ce qui s'est passé ;  
Argue en est indigné ; Arlequin  
desespoir & veut s'empoisonner  
Argue l'en empêche , & lui  
onne par un effort de vertu. Ces  
nt les députés courent toute la  
& divulguent les Loix de Ly  
e. Le peuple furieux met le feu  
Tome VI.

tout ; ils brûlent la plupart des Palais des Sénateurs , & entrent chez Lycurgue pour y porter la flamme & le fer : alors Lycurgue se présente & dit :

Venez , cruels , venez consommer votre crime ;

Punissez votre bienfaiteur.

Délivrez mes yeux de l'horreur

De vous voir ingrats & perfides ;

De voir des Citoyens aveuglés par l'erreur ;

Contre eux-mêmes tourner leurs armes parricides.

Frappez . . . vous suspendez vos coups !

Manqueriez-vous ici de force ou de courage ?

Parlez ; sur moi ma main achevant votre ouvrage ,

Justifiera votre courroux.

Vous vous taisez . . . votre silence

Est-il l'effet d'un retour généreux ?

J'ose le croire , & mon expérience

Me découvrirait en vous des cœurs nés vertueux.

Oui , vous avez devant les yeux

L'éclat immortel de la gloire ,

Dont se couvrirent vos Ayeux ,

Et vous craignez que vos Neveux

Ne flétrissent votre mémoire.

*du Théâtre Italien.*

Gardez ces sentimens, ils vous rendront  
ceux ;

Sur vos devoirs ils sauront vous  
Ils vous apprendront que mon cœur instruit  
N'a demandé, ne cherche & ne desire  
Que d'établir sur vous l'empire  
De la raison & de l'honneur.

Tel est mon but, que vous nommez coupable  
Je veux former par mes projets divers,  
Une Nation indomptable,

Le modele de l'Univers.  
Mais vous croyez que mes Loix trop austeres,  
Doivent vous rendre malheureux ;  
Me punissent vos Rois, me confondent les  
Dieux ;

Si je veux être Auteur de vos miseres !  
On me verra toujours blâmer & me reprocher  
Ce qui pourra vous nuire & vous contraindre,  
Mon cœur plus d'une fois a su vous le prou-  
ver,

Vous pensez, dites-vous, que mes Loix sont  
à craindre ;

Mais avant que de vous en plaindre,  
Vous devriez les éprouver :

C'est un point que je vous propose.



Ou plutôt que je dois exiger ai  
Je vais jusqu'à Pherès consulter  
De vos cœurs permettez que Lycu

Il faut me promettre en ce jo  
D'exécuter mes Loix jusques à m  
Lacédémoniens, vos âmes s'attendi  
A mes avis vos regards applaudir  
C'en est fait, vous êtes vainc  
Et vos remords vous rendent vos veri

*(s'approchant de l'Autel.*

Amis, votre serment sur l'Autel du sile  
Doit consacrer votre persévérance.  
J'ai celui du Sénat & celui de vos Rois

**UN LACÉDÉMONIEN.**

Oui, nous jurons d'obéir à tes Loix,  
Tant que durera ton absence.

**LYCURGUE.**

O Dieux! vous comblez donc enfin mon esp  
rance;

Amis, venez des feux arrêter les progrès,  
Tandis qu'avec transport je vole vers Pherès.

Lycurgue & les Lacédémoniens  
sortent précipitamment. Acaris, Cyr-  
ris, Alcandre, & Nerine restent sur



la scène ; ils sont inconsolables ; leur douleur augmente encore par l'arrivée de Trazile , qui vient apprendre que Lycurgue a quitté Lacédémone pour toujours , & qu'il va fixer son séjour à Pherès. Nerine & Arlequin suivent Lycurgue ; Alcandre veut aller dans d'autres climats ; mais il est arrêté par Trazile , qui lui dit ;

La Loi nouvelle autrement en ordonne ;  
Tout Citoyen dès aujourd'hui ,  
Restera dans Lacédémone ,  
Et doit de plus être esclave ou mari.

Alcandre se résout à épouser Aca-  
ris ; Trazile épouse Nérine , & Cyrris  
qui n'est point citoyenne , est obligée  
de sortir de Lacédémone.

Cette Comédie n'eut pas autant de succès que celle *des femmes* du même Auteur , sans peut-être avoir moins de mérite ; mais elle fut trouvée froide & d'un ton de Morale trop sec & pas assez egayé , ainsi que doit toujours l'être celle que l'on employe dans une Comédie ; celle-ci eut huit Représentations médiocrement suivies.

---

DEBUT DU *Sr. VER*  
*F I L S.*

---

Le Sieur Vêroneze le fils  
 17 Juillet dans le double  
 d'Arlequin par le Rôle de I  
 il fut applaudi & reçu à pension

---

LA CAMPAGNE

*Comédie en un acte, en vers*  
 14 Août 1754. (1)

**L**E Chevalier fatigué des plaisirs  
 des erreurs de Paris, s'est retiré à  
 maison de Campagne; le Comte  
 ami, vient l'y joindre avec son épouse  
 le jour même de son Mariage: le  
 Chevalier lui en marque sa surprise.

Le COMTE.

Vendrais-tu qu'imitant ces stupides Maris,  
 Dont l'air benin & la bonté précoc,  
 Font présager un funeste avenir,

---

(1) La scène est dans le Château du Che-  
 valier.

J'étalasse par tout les charmes de ma femme,

Et la forçant à me haïr,

Je mettrai en butte aux traits de l'épigramme.

Le Chevalier lui répond qu'il est charmé de le posséder, quel qu'en soit le motif. Arlequin vient annoncer la Comtesse : Le Chevalier va la recevoir : Le Comte sort, parce que s'il restoit en tiers, on pourrait le soupçonner d'être jaloux. La Comtesse alors épanche son cœur, elle apprend au Chevalier que son époux, à peine marié, affecte déjà un excès de froideur qui la désespère ; le Chevalier tâche de la consoler, en disant que le Comte est esclave de la Mode, qu'il a peine à avouer son mariage, mais qu'il reviendra de son préjugé. La Comtesse qui aime de bonne foi, peint ses sentimens de manière que le Chevalier l'assure que le Comte ne tardera pas à connaître tout son bonheur. Le Comte revient en faisant des excuses à sa femme, de ce que peut être il la gêne ; la Comtesse est fort offensée d'un pareil propos ; le Chevalier en fait des reproches très-vifs au Comte, qui après en avoir beaucoup

ri, plaisante le Chevalier su  
de Cidalise célèbre *coquette*  
valier frémit à ce nom, il  
retourner à Paris, *mais il e*  
de rester par politesse. Le C  
miné ses mauvaises *plaisantes*  
les Vers suivans.

Voudrais-tu qu'on aimât un jeune  
qui pense?

Tu connais les façons ; ardent à *les fai*  
Ne vas pas t'ennuyer par excès de pru  
Dans ce siècle amusant, penser *c'est s'a*  
Mais sois content, mon cher, Cidalise  
vance;

Sais-tu bien, Chevalier, qu'elle n'est p  
mal?

Pour ne point t'enlever le fruit d'un têt  
tête,

J'écarte, en m'éloignant, un dangereux Riv

Cidalise fait beaucoup d'*agacerie*  
au Chevalier : il n'en est pas la dup  
pe, & lui dit ;

Vous aimez à jouir des droits de la beauté,

Vous agacez sans être éprise,

Et votre esprit coquet dont on est enchanté,

Sait avec art ménager la surprise

Du faible Amant qu'il a dompté;  
Mais votre cœur qui bientôt le méprise,  
Affiche l'inconstance & la légèreté.

CIDALISE.

Courage, Chevalier, j'aime assez les maximes,  
( *en bâillant.* )

Sur-tout à la Campagne, elles plaisent beaucoup.

Elle continue sur le ton de la Petite-Maitresse la plus déterminée; elle soutient qu'il faut suivre le goût dominant, qu'elle ne croit point aux travers, & que quand on en aurait quelque fois, loin d'en rougir, il faut s'en faire gloire, & les prôner par tout l'Univers.

Le ridicule embellit notre histoire,

On se pare de ses erreurs;

Et souvent on leur doit le bonheur de sa vie.

La femme du grand monde annonce ses vains  
peurs;

La Coquette, sa perfidie;

Le saryrique, son aigreur;

Le vil protégé sa bassesse;

Le Petit-Colet, sa fadeur.

Le Gasteon, son adresse ;  
 Le Parasite, ses bons mots ;  
 L'Intrigant, ses tracasseries ;  
 Le Petit-Maitre, ses chevaux ;  
 Et l'Actrice, ses fantaisies.

Le Chevalier s'efforce de faire entendre raison à Cidalise ; mais s'apercevant qu'il perd son tems, il devient un peu caustique.

### CIDALISE.

A bout portant, vous tirez donc sur moi ;  
 C'est fort bien, Chevalier, pour le coup je vous cède.

### Le CHEVALIER.

Ah ! connaissez-moi mieux, je suis de bonne foi ;  
 De lutter contre vous, je me crois peu capable,  
 D'ailleurs je vous respecte.

### CIDALISE.

Oh ! le respect m'accable.  
 De ce terme choquant pesez mieux la valeur,  
 Le respect ennuyeux dont on fait étalage,  
 Loin de nous honorer, nous donne de l'humour ;

Ce n'est qu'un tribut de l'usage ,  
Que par indemnité l'on paye à la laideur.

Le Chevalier est délivré d'un entretien qui le fatiguait cruellement , par Durimon , Médecin fort étourdi, quoiqu'âgé de cinquante ans, lequel entre avec précipitation , & tenant à la main de petits papiers à vignettes ; ce sont des bulletins qu'il envoie à trente de ses confrères qui veulent profiter de son expérience.

Le CHEVALIER.

Quoi , de Paris on vous consulte ici ?

DURIMON.

De Paris , dites-vous ? des deux bouts de la  
France ;

J'ai guéri ce matin vingt hommes dans Albi ,  
Travaillés des long-tems d'une cacochimie.

Il blâme ensuite l'ancienne méthode des Médecins , il affirme que la moderne est bien meilleure.

Le Moliere eut raison de traiter de maussades,  
Un tas de gens chargés de Grec & de Latin,  
Dont le projet était de guérir leurs malades.  
Est-ce là , dites-moi , l'objet d'un Médecin ?

H vj

Jadis sa sage, l'antiquité  
Et sa médecine a su reconnaître  
Son système n'est plus reconnaître  
L'esprit du jour devient qu'un riant  
La gaieté son soutien, & l'air de  
Est son premier talent.

Pour être MÉDECIN, il faut être pl  
**DURIMON.**

Je puis sans vanité comparer me  
Aux Héros d'Opéra, qui meurent m

Par un principe faux, jadis nos Camarades  
Les assommaient en commençant  
Plus raisonnables & moins fadés  
Nous les divertissons jusqu'au dernier instant

**Le CHEVALIER.**  
J'entens, ils meurent aussi vite;  
Mais un peu plus gaiement.

Durimon, après avoir étalé  
merveilleux talents pour la Médecine  
ne peut s'empêcher de parler de  
ces  
ces  
ces



*du Théâtre Italien.*  
quipages ; voici comment il  
s'ex- 181  
n entrant dans le monde avec un certain  
nom ;  
eus la demi-fortune , & c'était le bon ton ;  
Mais depuis qu'on a vu , jouant l'air d'import-

ance , Chirurgiens prendre la dili-  
Messieurs les  
gence ,  
Il a fallu changer. J'ai deux cabriolets ,  
Douze Chevaux Danois , quatre Juments fran-  
gantes ,  
Un Cul de Singe , trois Soufflets ,  
Un Vis-à-Vis & deux Désobligeantes.

Julep , garçon Médecin , vient ap-  
porter à Durimon la liste des morts  
& des mourans ; Durimon lui or-  
donne d'attendre ses ordres Par écrit.  
Nerine & Arlequin arrivent avec pré-  
cipitation ; ils ont une grande nouvelle  
à annoncer , c'est qu'ils ont trouvé le  
Comte pleurant aux genoux de sa fem-  
me ; l'Amour a fait la paix. Le Com-  
te & la Comtesse surviennent ; ils s'ai-  
ment d'une égale ardeur ; le Comte  
déteste son égarement en présence de  
tous les Acteurs ; il en est raillé

par Cidalise, son avis est qu'une charmante union devoit être célébrée par une fête éclatante. Durimon joint à ses brillantes qualités de d'Auteur, propose de faire exécuter la Servante Maîtresse. Cidalise dit à l'Italien l'ennuye: Durimon ajoute qu'il a traduit les scènes en français. Le Chevalier & Nerine offrent de chanter les deux rôles, ce qui est accepté. Arlequin veut aussi y faire sa partie, mais on le renvoie au Buffet, & il en marque sa joie par une cabriole.

Cette piece dont l'intrigue est si diocre & dont tout le comique ne consiste que d'un rôle épisodique & très-ridicule est encore de Chevrier. Cependant plusieurs détails qui sont agréablement écrits lui obtinrent une sorte de succès, mais l'intermede charmant qu'elle annonce & dont elle fut suivie en eut bien plus grand & plus durable.



---

**LA SERVANTE MAITRESSE.***Intermede , 14 Août , 1754.*

**P**ANDOLFÉ ouvre la scène par le Monologue suivant ; il est assis devant une petite table.

A I R.

Long-tems attendre ,  
Sans voir venir ;  
Au lit s'étendre ,  
Ne point dormir ;  
Grand'peine prendre ,  
Sans parvenir ;  
Sont trois sujets d'aller se pendre.

Il appelle Zerbine de toutes les forces. En se retournant il apperçoit Scapin , qui est entré sans dire mot , & qui se tient tranquillement derrière lui. Comme malgré les cris de son Maître , il ne s'empresse pas d'aller chercher Zerbine , Pandolfe est obligé de le pousser dehors par les épaules. Il continue ensuite de se plaindre de sa Servante & n'accuse que lui-même dont les bonetés l'ont rendue insolente ; elle

entre en disputant avec Scapin , qui se met en devoir de souffleter ; Pandolfe l'arrête , & lui demande ce peut la mettre si fort en courroux elle lui répond qu'elle ne veut souffrir que Scapin lui donne des coups. Pandolfe a beau lui dire que c'est de sa part , & qu'il veut avoir son chocolat ; ce chocolat n'est point fait , Zerbine n'a pas le tems d'en faire. Pandolfe impatienté , & hors de lui-même , fait beaucoup rire Scapin : Zerbine s'en offense , & Pandolfe avoue qu'on a raison de se mocquer de lui , mais il assure que tout ceci finira. Il demande à Scapin sa canne & son épée pour sortir. Zerbine s'y oppose : il faut encore que le vieillard en passe par là. L'insolence de sa Servante lui fait prendre la résolution de se marier ; fût-ce à une guenon. Zerbine le raille sur ce prétendu mariage , & lui dit que s'il se marie , il n'aura pas d'autre femme qu'elle. Cette impudence redouble la colère de Pandolfe ; Zerbine insiste sur son projet & agace tellement le bon homme , qu'il se laisse tenter & sort ne sachant plus où il en est : ainsi finit le premier Acte. Zerbine seule commence le second

*du Théâtre Italien.* 185  
fait connaître les ruses dont elle se  
sert, & qu'elle conseille d'employer à  
toutes les jeunes filles qui se trouvent  
dans le même cas.

A I R.

Vous gentilles  
Jeunes Filles,

Aux Vicillards qui tendez vos filets,  
Qui cherchez des maris, beaux ou laids,  
Apprenez, retenez bien mes secrets;  
Vous allez voir comme je fais.  
Tour à tour avec adresse,  
Je menace, je caresse;

Quelque temps  
Je me défends;  
Mais enfin je me rends.

Elle a mis Scapin dans ses intérêts: il  
consent à se déguiser, pour faire le person-  
nage d'un Capitaine qui la demande en  
mariage. Zerbine appercevant Pandol-  
fe, fait semblant de se repentir de ses  
insolences & de sa témérité, & elle lui  
dit qu'elle est recherchée par le Capit-  
taine Tempête, auquel elle a promis  
sa foi. Pandolfe s'attendrit par degrés  
& veut cacher son attendrissement; elle  
se jette à ses genoux, il lui prend la  
main comme en cachette; elle la lui



abandonne comme par mégarde  
 doute plus du succès de sa ruse  
 frapper le dernier coup, elle  
 de à son Maître la permission  
 présenter son Maître : Pandolfe  
 consent & elle prétend : cet air  
 par son air furibond & par ses gr  
 fait peur au vieillard qui comm  
 plaindre Zerbine de tomber comm  
 reilles mains. Le Capitaine en  
 silence obstiné en présence de Pa  
 se, qui s'en étonne. Zerbine  
 met en le tirant à l'écart, de le  
 parler : la réponse qu'elle rappor  
 que le Capitaine demande à Pan  
 la dot de sa future, puis qu'il  
 tenu lieu de Pere : Pandolfe, plu  
 pris que jamais, lui dit : d'aller se  
 mener. Le faux Capitaine fait sem  
 d'entrer en fureur, & menace  
 Pandolfe en grinçant les dents. Pan  
 appelle Scapin qui ne songeant pl  
 personnage de Capitaine qu'il est  
 gé de faire, veut accourir, & Zer  
 le retient. Pandolfe qui a perdu  
 à fait la tête, se propose pour ep  
 à Zerbine, si elle veut congédier le  
 pitaine.

Z E R B I N E.

Ah ! mon cher Maître, en conscience

Vous méritez la préférence ;  
Je vous la donne , & c'est de très-grand cœur ,  
Voilà ma main , vous êtes le vainqueur.

PANDOLFE.

Il ne faut pas non plus braver le Capitaine ,  
Attends qu'il soit sorti de la Maison.

ZERBINE.

Oh ! ne vous mettez pas en peine ;  
Je vais d'un mot le mettre à la raison.

( à Scapin. )

Scapin , tu peux quitter cet attirail fantasque ,  
Nous n'avons plus besoin de masque.

( *Scapin se découvre, en riant aux éclats.* )

Pandolfe se met d'abord en colère contre lui , mais il lui pardonne bientôt une fourberie à laquelle il espère devoir son bonheur ; & la pièce finit par un Duo dialogué entre Pandolfe & Zerbine.

Cet intermede est une imitation libre , de la *Serva Padrona* , que les bouffons Italiens avoient exécutée depuis peu sur le théâtre de l'Opéra. M. Bauran qui est l'Auteur des paroles de la *Servante Maîtresse* , avoit parodié

avec beaucoup d'intelligence & d'estime de la Musique du fameux Pergolese & par ce moyen il sçut réconcilier cette excellente Musique avec ceux qui par attachement pour l'ancienne ou par humeur contre la nouvelle, estoient obstinés à refuser de l'entendre à l'Opéra. Ils accoururent en foule l'admirer & l'applaudir dès qu'elle fut entièrement naturalisée. On doit regarder le succès de la Servante Maîtresse, comme l'époque du changement qui est arrivé dans notre Musique & du goût de la Nation pour ce genre de Pièces si mal à propos appelées Opéra-Comiques mais malheureusement parmi le grand nombre d'Auteurs qui s'y sont livrés très-peu ont approché de leur modèle.





L'ESPRIT DU JOUR.

en un acte en Vers, 11 Septembre  
1754.

premiere scène se passe entre un  
complaisant & un Provincial. Le Com-  
plaisant attend que Madame, c'est l'Es-  
prit du Jour en cornette, passe à sa  
tête, pour lui faire sa cour. Le Pro-  
vincial vient demander la protection  
d'un éloge brillant ; le Provincial  
est fort surpris, il ne se doutoit  
qu'une femme pût réunir tant de  
qualités. Le Complaisant pense que de  
Provincial veut avoir un emploi dans  
l'finance ; il l'interroge à ce sujet. Le  
Provincial qui est un nouveau noble,  
révolte en entendant parler de fi-  
nance.

Le COMPLAISANT.

Cet état à présent est très-consideré,  
on y fait allier les mœurs & la décence,  
et peut-être ira-t-on jusqu'à le respecter.  
Bouffi d'orgueil & paîtri d'arrogance,

Jadis un Financier ne savait que compter ;  
 C'était - là toute sa science ;  
 Il ne compte pas moins aujourd'hui , mais il  
 pense ;  
 Il n'aurait dans le monde osé se présenter ,  
 Avec lui maintenant on s'amuse , on s'allie ,  
 Dans des cercles choisis , employant ses lo-  
 sirs ,  
 Il y répand les douceurs de sa vie ;  
 Et bien loin d'y nuire aux plaisirs ,  
 Sa présence les multiplie.

Le Provincial rougit d'avoir été jus-  
 qu'à présent si ignorant. L'Esprit du  
 Jour arrive à sa toilette avec deux  
 Femmes de Chambre ; il s'adresse ainsi  
 au Complaisant.

C'est vous! . . . Quel tems fait-il? . . . Pour  
 le coup je suis morte ;  
 On n'a jamais reposé de la sorte ;  
 J'ai la tête si lourde . . . & le jour m'éblouit ,  
 En vérité je me sens excédée ,  
 Passer trois heures dans son lit ,  
 Sans avoir du sommeil la plus légère idée . . .

### Le COMPLAISANT.

Il n'y paraît pas.

*du Théâtre Italien.*  
**L'ESPRIT.**

*Entre nous.*

Je ne suis bonne à rien, j'ai l'air aussi

fade

Qu'une femme qui sort des bras de son é

C'en est fait, aujourd'hui je veux être

lade.

*(au Provincial.)*

Ah ! Monsieur, approchez, on m'a pa

vous.

*(à ses Femmes.)*

Que l'on avance ma toilette.

*(au Provincial.)*

Vous venez de Province ?

*(bas au Complaisant.)*

Ah ! qu'il en a bien

*(Haut.)*

Sa Famille est dit-on assez honnête.

*(à ses Femmes.)*

Mon peignoir, allez donc, partez co

éclair.

*(au Provincial.)*

Je verrai mes amis, je vous rend

vice.

( *au Complaisant.* )

J'appris hier la mort de la vieille Arçénice ;  
Son jeune époux en sera bien content.

( *à ses Femmes* )

Vous raccommoderez cette boucle , sans  
doute ?

( *au Complaisant & au Provincial.* )

Cela sera fait dans l'instant.

Parlez , Messieurs , parlez , je vous écoute.

( *à ses Femmes.* )

Eh bien , de ce côté , faites-en donc autant.

( *au Complaisant.* )

Pour son Amant quel coup de foudre !

Cet Officier . . . la . . . qui . . . la brus-  
quait tant ?

( *à ses Femmes.* )

Il ne me faut qu'un œil de poudre ;  
Je suis malade.

( *au Complaisant.* )

Elle a trouvé

Son Roman de trop longue haleine ,  
Son Médecin l'a bien-rôt achevé.

Le Complaisant fait un affreux por-  
trait

*du Théâtre Italien.*  
trait d'Artenice ; & l'Esprit lui dit : 193

Mais vous êtes, je vois, encor de ses amis ;  
Car vous vous souvenez bien d'elle.  
A l'amitié l'on doit être fidèle.

## Le COMPLAISANT.

Je ne dis rien. . . .

## L'ESPRIT.

Qui ne soit très-permis.  
Vous soutenez à merveille ce rôle.

( *à ses Femmes.* )

Cela finira-t-il ?

( *au Provincial.* )

Mais quel âge avez-vous ?

( *tout de suite à ses Femmes.* )

Mon rouge est trop coupé ; je suis comme une  
folle.

( *au Provincial.* )

Vous avez donc bien voyagé ?

## Le PROVINCIAL.

Je viens du fond de la Bretagne.

L'ESPRIT , *à ses Femmes.*

Donnez-moi donc ce négligé,  
Moitié Ville & moitié Campagne.

Tome V I.

I

Il faut tout dire à ces espèces-là.

(*voulant quitter sa robe de toilette.*)

Que l'on est malheureux ! tenez donc bien  
cela ;

La pesanteur de cette main m'affomme ;  
Mais non , je ne veux point m'habiller autrement.

(*au Complaisant.*)

Chez Lisimon , allez dès ce moment ,  
Pour lui recommander de ma part ce jeune  
homme.

(*bas à l'oreille.*)

Faites-le si légèrement ,

(*Haut.*)

Qu'il comprenne à quel point son état m'inté-  
resse.

## Le PROVINCIAL.

Quel excès de bonté !

## L'ESPRIT.

Peut-être serez-vous un peu brusqué d'entrée ;  
On brusque pour avoir l'air d'un homme im-  
portant.

Allez , allez , saisissez cet instant.

Revenez.

*du Théâtre Italien.*

# Le PROVINCIAL.

195

*De vos soins mon ame est pénétrée.*

## L'ESPRIT.

*Vous êtes bien heureux de m'avoir rencontrée.*

*( bas au Complaisant.)*

*Vous le consignerez à ma porte en sortant.*

Le Persiflage aborde l'Esprit du jour ; la scène qui se passe entr'eux est à peu près du même ton que celle de la toilette ; mais elle fait moins de plaisir , parce qu'il y a moins d'action. Le Persiflage appercevant une Marquise qui aime son Mari, s'éloie & revient l'insultant d'après pour se conder l'Esprit du jour. Ils débitent l'un & l'autre mille impertinences contre les époux constans & les femmes fideles. La Marquise tient leurs attaques avec fermeté , elle y répond même avec une intrépidité peu commune , & elle les quitte en leur témoignant tout le mépris qu'ils méritent. Le Persiflage s'en va ensuite souper dans une petite maison. Un Chevalier , que l'esprit trouve atrabilaire , parce qu'il est raisonnable , remplace le Persiflage. L'Esprit commence par se

mocquer de ceux qui payent leurs dettes ou qui n'en contractent pas de nouvelles ; ce n'est pas-là la manière des gens d'une haute naissance. Le Chevalier lui répond :

En ce cas-là, je suis très-roturier ;  
Car chez moi le même ouvrier  
Ne vient jamais deux fois chercher sa récompense,  
Et le plaisir de le payer,  
Me fait jouir de ma dépense.

Le Chevalier fronde ensuite les travers du siècle.

Moi je ne vois par - tout que faux discernement ;  
On ose mesurer l'estime à la dépense,  
La noblesse à l'impertinence,  
Le bon sens à la pesanteur,  
Les vertus à l'éclat, les mœurs à l'indigence,  
L'esprit aux quolibets, le mérite au bonheur,  
Le plaisir aux seuls airs, les talens à la mode ;  
La tendresse aux présens, le respect au crédit,  
Tout en un mot s'abâtardit ;  
L'homme d'esprit sans bien n'est plus qu'une  
Pagode ;  
Une riche Pagode est un homme d'esprit.



L'Esprit du jour & le Chevalier ne peuvent s'accorder ; ce dernier quitte Paris pour aller résider en Province , & après avoir fait ses adieux , l'Esprit lui-dit :

Vous reviendrez ; alors vous croirez me surprendre ,

L'on vous reverra , je le sens ;

Dans quel tems croyez-vous pouvoir ici vous rendre ?

Le CHEVALIER, *en sortant.*

Je fixe mon retour à celui du bon sens.

La dernière scène est entre Arlequin & l'Esprit ; c'est une critique de toutes les nouveautés qui ont été données l'été précédent.

Si des détails vivement écrits & des Epigrammes redoublées pouvaient faire le succès d'une Piece, aucune n'en aurait mérité un plus brillant que l'ouvrage dont nous venons de donner l'extrait. Le stile en est souvent brillant, toujours facile : mais on y trouve rarement des situations théâtrales. Des caracteres déjà présentés plusieurs fois sur la scène , n'offrent rien de neuf aux Spectateurs toujours avides de nou-

veauté. On rendit cependant justice à M. Rousseau de Toulouse qui en est l'Auteur, en la regardant comme l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit & ce qui est plus rare, il se la rendit lui-même en retirant sa Piece après la dixieme Représentation.

---

*DEBUT DE VERONEZE.*

Pietro Antonio Veroneze, fils de Carlo Veroneze, qui jouait le rôle de Pantalon, débuta par le rôle du Docteur dans le double Mariage d'Arlequin. Il fut assez applaudi, mais ne fut point reçu; & ce n'est qu'à la rentrée du théâtre de cette année (1767), qu'il l'a été à demi-part & pour le même emploi qu'il remplit avec succès. Il entend aussi très-bien la partie des décorations, mais il a peu d'occasions d'exercer ses talens en ce genre.



## LA FÊTE D'AMOUR.

*Comédie en un acte , en vers , précédée  
d'un Prologue , 5 Décembre 1754.*

**L**E Sieur Chanville & Madame Favart dialoguent ce Prologue. Le premier se plaint à allarmer Madame Favart sur le sort de la Piece , dont il ne peut croire qu'elle soit l'Auteur.

**M. CHANVILLE.**

Votre mari du moins l'a corrigée ?

**M<sup>de</sup>. FAVART.**

Mais quand cela serait aihsi ,  
Penseriez-vous que ce fut un grand crime ?  
On doit consulter ceux qu'on aime & qu'on  
estime ,  
Où pourrais-je trouver un plus sincère ami ?

**M. CHANVILLE.**

Un époux pour ami ! votre Piece est mauvaise  
Et cela n'est pas théâtral.

Quant aux Vers elle les abandonne ,  
& avoue de bonne foi qu'un ami s'est  
chargé de rimer la Prose.

**M. CHANVILLE.**

De trouver des Rimeurs vous devez être sûr ,  
 Et l'essain Poétique à vous plaire, excité,  
 Attend l'ordre de vous ; vous avez la bonté  
 D'écrire quelques traits jettés à l'avanture ,  
 Et vous dites après d'un ton de dignité ,  
 Qu'on porte cette Prose à la Manufacture ,  
 Et qu'on la mette en vers.

Madame Favart insiste sur ce que  
 le plan d'une Piece est le plus difficile.  
 M. Chanville prétend que ce n'est pas  
 celui de celle-ci.

Votre Piece est sans fond, c'est un ouvrage  
 étique ;  
 La scène est au Village , & sans savoir pour-  
 quoi  
 Vous y campez l'amour qui n'y fait nul em-  
 ploi ;  
 Un personnage aussi métaphysique,  
 Avec trois Paysans n'est-il pas déplacé ?

**M<sup>de</sup>. FAVART.**

Je crois que pour ce Dieu c'est un choix très-  
 sensé ,  
 Dans les Cieux il s'endort à côté des Déeses ;

Croit-on que sur la terre il soit plus respecté ?

Nous savez qu'à la ville on n'a que des faibles ,

Que l'on prend pour la volupté.

A la Cour il se trouve encor plus maltraité ;

Sans être né sensible , on affecte de l'être ;

On jure par son nom , souvent sans le connaître ;

On l'y traite à peu près comme la vérité.

Ayant donc le dessein de le faire paraître ,

J'ai cru que le Village était l'unique lieu

Où l'on pût décentement faire passer ce Dieu.

M. CHANVILLE.

Ces Personnages-là sont rebattus, nous lassent ;

Presque toujours ils sont froids à glacer ,

Croyez que de l'amour vous pouviez vous passer.

M<sup>de</sup>. FAVART.

Jamais les femmes ne s'en passent.

M. Chanville lui demande si elle n'a pas donné des billets pour applaudir sa Piece.

M<sup>te</sup>. FAVART.

De cet expédient un Auteur a besoin ,

IN

Lorsqu'il craint qu'on ne cherche à lui faire  
la guerre.

Un tel soupçon ne peut m'être permis;  
J'éprouve chaque jour les bontés du Parterre;  
Ses applaudissemens sont pour moi des avis;  
La reconnaissance m'éclaire;

Plus il est indulgent, plus mon esprit soumis  
S'efforce de trouver les moyens de lui plaire.

Elle finit par cette fable qu'elle adresse  
au Public.

Une jeune Fauvette, un jour, dans un boc-  
cage,

Des différens oiseaux entendait le ramage;  
Elle écoute, elle admire, elle prend des le-  
çons;

Manqua d'abord les traits de mélodie;

Mais le desir d'être applaudie,

Lui donna l'art de moduler ses tons.

Je crois que cette Fable est faite pour m'in-  
struire.

Les Oiseaux que j'entends chanter,

Sont les Auteurs que l'on admire,

Et que je voudrais imiter;

Contenter le Public est ce que je desir.

A mes premiers essais s'il daigne se prêter,

A faire mieux un jour je parviendrai peut-  
être;

*du Théâtre Italien.*  
**Par mon peu de talent je n'ose m'en flatter.**  
**Mais le desir de plaire est mon maître.**

**Le théâtre représente le jardin de Lubin, Jardinier-Fleuriste. L'Amour déguisé en jeune Pay-  
sanne se présente & expose l'usage de  
les Payfans de ce hameau, de l'usage  
leurs hommages par celui qu'ils en  
vent le plus digne. Il a résolu de  
lui-même ce rôle pour faire de  
heur de Colinette qui lui a par  
rité ses bienfaits.**

**Lucas, garçon Jardinier, père de cette Colinette, vient de  
ter l'Amour sans le connaître &  
de l'aider de ses avis pour le  
l'embarras où l'a mis l'Amour  
pris pour Colinette, qu'il n'ose  
der en mariage parce qu'elle en  
& qu'il n'a rien. L'Amour en  
l'exemple du parti qu'il doit  
dans ce même jardin, qui a  
à Lubin & qui cependant  
par Lucas.**

## **L'AMOUR.**

**Le Maître d'un Jardin, aimant  
Jouit en paresseux de sa propriété.**

De travailler lui-même il ne prend pas la peine,  
 Ses Garçons en font tous les frais,  
 Et les maris. . .

### L U C A S.

J'entends, font de même à peu près.

L'Amour ajoute que l'on n'épouse  
 que ceux que l'on veut attraper. Lucas  
 qui ne peut croire que Colinette soit  
 capable de le tromper, dit qu'il en cour-  
 rait volontiers les risques. L'Amour qui  
 cherche à lui inspirer de la jalousie, lui  
 demande ce qu'il ferait si l'on venait  
 à en conter à sa femme ; Lucas répond  
 qu'il la renfermerait.

### L' A M O U R.

Ce serait une mal-adresse ;  
 Colinette pour lors perdrait son agrément ;  
 Il serait bientôt effacé par la tristesse.  
 La beauré de bien près tient à l'amusement,  
 Je n'apporterai pour exemple,  
 Qu'un Oranger jeune & chargé de fleurs ;  
 Avec plaisir on le contemple,  
 Il parfume les airs de ses douces odeurs ;  
 S'il est trop renfermé, cette fleur tombe  
 terre ;  
 Les feuilles perdent leurs couleurs ;



L'arbre jaunit, dessèche & languit dans la  
terre;

Et bien loin d'en jouir, le triste Possesseur  
Honteux de sa méprise, & devenu docile,  
Se donne bien souvent une peine inutile  
Pour rendre à l'Oranger la vie & la fraîcheur.

L U C A S.

Vous m'baillais de l'intelligence,  
Eh bien ! j'aurions la complaisance  
Qu'on ne renfermât pas l'Oranger.

L' A M O U R.

Tu tomberais dans un autre danger.  
Un tourbillon de vent peut-être  
Un beau matin viendrait tout ravager;  
C'est l'image d'un Petit-Mâitre.  
Tu le verrais avec douleur,  
Arracher ce qu'un autre cueille;  
Il ôterait toute la fleur,  
Et ne laisserait que la feuille.

Lucas qui n'est que plus incertain;  
prie l'Amour de le laisser ruminer à  
part; mais aussitôt qu'il est seul, sa  
gaieté reprend le dessus, & il chante  
en faisant l'ouvrage de Colinette.

Morgué, ça va tout seul, j'en fis surpris moi-  
même,

En travaillant pour moi, mon ratiau pa-  
lourd,

En travaillant pour ce que j'aime,  
C'est une plume de l'Amour.

Colinette arrive aussi en chantant ;  
elle est agréablement surprise de trou-  
ver sa besogne faite, elle en remercie  
Lucas.

### L U C A S.

Bon ! bon ! j'crois que vous vous moquais,  
C'te b'sogn' là n'est que de la misère ;  
Je ne fais pas à biauoup près ,  
Toute stella que je vourais.

### COLINETTE.

Il en faut demander davantage à mon pere.

Cependant ils se mettent à l'ou-  
vrage , de peur que Lubin ne les  
gronde , mais ils sont tous deux fort  
distracts dans leur besogne ; Lucas sur-  
tout ne fait comment s'y prendre pour  
parler de son amour à Colinette , il  
prend l'occasion de deux branches  
amoureuses qu'elle allait couper, & pour  
lesquelles il demande grace.

Ne remarquais-vous pas qu'elles s'entrelaçoient ;

Voyais comme elles s'embrassons !

C'est sur l'instinct que ma raison se fonde :  
Tout ce qui s'aime est nécessaire au monde ,  
Il n'en faut retrancher que ce qui n'aime pas.

Lubin les surprend , & Lucas lui répond qu'il lui apprenait à railler des Arbres. Lubin ordonne à sa fille de fuir Lucas , parce que ce garçon est entiché d'amour. Colinette , comme de raison , ne manque pas de demander ce que c'est que l'amour , & Lubin lui répond que c'est une bête douce les premiers jours ,

All' flatte , all' fait la patte de v'lours ;

Mais en d'ssous la griffe est cachée.

Dès qu'elle voit que d'elle on n'a pus peur ,

A vous saisir elle s'apprête ,

Pis tout d'un coup all' vous prend à la tête ,

Pis all' se boute après au biau mitan du cœur ;

Et pis quand eune fois elle s'est là campée ,

Alle s'y tiant , elle est là dans son fort ;

L'on va , l'on viant , l'on crie , elle pince pus  
fort ;

Et si par la piquié quenqu' fillette attrapée ,

Approche de trop près un homme atteint de  
ç'fort ,

Alle le gagne tout d'abord.

Ce portrait de l'amour n'effraye point Colinette, qui espère l'appivoiser avec Lucas ; mais Lubin lui signifie qu'il n'en veut point entendre parler , & il sort.

Colinette à qui l'envie de plaire fait naître la coquetterie, se mire dans le ruisseau où elle n'allait d'abord que pour puiser de l'eau pour arroser les fleurs de son Jardin , elle en cueille quelques-unes pour mettre dans ses cheveux , & tandis qu'elle les arrange , l'Amour arrive & cherche à s'amuser de sa naïveté. Colinette encore remplie des leçons de son Pere , est effrayée de l'approche de l'Amour , mais elle se familiarise bientôt avec lui ; & après avoir écouté de l'Amour lui-même une définition de ce sentiment , elle lui demande comment elle pourra connaître si Lucas en a pour elle.

### L' A M O U R.

Il vous aime sincèrement,  
S'il vous parle de mariage;  
Mais il éludera , s'il ne veut être Amant  
Que pour le simple amusement.

Colinette ne doute point que *Lucas* ne veuille 'épouser , mais elle craint

*du Théâtre Italien.*

que son pere ne veuille pas y  
son consentement : l'Amour l'  
ge de l'obtenir.

Lubin revient avec Lucas ,  
il ordonne de finir son ouvrage  
qu'à Colinette qu'il éloigne  
consulter l'Amour sur la fille  
elle revient tout doucement les  
ter à plusieurs reprises ; ce qui  
Lubin à s'éloigner , après leur ave  
commandé de travailler & de ch  
pour faire voir qu'ils ne s'amuse  
à causer.

**LUCAS, chante.**

Ne m'entendais vous pas ,  
Ma petite Brunette ?

Si ma bouche est muette ,  
Mes yeux ne le font

Ne m'entendais-vous pas .

**COLINE**

Le langage des yeux

Est un charmant usage .

A deux cœurs bien épris il  
pas ;

Mais à quoi sert c'langage ? offre mille

Prenons garde si l'on ne nous entend pas .

## Histoire

AIR: La moitié

tre jour Catin appercev  
tre jour Guillaume apper  
nt s'cacher darriere un  
is tout bas Guillaume dit

( Elle parle à de

Tians, Lucas, on a biau  
De m'trouver seulette av  
n'pouvons obéir, & je n'  
ons tant de plaisir à t'ent

( Elle chante.)

Pis tout d'un coup Guillaume,  
n peu plus près veut parler à Catin;  
La Belle fit de son côté,  
La moitié du chemin.



Colinette donne sa main à baiser à  
cas, & pendant qu'il l'a lui baise  
e crie: est-ce bien mon pere?

LUBIN.

t bien, chaatais toujours comm' ça.

Lucas baise encore la main de Co  
ette, & se sentant plus hardi, il par  
d'amour à Colinette, qui toujours

qui s'est approché douc  
la tête au moment qu  
traveller, de façon que Lu  
sa joue au lieu de  
nette; il fait un beau  
prenant ainsi, il con  
accepte facilement son  
que son Parain, le Sei  
la fait son Maître J  
nelle fait changer  
accorde volont  
si à son tour qui  
venu contre le maria  
qui éronne Lubin &  
ette qui se met à pleu  
pour tenir à ces larm  
montrances de l'Ar  
vé au commenç

*du Théâtre Italien.*  
prévenue de ce que lui a dit son  
lui demande comment il peut  
avec cela ; mais elle ajoute qu'  
comment l'appriivoiser , & que  
le mariage. Lucas qui de son  
est prévenu par l'Amour , entre  
une grande colère de ce qu'  
le de mariage avec un honnête  
me comme lui. La tendre &  
Colinette est affligée d'avoir pu  
ser du chagrin. La querelle  
guère , ils se raccommodent bien  
Lubin qui s'est approché dou-  
avance la tête au moment qu'  
s'embrasser , de façon que Lu-  
contre sa joue au lieu de  
Colinette ; il fait un beau  
les surprenant ainsi , il congé-  
qui accepte facilement son con-  
ce que son Parain , le Seigneur  
lage , l'a fait son Maître-Jardier  
nouvelle fait changer de ton-  
qui lui accorde volontiers son  
celui-ci à son tour qui est  
prévenu contre le mariage ,  
ce qui étonne Lubin & aff-  
nette qui se met à pleurer ,  
peut tenir à ces larmes , &  
remontrances de l'Amour q'  
vé au commencement de

se résout à l'épouser quoi qu'il puisse lui en arriver.

### L'AMOUR, à *Lucas*.

Quelque jour tu seras fâché.

### L U C A S.

Je n'vous entendons pas , morguene je sis lâché ;

Si j'avons Colinette , & qu'un Galant l'approche ,

Tatiguenne . . . je ne dirons mot ;

A not' moitié je n'fons aucun reproche ,

A not' Rival je n'baillerons point taloché ;

Mais j'n'agiron pas comme un sot ;

D'amour & d'amitié je r'doublerons la dose ;

Qu'un nouviau Courtisan s'présente après ,  
s'il ose ,

Colinette varra, jarnigoi ,

Si queuqu'un peut l'aimer mieux que moi.

Lubin ne comprend rien à tout cela , mais l'Amour le lui explique en se découvrant , & il consent de bon cœur à les unir ; & la Piece finit par la Fête de l'Amour & la Noce de Colinette & de Lucas , que les habitans du Village célèbrent par leurs danses.

Mad. Favart & M. Chevalier con-



*du Théâtre* Les  
us pour les Auteurs  
ont jugée eux-mêmes  
pour qu'il ne restât ri  
leurs propres observat  
rons seulement qu'elle  
plaisir, & qu'elle eut c  
tentations.

---

## LE CAPRICE AM OU NINETTE A LA

*Comédie en trois actes ,  
d'Ariettes , 12 Février*

**N**INETTE en filant au  
la scène avec Colas , & d  
te Ariette.

Travaillons d'un bon co

La fraîcheur

De cet ombrage ,

La douceur

De ce ramage,

---

(1) Le théâtre représente  
une Campagne agréable, co  
tiers, avec des cabannes d  
aîles. On les voit travaille  
vrages.

Nous donne cœur  
 A l'ouvrage.  
 Près de l'objet qu' m'attendrit,  
 Je file à merveille;  
 Quand la fatigue m'assoupit,  
 L'amour me réveille.



Elle prie en même-tems Colas d'aller cueillir du fruit pour elle ; il monte sur un arbre, & voit la plaine couverte de Chiens & de Piqueurs ; il descend alors tout allarmé , & dit à Ninette :

Rentrez , rentrez ; morgué , ces malins drilles,  
 Comme au Gibier fefont la guerre aux filles.

Astolphe , Roi de Lombardie , paraît avec Fabrice son Confident & lui fait l'aveu de sa passion pour Ninette, par cette jolie Ariette.

Oui , je l'aime pour jamais ;  
 Rien n'égale ses attraits.  
 De son teint , la fleur naïve ,  
 Toujours fraîche , toujours vive,  
 Confond les efforts de l'art.  
 C'est la nature  
 Simple & pure ,  
 Elle enchante d'un regard.

*du Théâtre Italique.*

Dans son cœur est l'innocence  
Dans ses yeux est la candeur,  
Sa parure est la décence,  
Et son fard est la pudeur.



Fabrice sort , & Ninette  
chantant. Astolphe lui témoi-  
gne de la voir si contente  
et borné , & lui offre une  
place , en lui déclarant qu'il  
l'aime qui le prend pour lui  
à Cour , lui répond naï-  
vement cette déclaration lui fait  
Gardez , lui dit-elle ,

Gardez tous vos trésors ; je n'en  
ai pas grand besoin.

Vous savez que l'on chasse  
Tous les jours en ces lieux , du  
soir ;

Si vous avez quelque pou-  
voir , Parlez au Prince , afin que  
l'on cesse

De tout le train que font  
Je ne comprends point que  
Peut faire ainsi courir le  
Pour le plaisir de prendre  
On ravage quarante an-

Elle le prie , en conséquence , de n plus revenir , en lui avouant franche ment qu'elle aime Colas. Le Prince lui dit de mieux placer son ardeur , ajoutant qu'un fort brillant l'attend à la Cour , & que les charmes d'une toilette la rendront encore plus belle. Quelle qu'une toilette , lui demande Ninette ? Il lui fait cette ingénieuse description :

C'est un Trône où triomphe l'art ;  
 C'est un Autel que l'on érige aux graces ;  
 C'est-là qu'on peut des tems rapprocher les  
     espaces ,  
 Par l'heureux prestige d'un fard ,  
 Qui des ans applanit les traces.  
 Des couleurs du plaisir on ranime son teint.  
 Et le pinceau rival de la nature ,  
 Par une agréable imposture  
 Fait éclore la fleur d'un visage enfantin.  
 Chaque jour on est aussi belle ;  
 D'un air plus triomphant la jeunesse y sourit ,  
 La beauté même s'embellit ,  
 Se fixe & devient immortelle.

Un Tableau si flatteur pique la vanité curieuse de Ninette mais elle craint de fâcher Colas : il survient dans  
 cette

*du Théâtre Italien.*

Elle l'avertit tout bas de  
de peur d'irriter Astolp  
qui s'en apperçoit , la r  
disant :

Si Co **L A S** vous est cher , je deviens son

**C O L A S.**

n n'est guerre ami du mari  
uand on veut l'être de la femme.

**L** Prince sort après avoir  
Ninette.

**L** heureux Colas vous intéresse.  
Puis-je-t-il mieux que moi faire votre bo

**N**inette reproche à Colas sa gr  
ret vis-à-vis d'un Seigneur si p  
qui la veut mener à la Cour ; il l  
pond qu'Astolphe lui parlait d'am  
& que cela ne convient pas. Ell  
répart avec une ingénuité rare  
joud'hui , même dans une jeune  
nne.

**L**es Messieurs de la Cour sont trop bien  
vés,

**P**our entreprendre rien contre la bienfé

Colas qui apperçoit dans ce mon  
Tome VI. K

le Prince qui revient , & qui de de loin , veut obliger rentrer malgré elle ; elle résist tire par le bras ; elle crie alors , te avec toutes les graces d'un enfant qui pleure, cette Arriette si sèment parodiée de Berthole à l

Ahi ! ahi ! il me fait grand mal.  
Le brutal ! le brutal !

C O L A S.

Oui , je vous ai fait grand mal.

N I N E T T E.

Le Seigneur vient ici ,

Ahi ! ahi ! puisqu'on me traite ainsi  
Je vais me plaindre de ce pas , &c.

Astolphe témoigne sa surprise en s'criant :

Est-ce là ce tendre Colas ?

Colas veut s'emporter ; mais Fabrice lui apprend qu'Astolphe est le Prince. Ninette & Colas sont surpris à leur tour. Le Prince presse Ninette de venir embellir sa Cour. Elle y consent , en disant tout bas qu'elle veut punir Colas sans lui manquer de foi.

*du Théâtre Italien.*

Colas se desespère, & veut  
Ninette, mais il est arrêté par une  
de Chasseurs. Ils le forcent à s'élever  
& forment une danse qui terr  
premier acte.

Le théâtre change au secon  
& représente un appartement du  
d'Astolphe. Ninette paraît en ha  
Cour : elle est suivie de plusieurs  
mes de Chambre, qui portent c  
différentes parrures ; son panier  
barrasse & lui donne un air gauch  
refuse le rouge dont on veut l'en  
& laisse tomber les diamans qu  
présente, pour prendre des  
qu'elle jette un instant après, lor  
reconnaît qu'elles sont artificiel

Ici l'on ne doit rien qu'à l'art.

La beauté n'est qu'une peinture.

Jusqu'aux fleurs tout est impos

Fabrice veut lui donner de  
de politesse, mais elle le rel  
prie le Prince qui entre, de l  
rasser de cet homme qui l'ennu  
tant quelle aimerait mieux vo  
Astolphe lui répond : K

Vous allez voir Colas ; j'espère qu'en ce jour  
Vous mettrez entre nous un peu de différence ;

Je ne veux qu'à force d'amour ,  
Lui disputer la préférence.

Il donne ensuite des ordres pour qu'on montre à Ninette toute la magnificence de sa Cour , & voyant paraître la Princesse , il sort pour l'éviter. Emilie, (c'est le nom de la Princesse qui lui est destinée,) témoigne ses craintes à Clarice sa Confidente , & la charge d'examiner les pas du Prince & de Ninette. Elle exprime ensuite ses sentimens par une Ariette.

Viens espoir enchanteur ,  
Viens consoler mon cœur , &c.

Voyant revenir Astolphe avec sa petite-Paysane , elle s'éloigne pour les observer. Le Prince demande à Ninette ce qu'elle pense de la Cour : Ninette lui répond avec une franchise spirituelle.

J'ai vu de toutes parts de beaux petits objets  
A talons rouges , en plumets ;  
Ne sont-ce pas des femmes en épées ?  
J'ai vu trotter aussi de gentilles poupées ,  
Qui portent de petits colets.



*du Théâtre Italien.*

Ah ! que de plaisans personnages  
Crainte de déranger l'ordre de leurs  
Ils parlent tous comme des flageolets.  
• Tu, tu, tu, tu. Dans nos villages  
Nous n'avons jamais vu de tels colifichets.  
Et puis j'ai vu de graves Freluquets,  
Qui prenaient un air d'importance,  
Et de jolis Vieillards coquets,  
Qui semblaient marcher en cadence;  
L'un d'eux, pour me voir de plus près,  
Jusques sous mon menton s'approche :  
En tirant un œil de sa poche,  
C'est un bijou, c'est un ange, Eh ! m  
mais. . . .

Emilie s'avance, fait un com  
ment ironique à Ninette sur ses c  
mes, & la félicite d'avoir fait la  
quête d'Astolophe, qui s'en d.  
devant la Princesse. Ninette  
qu'elle aime Colas. Le Prince ré  
puyer ce discours, dit qu'il a pou  
des ordres pour le faire venir.  
te replique qu'elle aime mieux r  
ner au Village.  
Le Prince rassure Emilie, & l  
met de renvoyer Ninette; mais  
est seul, il peint son irrésolut  
une Ariette.

Le Nocher , loin du rivage ,

Lutte en vain contre l'orage , &c.

Et se retire sans savoir ce qu'il doit faire.

Colas entre paré à peu-près comme Taler dans Démocrîte, & se plaint comme lui de la réception ridicule qu'on lui a faite à la Cour. Ninette qui survient, & qui apperçoit Colas , baisse sa coëf-fe , se couvre le visage de son éventail , & contrefait sa voix en grasseyant , pour éprouver Colas & n'en être point reconnu. Cette scène a besoin du jeu des Acteurs pour être sentie. Ninette en jouant les Vapeurs , déclare à Colas qu'elle est éprise de ses charmes , & lui propose de répondre à son ardeur , en l'assurant que sa fortune sera faite. Colas qui la prend pour une Dame de la Cour , répond qu'il y consent , en disant tout bas :

Je ne veux qu'allarmer Ninette,

Et le dépit me la ramenera.

Ninette alors se dévoile , & fait éclater sa colere contre Colas ; il a beau vouloir se justifier , elle ne veut plus l'entendre. Ce qui occasionne un Duo dialogué à l'Italienne , dont le con-

du Théâtre Italien.  
reste toujours soutenu, finit vite  
le second acte.

Ninette ouvre seule le troisième  
le même appartement, où l'on  
des lumières sur une table. Elle  
entendre dans une Ariette quelle  
bientôt vengeance d'un ingrat  
trahie. Fabrice vient l'avertir  
Prince doit arriver dans un moment  
elle lui demande si Colas est  
te; Fabrice lui répond qu'oui  
fait de gros soupirs; Emilie  
paraît surprise de retrouver  
Ninette, qui lui proteste qu'elle  
la Cour contre son gré, & lui  
en riant, qu'Astolphe lui a demandé  
un rendez vous; qu'elle s'y avoue  
par la raison qu'une fille de  
craint rien. Cette maxime de  
toujours sûre. Comme on bien ne  
bruit, Ninette engage la Princesse à  
s'éloigner avec elle, ajoutant qu'elle a  
sur ce point un secret à lui dire.

Colas arrive guidé par sa jalousie;  
& se cache sous la table pour entendre,  
sans être vu, l'entretien nocturne du  
Prince avec Ninette, qui revient du  
qui éteint les bougies en voyant entrer  
Astolphe. Le Prince lui en demande  
K iv

la raison , & montre une pudeur qu'elle paraît oublier. Elle répond que son cœur est bien gardé la nuit comme le jour , & le prie de lui apprendre ce qu'il souhaite d'elle. Il réplique que ses soupirs lui expliquent ses vœux ; elle lui repart qu'elle veut faire son bonheur , & qu'il attende un moment. Elle va chercher la Princesse & la met à sa place ; le Prince dit à Emilie , qu'il prend pour Ninette ,

J'ai désiré long-tems un cœur sans imposture ,

Un cœur simple , ingénu , formé par la nature.

Ninette en apportant des lumières , répond au Prince qu'il a trouvé ce trésor dans Emilie qui est devant lui. Astolphe , honteux de son inconstance , rend son cœur à la Princesse , qui lui pardonne. Colas sorti de dessous la table , passe des plus vives allarmes à la plus grande joie. Astolphe s'unit à la Princesse , & Colas à Ninette.

Cette Piece charmante , est encore de M. Favart qui la donna d'abord en trois actes : & c'est sur ce plan que nous en avons fait l'extrait. Il l'a depuis remise en deux actes , & n'a fait en

*du Théâtre Italien.*  
cela que rapprocher les beaux  
elle est remplie. Les détails  
on ne peut pas mieux écrits ;  
tions bien imaginées , les  
choisis ; & de toutes les Pièces  
jusqu'alors en ce genre , a  
renfermé plus de choses ag  
mieux mérité son succès ; c'  
une Parodie , comme on la m  
pos nommée , qu'une imitat  
nieuse de Bertole à la Co  
a fourni l'idée.

---

*R E T R A I T E D E R O .*  
*A S T R A U D I .*

Rosalie Aстрадаi , qui avai  
30 Avril 1744 , par le rô  
rine dans l'Isle des Talens  
reçue & avait continué de r  
succès les rôles d'Amoureuse  
brettes , tant dans la Com  
çaise que dans toute les Par  
ta le théâtre à la clôture c  
est morte depuis , après av  
Comte de. . . . .



## LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

*Parodie en un acte en vers, mêlée d'Airiettes, 3 Mai 1755.*

**L**AMBERT ouvre le premier acte avec Laurette, & débute en grondant, par cet air.

Ah ! quel martire !  
 Sans cesse instruire ,  
 Cent fois redire ,  
 Sans rien produire ,  
 C'est tou jours pire.  
 Eh ! laisse-moi ,  
 Va , tais toi.

Laurette se fâche à son tour , & son Maître lui-dit :

Mademoiselle joue au mieux l'impertinence,  
 Et pour faire dans peu l'Actrice d'importance,  
 Il ne lui manque plus , ma foi , que du talent,

Encor souffrent on s'en dispense ,  
 place au tout bien insolent.

En mettant à la

L A

En ce cas-là ,  
 école ,

LAURETTE.

fais en bonne

de l'air

cela que rapprocher les beautés dont elle est remplie. Les détails en sont , on ne peut pas mieux écrits ; les situations bien imaginées , les airs bien choisis ; & de toutes les Pièces données jusqu'alors en ce genre , aucune n'a renfermé plus de choses agréables & mieux mérité son succès ; c'est moins une Parodie , comme on la mal-à-propos nommée , qu'une imitation ingénieuse de Bertole à la Cour qui en a fourni l'idée.

---

**RETRAITE DE ROSALIE**

*ASTRAUDI.*

Rosalie Astraudi , qui avait débuté le 30 Avril 1744 , par le rôle de Florine dans l'Isle des Talens , avait été reçue & avait continué de remplir avec succès les rôles d'Amoureuses & de Sou-brettes , tant dans la Comédie Française que dans toute les Parodies ; quitta le théâtre à la clôture de 1755 , & est morte depuis , après avoir épousé le Comte de. ....



Lambert lui de  
Non, réplique-t'

. . . . . Nou

Nous n'avons pour  
gard ,

Et nous jugeons d'une  
D'ailleurs , ajou

. . . . . Avec un

A-t-on jamais manqué de

Il se répand en flet  
nent d'autant plus de  
bert , que Laurette y re

Tracolin paraît si tr  
tendre Laurette , qu'il l  
demande à son Maître qu  
On vient chercher Lambe  
d'une Duchesse. Il est ob  
malgré lui , & de laisser T  
avec son écolière. Tracolin  
dre déclaration. Laurette jou  
en disant :

AIR : *La pudeur me guide*

La pudeur me guide ,

Me rend timide ,

Je n'ose lever les yeux ,

Si quelque curieux

Auprès de moi se place ,



*du Théâtre Italien.*

Et me regarde en face,  
Je suis toute honteuse de cela.  
Ma langue s'embarrasse,  
En lui disant de grace,  
Souffrez, Monsieur, que je passe,  
Je ne puis rester là  
Où me voilà.  
La pudeur, &c.



Si quelque téméraire  
Poursuit trop loin l'affaire,  
Moi qui suis bonne, & ne me fâche g  
J'excite ma colere,  
Et lui dis d'un ton sévere,  
Mais finirez-vous donc, Monsieur  
Sachez qu'on est fille d'honneur,  
Sachez qu'on a de la pudeur.



Tracolin lui offre sa fortune  
sa main, & se jette à ses g.  
Lambert revient & le surpre  
Laurette. Il fait éclater sa jal.  
l'acte finit par un trio bien fait  
exécuté.

Lambert, qui revient avec  
commence le second acte p.  
qui exprime si bien son dépit.

Non, je suis trop en colère,  
Me diras-tu le contraire ?  
Quand moi-même j'ai vu le téméraire,  
Qui te faisait les yeux doux !  
Pourquoi faire,  
Était-il à tes genoux ?  
Vaine ruse !  
Mauvaise excuse !  
Me crois-tu donc assez buse,  
Pour m'en laisser amuser ?  
Mais voilà comme on s'abuse,  
Quand on pense m'abuser.



Laurette persiste à se justifier & l'amène par degrés au point de l'obliger à demander grace lui-même. Cette scène est parfaitement bien traitée & filée avec beaucoup d'art. Lambert est surpris à son tour par Tracolin aux genoux de Laurette, qui dit à ce dernier qu'il survient à propos, & qu'elle avait besoin de sa présence pour faire connaître ses sentimens. Tracolin se flatte alors de se voir choisi. Lambert tremble au contraire de ne l'être point. Laurette les désabuse tous deux en donnant la main à son Maître. Tracolin se retire confus, & Lambert ravi, chante avec

Et me regarde en face,  
Je suis toute honteuse de cela.  
Ma langue s'embarrasse,  
En lui disant de grace,  
Souffrez, Monsieur, que je passe,  
Je ne puis rester là  
Où me voilà.  
La pudeur, &c.



Si quelque téméraire  
Poursuit trop loin l'affaire,  
Moi qui suis bonne, & ne me fâche guere,  
J'excite ma colere,  
Et lui dis d'un ton sévere,  
Mais finirez-vous donc, Monsieur,  
Sachez qu'on est fille d'honneur,  
Sachez qu'on a de la pudeur.



Tracolin lui offre sa fortune avec  
sa main, & se jette à ses genoux,  
Lambert revient & le surprend avec  
Laurette. Il fait éclater sa jalousie, &  
l'acte finit par un trio bien fait & bien  
exécuté.

Lambert, qui revient avec Laurette,  
commence le second acte par cet air  
qui exprime si bien son dépit jaloux.

& se livra à l'étude des Loix. Malgré l'inclination la plus forte , la Poésie & la Musique , pour lesquelles il se sentait les plus grandes dispositions , ne furent plus pour lui qu'un amusement. Il cultivait les Arts & ne négligea point l'étude des Loix. Il savait que la Musique & la Poésie ne méritent de plaire , qu'autant qu'elles peignent ou les objets qui frappent nos sens , ou les impressions de l'ame. Il remonta à la source des Arts , & étudia la Nature ; il fit des progrès rapides dans la Physique ; il nous reste de lui un Essai sur *l'Électricité*, qui prouve ce qu'il eût pû faire dans ce genre. Ces délassemens l'aidaient à supporter le fardeau d'un devoir d'autant plus pénible , qu'il contrariait tous ses goûts. Il surmonta tout, excepté sa timidité ; affection de l'ame qui n'est point une passion , & qui cependant est plus forte que toutes les passions ensemble , fléau des talens qui naît de l'amour propre , & qui en est le tyran. M. Baurans , malgré sa répugnance , avait acquis la connaissance la plus étendue des Loix ; mais , lorsqu'il voulut entrer dans la carrière , ou tout autre , avec bien moins de savoir & de dispositions , eût pû faire

**L**aurette un Duo qui termine la Piece.

Elle est du même Auteur que la *Servante-Maitresse*, quoique très-plaisante on ne peut nier qu'elle ne soit une sœur très-cadete de son ainée. Ce n'est pas que M. Baurans ne l'ait traitée avec beaucoup d'adresse & de gaité ; & le seul tort qu'on lui peut faire, est celui de la comparaison.

C'est la dernière qu'ait donné M. Baurans. Cette Auteur naquit à Toulouse d'une famille honnête. Son pere, plus recommandable dans sa patrie par la sagesse de sa conduite & par l'étendue de ses vues pour le commerce, que par son habileté à profiter de ses avantages, se contentait de trouver dans son industrie & dans un patrimoine très-borné, les moyens d'élever une famille nombreuse. Le jeune Baurans se distingua de bonne heure par sa pénétration & par ses talens naissans. Il montra dès l'âge le plus tendre ce caractère doux, sensible, ces mœurs pures & simples qui augmentent parmi ses amis les regrets de sa perte. Son pere le destinait au Barreau ; mais il tenait de la nature un penchant invincible pour les beaux-Arts ; le devoir l'emporta sur la Nature ; il se prêta aux vues de son pere,

& se livra à l'étude des Loix. Malgré l'inclination la plus forte , la Poésie & la Musique , pour lesquelles il se sentait les plus grandes dispositions , ne furent plus pour lui qu'un amusement. Il cultiva les Arts & ne négligea point l'étude des Loix. Il savait que la Musique & la Poésie ne méritent de plaire , qu'autant qu'elles peignent ou les objets qui frappent nos sens , ou les impressions de l'ame. Il remonta à la source des Arts , & étudia la Nature ; il fit des progrès rapides dans la Physique ; il nous reste de lui un Essai sur *l'Electricité* , qui prouve ce qu'il eût pû faire dans ce genre. Ces délassemens l'aidaient à supporter le fardeau d'un devoir d'autant plus pénible , qu'il contrariait tous ses goûts. Il surmonta tout , excepté sa timidité ; affection de l'ame qui n'est point une passion , & qui cependant est plus forte que toutes les passions ensemble , fléau des talens qui naît de l'amour propre , & qui en est le tyran. M. Baurans , malgré sa répugnance , avait acquis la connaissance la plus étendue des Loix ; mais , lorsqu'il voulut entrer dans la carrière , ou tout autre , avec bien moins de savoir & de dispositions , eût pû faire

la plus grande réputation , il se méfia de ses forces , & renonça à une victoire assurée ; non qu'il craignit le combat , mais parce qu'il redoutait l'éclat du triomphe. Il aurait renoncé avec plaisir au Barreau ; mais il ne voulait pas déplaire à sa famille. Dans cette alternative , il se borna à une charge de Substitut du Procureur-Général au Parlement de Toulouse ; il en remplit les fonctions avec zèle , tant qu'il ne fallut que donner des conclusions par écrit. Enfin il crut qu'il lui serait plus aisé de vaincre sa timidité sur un théâtre où il serait moins connu. Il vint à Paris , dans le dessein de se faire recevoir Avocat au Conseil ; mais sa fortune fut un obstacle qu'il n'avait point prévu. Il lutta quelque tems contre elle. La perte qu'il fit de son pere lui fut plus sensible que tout ce qu'il avait éprouvé du fort. Il n'héritait que de ses vertus ; il ne négligea point ce patrimoine , & se hâta de le mettre à profit. Comme il avait reçu l'éducation la plus heureuse , il voulut la transmettre , & n'ayant aucun dessein de se marier , il se choisit une famille ; ce fut celle d'un de ses Protecteurs , qui déposa

entre ses mains les droits sacrés de pere , & qui lui confia son fils. M. Baurans devint bientôt l'amî de l'un , & se conduisit comme le pere de l'autre. Il se retira avec son élève au College de Louis le Grand ; comme il ne s'é-  
tait engagé que de veiller sur ses mœurs & de diriger ses études , ses loifirs lui permirent de se livrer à ses goûts sans réserve.

Depuis que le célèbre Rameau avait accoutumé les Français à son harmonie ; qu'il avait créé pour ainsi dire , un genre nouveau de Musique , leur prévention en faveur de l'ancienne monotonie , s'était un peu affaiblie ; mais il n'y avait encore que quelques connoisseurs qui voulussent convenir de la supériorité de l'Italie dans cet art , sur la France ; le préjugé régnait toujours sur le gros de la Nation. M. Baurans entreprit de le dissiper entièrement. L'éloquent Citoyen de Geneve avait tenté , par ses argumens , de nous persuader que notre Musique ne méritait point ce nom , & que ce qui nous plaisait ne devait point nous plaire ; ses raisonnemens parurent des paradoxes ; au lieu de persuader , il révolta les esprits prévenus ; & ceux qu'il gué-



rifait de leur erreur , se plaignaient encore d'avoir été guéris. M. Baurans usa de plus d'adresse ; il attaqua leur opiniâtreté par le sentiment même. Il choisit un des chefs-d'œuvre de la Musique Italienne *la Serva Padrona* de l'inimitable Pergoleze. Il composa des paroles Françaises , auxquelles il adapta le chant du célèbre Musicien Italien. Sa timidité lui fit garder long-tems le secret , il ne communiqua son projet qu'à quelques amis. L'excellente Actrice qui fut si souvent applaudie dans cette Piece , le força de lui communiquer son ouvrage , l'encouragea & se chargea du succès. Il fut complet ; le Public y courut en foule. Le nombre prodigieux de représentations qu'eut ce Drame , l'éclat avec lequel il se soutint , annoncerent une révolution prochaine dans notre Musique ; malgré le préjugé , les Ariettes de Pergoleze furent chantées à la Cour & à la Ville ; & si quelque chose peut nous faire croire le délire des Abdéritaïns après la représentation de l'*Andromède* d'Euripide , c'est l'espece d'enthousiasme qui s'empara des Français pour les airs de la *Servante-Maitresse*. M. Baurans donna un second Essai dans ce genre , qui

- n'eut pas moins de succès ; c'est le Maître de Musique. Le concours des Spectateurs à ces nouveautés , engagea plusieurs Auteurs à tenter la même entreprise ; presque tous réussirent , mais jamais avec le même éclat que l'Auteur de la Servante-Maîtresse : chacun de ces succès fut un nouveau triomphe pour la Musique Italienne. Bientôt on osa voler de ses propres aîles ; & après avoir épuisé sur nos paroles Françaises ce que l'Italie avait de plus précieux , nous composâmes nous-mêmes dans le goût Italien , qui , dans très-peu de tems , devint le goût universel & dominant, quoiqu'on ne l'atteigne encore que de fort loin.
- 

M. Baurans jouissait avec modestie de sa réputation , il convenait qu'il en devait la plus grande partie à Pergoleze ; mais ce qu'il ne devait à personne , c'était d'avoir délivré sa Nation d'un préjugé qui tenait à de si anciennes & de si profondes racines ; d'avoir osé , le premier , adapter le chant Italien aux paroles Françaises ; & d'avoir osé faire aimer par ce moyen un genre profcrit sans le connaître.

Au milieu des succès & des applaudissemens , il eut une attaque d'apo-

*du Théâtre Italien.*

239

Tandis que l'un sautille,  
L'autre à l'envi babille.  
J'aurai de la famille;  
Elle sera gentille,  
Et me ressemblera.

(trois fois.)

Je suis, grace à ma fille,  
Grand pere de famille;  
Un tas d'enfans fourmille,  
Auprès de moi sautille,  
En m'appellant mon Papa.  
Je ne me sens pas d'aise,  
L'un grimpe sur ma chaise.

(Bis.)

En m'appellant Papa,  
En me baise;  
L'un grimpe sur ma chaise,  
L'autre joue au dada,  
En m'appellant Papa.

(Bis.)

Paix-là; raisez-vous, paix-là,  
Paix-là, vous dis-je:  
Encore! ce bruit m'afflige,  
Il faut que je corrige.

(Contrefaisant la voix d'un enfant.)  
Ah! pardon; pardon, pardon, mon grand  
Papa.

Je ne le ferai plus ; non , non.

Levez-vous donc.

Je vais , &c.



Agésie sa fille entre avec sa Suite , Xiao lui apprend qu'il doit la rier ce jour-là même avec un jeune homme qui revient d'un grand voyage ; que c'est l'Empereur qui fait le mariage , & qu'en conséquence doit s'y disposer. En la quittant lui-dit :

Dépêche-toi d'avoir beaucoup d'enfans ;  
Eternise mon sang par ta progéniture.

### A G É S I E.

Je n'épargnerai rien , mon pere , je  
jure ,

Pour rendre vos desirs contents.

Chima félicite sa jeune Maîtresse sur cet hymen ; mais Agésie lui avoue en confidence qu'elle craint ce noeud & qu'elle voudrait bien que l'Epoux qu'on lui destine , ressemblât au jeune homme qu'elle a vu la semaine dernière de sa fenêtre ; dans un coup de vengeance qui avait abattu la jalousie ; elle ajoûte qu'il fit arrêter sa barque pour la conduire au temple.

remplir ; qu'il lui avait paru charmant ; qu'il n'avait de Chinois que l'habit ; & que sans l'avoir entretenu , elle lui avait trouvé beaucoup d'esprit sur les différens transports qu'il avait fait paraître. Dans ce moment le Chinois dont elle parle , entre par la fenêtre de son appartement. Agésie paraît d'abord effrayé , ainsi que sa Suivante. Dans le premier mouvement que la peur lui inspire , elle lui ordonne de sortir ; mais un sentiment plus doux qui succède à la crainte , l'oblige aussi-tôt à le rappeler.

Tamtam ( c'est le nom du jeune Chinois ) fait éclater son ardeur par cette Ariette , dont la morale se trouve dans plus d'un Opéra Français.

*A R I E T T E.*

Que je baise cette main ;  
Mais pourquoi cet air mutin ?  
Que vous sert-il d'être belle ,  
Si vous êtes cruelle ?  
Mais personne ne nous voit.  
Quelle est farouche !

Que je touche  
Seulement le bout du doigt ;  
Mais personne ne nous voit.

*Tome VI.*

L

Que vous sert-il d'être belle,  
 Si vous êtes si cruelle ?  
 Vous souffrez de vos rigueurs,  
 C'est à notre âge  
 Que l'on s'engage.  
 Le printems est pour les fleurs,  
 Et l'amour est pour nos cœurs ;  
 La sagesse  
 Pour la vieillesse,  
 La tendresse pour nos cœurs.



Agésie se défend , mais avec douceur  
 Cependant Tamtam se plaint de cru-  
 rigueur prétendue , en s'écriant :

En France , où j'ai fait un voyage ,  
 Le Sexe n'est pas si sauvage.

La curieuse Suivante lui demande  
 comment on fait l'amour à la Française  
 Tamtam répond que si sa Maître-  
 veut le permettre , il va l'en instruire

A G É S I E.

Mais oui , l'on est bien aise  
 De savoir d'un pays les usages , les mœurs.

T A M T A M.

Pour donner au tableau de plus vives couleurs

*du Théâtre Italien.*

243

Il faudrait, ne vous en déplaise,

Me seconder & me prêter du jeu.

Tenez, figurez-vous que vous êtes l'Amante,

Moi, l'Amant;

**A G É S I E.**

Soit,

**TAMTAM, à Chimca.**

Vous, la Suivante

Que je vais engager à protéger mon feu.

Agésie va s'asseoir & prend le thé,  
Tamtam commence par prier Chimca  
de parler pour lui à sa Maîtresse, de  
lui bien peindre son amour; & pour  
mieux l'y déterminer, il lui offre une  
bourse qu'elle accepte après quelques  
façons. Chimca instruit Agésie du feu  
dont un jeune Amant brûle pour  
ses charmes, & lui demande la permis-  
sion de l'introduire auprès d'elle. Eh  
bien! dit Agésie, il peut paraître. Tam-  
tam s'approche, s'incline devant elle,  
& dit à Chimca de se tenir à deux pas.  
Ensuite il se tourne vers sa Maîtresse,  
& lui peint l'état de l'Amant  
présente par l'Ariette qui suit; elle  
plus théâtrales.

L i i



## A R I E T T E.

Son cœur d'abord palpite;  
 Il veut, mais il hésite;  
 Il dit des mots sans suite;  
 Certain trouble l'agite.  
 Il a peur de manquer d'égards;  
 Et la crainte  
 Est peinte  
 Dans ses regards.  
 Bien-tôt l'amour l'inspire,  
 Il vante les attraits;  
 Quels yeux charmans! quels traits!

## A G É S I E.

Après.

## T A M T A M.

L'Amant soupire,  
 Et l'ose dire,  
 Et l'aveu ne déplaît pas: (Bis.)  
 Ainsi l'amour pas à pas,  
 Pour engager tend les lacs.  
 (Agésie, avec un peu d'émotion.)  
 La peinture intéresse.

## CHIMCA, à part.

Ah! ma pauvre Maîtresse!



Commence à se troubler. (bis.)

Ah ! ma pauvre Maîtresse !

Son cœur se laisse aller,

Se laisse, laisse, laisse,

Se laisse, laisse aller.

**T A M T A M.**

Le cœur plus fort palpite ;

On veut, mais on hésite ;

On dit des mots sans suite,

Un nouveau trouble agite.

L'amour brille dans les regards,

Et l'audace

Chasse

Les vains égards ;

La Belle se retire,

Et paraît se fâcher.

**A G É S I E.**

Eh ! mais ! . . . .

**T A M T A M.**

L'Amant soupire (bis.)

Et saisit un bras

**AGÉSIE ; en soupirant.**

Après.

**T A M T A M.**

Doucement, il le flatte ;

L üj

Qu'il est rond , blanc & frais!

Ah! quelle peau délicate!

Que je le baise.

AGÉSIE.

Mais. . .

TAMTAM.

Quoi!

AGÉSIE, *troublée.*

Quoi!

TAMTAM, *lui baisant la main.*

Le tendre Amant le baise.

AGÉSIE, *plus émue.*

Après.

TAMTAM.

Et le rebaise.

Elle s'appaise,

Et ne se défend pas. (Bis.)

Ainsi l'amour pas à pas,

La fait tomber dans ses lacs.

CHIMCA.

Ah! ma pauvre Maîtresse!

Je la vois se troubler.

Ah! ma pauvre Maîtresse!

Son cœur se laisse aller ,  
Son cœur se laisse , laisse , laisse ,  
Se laisse , se laisse aller.

Agésie revient de son trouble , & re-  
voche un peu tard à Tamtam d'avoir  
osé. Il excuse son audace , en di-  
ant qu'il l'adore & qu'il attend la mort  
à ses genoux.

Agésie lui répond tendrement.

Il aurait à punir à la fois deux coupables ,

Ah ! je le suis autant que vous.

Mais elle lui déclare en même-tems  
qu'un époux , ou plutôt un Maître , doit  
unir avec elle incessamment. Il de-  
mande quel est cet époux ; je ne fais ,  
dit-elle ; j'ignore aussi , réplique t'il ,  
celle que j'épouse ce soir ; je viens de  
recevoir à l'instant son portrait. Chim-  
me prend son portrait , l'examine , &  
s'écrie : ah ! ma Maîtresse c'est vous  
même. Nos Amans se livrent à la joie :  
mais elle est tout à coup troublée &  
changée en frayeur , par l'arrivée  
qui entre le sabre à la main ,  
veut tuer son gendre sans le connaître ,  
Ce dernier le tire de son erreur ,  
lui montrant le portrait d'Agésie ,  
L iv.

Xiao lui a envoyé- Le Mandarin est transporté de joie à son tour , & dit à Tamtam de sortir sans être apperçu , & qu'il va au plutôt l'unir à sa fille,

Cette Piece qui est une Parodie *del Cinese* , Intermede Italien , est encore de M. Favart qui n'a cessé pendant très-longtems de consacrer ses travaux au Théâtre Italien qu'il soutenait presque seul par ses ouvrages ainsi que son épouse par ses talens ; celui-ci qui n'eut pas moins de succès que les autres, eut vingt-six représentations ; il était suivi d'un Balet intitulé *les Noces Chinoises* , & terminé par un feu d'Artifice.

Le 23 du même mois , on donna *l'Embarras des Richesses* , & *l'Apparence trompeuse* , au profit du sieur Carlin , qui huit jours auparavant , avait joué le Retour d'Arlequin & les deux Arlequines pour la première fois , depuis l'accident qui lui était arrivé , & le Public lui avait marqué avec effusion le plaisir qu'il avait de le revoir.

---

On fit cette année la clôture du théâtre , le 31 Mars par les Chinois & Ninette à la Cour , & l'ouverture le

*du Théâtre Italien.* 251  
Cette Bergere ouvre le second acte  
si que le premier, c'est-à-dire en  
plaignant des maux que l'Amour  
fait souffrir, elle s'endort enfin,  
sans doute pour les soulager, & Colin  
mené pas l'espoir revient bientôt,  
trouve endormie & lui dérobe un  
ser.

**COLIN.**

Bergere trop insensible!

**MATHURINE**, toujours endormie.

Sensible.

**COLIN.**

Ton cœur est-il flexible?

**MATHURINE.**

Flexible.

**COLIN.**

Ho

Nos cœurs font écho.

**MATHURINE.**

Echo.

**COLIN.**

Faut-il que je t'aime.

Lvj

MATHURINE.

Aime.

COLIN.

Je ne soupire nuit & jour  
Qu'amour.

MATHURINE.

Amour.

COLIN.

Je sens une joie extrême.

MATHURINE.

Extrême.

COLIN.

Quoi? Tu l'éprouve de même.

MATHURINE.

De même.

Toute cette scène produit une situation intéressante, est agréablement dialoguée, & Mathurine après avoir achevé son rêve se réveille, & voit Colin qui lui avoue de bonne foi le larcin qu'il vient de lui faire; elle le gronde & lui offre de lui rendre le baiser qu'il lui

a pris , mais elle aime mieux le lui par-  
donner , & elle le prie d'aller chercher  
les Bergers du Village qui n'attendent  
qu'eux pour commencer leurs jeux ; ce  
qui est fort nécessaire pour que la Rif-  
sole puisse venir déclarer librement son  
amour à Mathurine qui ne le reçoit  
qu'avec mépris. La Rissole qui vrai-  
emblablement ne se sent pas assez de  
force pour tirer vengeance d'une Ber-  
gere , appelle ses camarades à son se-  
cours , Colin accourt à celui de Ma-  
thurine & se jette au milieu des Dra-  
gons qui n'auraient pas beaucoup de  
respect pour lui s'il n'était appuyé d'un  
Officier qui vient ordonner aux Dra-  
gons de quitter les étendarts de l'A-  
mour , pour voler à ceux de la Vic-  
toire , & Mathurine touchée de l'a-  
mour de Colin , se rend à ses vœux.

Cette petite Piece est généralement  
bien écrite , les Ariettes ont le mérite  
d'être analogues à la Musique de la Pas-  
torale Languedocienne sur laquelle elles  
ont presque toutes été parodiées. Cet ou-  
vrage agréable est de M. de la Combe  
Avocat , il a été bien reçu  
& a eu dix représentations.



La prise du Port-Mahon donna lieu  
aux couplets suivans qui sont de Mad  
Favart, & qui furent chantés le dix  
Juillet à la fin du Ballet des Artisans.

Que ce grand jour,  
Pour nous, m'amour,  
Est un grand jour de fête !  
Apprens, Fanchon,  
Que d'Port Mahon,  
J'avons fait la conquête ;  
Mais de c'que j'l'avons sitôt pris,  
In faut pas que l'on soit surpris,  
Not Maréchal,  
Grand Général,  
Etait à notre tête.

✕  
D'aller aux coups,  
Plus vit' que nous,  
Son courage pétille.  
C'est trop oser,  
C'est s'exposer,  
Mais c'est en ça qu'il brille ;  
Et comme il est entreprenant,  
Ce Héros prend toujours le d'avant,  
Et tout d'abord,  
Il brusque un Fort,  
Com' le cœur d'une Fille.

✕



Mahon donne  
qui sont de  
chantés  
des Am

*du Théâtre Italien;*

255

L'anglais voyant  
Son air pimpant,  
Disaient; Soldats de France,  
Vor Général,  
Va-t-il au bal  
Avec cette élégance?  
Oui, Messieurs; vous dansez pour nous,  
Et vous dansez malgré vous;  
Ils ont voulu,  
Ils n'ont pas pu,  
Lui faire résistance.



Au premier son  
De not' canon,  
Leur mine se refroigne,  
Loin d's'approcher,  
Y vont s'cacher,  
De peur qu'on n'les empoigne.  
Y voyont bien que, c'Maréchal,  
Avec son petit air jovial,  
Est un vivant  
Mauvais plaisant,  
Qui va drait en besogne



Nul ne s'en plaint,  
Si l'on le craint,  
On l'en aim' davantage,

Il fait tout bien ,  
Sarpédié , rien  
N'résiste à son courage ;  
Quand d'chacun on a l'amitié ,  
On est vainqueur plus d'amoitié ,  
Avec l'esprit ,  
Quand l'cœur agit ,  
C'est qu'on fait bien d'l'ouvérage.



Tous les Bourgeois ,  
A haute voix ,  
Lui font offrir asyle ,  
Leur femme aussi ,  
D'un ton poli ,  
Lui font dire en beau style ;  
Monseigneur , dès que j'vous ons vu ,  
Jons dit , soyez le bien venu ,  
Il s'est montré ,  
Il est entré  
Tout dego dans la Ville.



## LE RETOUR IMPREVU.

*Comédie en trois actes , en vers libres ;  
15 Juillet 1756. (1)*

**M**ONSIEUR & Madame Oronté  
nouvellement arrivés de l'Amérique  
ouvrent la scène , & la Femme repro-  
che à son Mari de ne point chercher à  
polir ses discours lorsqu'il à un modele  
excellent sous les yeux.

### M. O R O N T E.

Vous voulez dire ce Marquis ,  
Sa bouche est un trésor de paroles dorées ;  
Que j'avais toujours ignorées ;  
De petits mots éblouissans ,  
Où d'ailleurs rien ne manque , excepté le bon  
sens ,  
Qu'il suit avec un soin qu'il tient de la na-  
ture ;  
Ses propos sont faits comme lui ;  
Ils n'ont jamais été dans la bouche d'autrui ;  
Sa conversation ressemble à sa figure.  
Mais vous en raffollez.

---

(1) La scène est à la Campagne , dans le  
Château de M. Oronté.

Madame Oronte avoue qu'elle se fait honneur du profit qu'elle tire de ses leçons, & elle continue d'en donner de ridicules à son Mari qu'elle préfère d'acheter un Comté afin d'en porter le titre.

Le Valet de Chambre du Marquis arrive & annonce son arrivée, Monsieur Oronte qui craint que sa fille ne prenne quelque goût pour cet écervelé, questionne ce Valet lorsque sa femme est partie.

### M. O R O N T E.

Le Marquis voudrait être mon gendre, Crois-tu qu'il ait pour elle une amitié bien tendre ?

### Le V A L E T.

J'en jurerais bien. (*à part*) Mais je ne gagerais pas. (1)

Le Valet de Chambre continue à répondre, du ton d'un Valet insolent, qu'il a tout pouvoir sur l'esprit de son Maître, ce qui fait dire à l'autre qu'il devrait l'engager à être moins fat ; le Valet

---

(1) Cette excellente plaisanterie se trouve encore mieux employée dans l'Ecoffaise.

*du Théâtre Italien.* 259  
cherche à le justifier sur la nécessité de  
suivre la mode.

Le plus sage la suit, le plus heureux l'in-  
vente.

Par exemple, la mode est d'être bel esprit,

Chacun disserte, rime, écrit;

On n'a jamais tant vû de brochures divines.

La mode est à présent des petites poitrines;

On ne boit que de l'eau, ce n'est plus le bon  
air

D'avoir comme autrefois, de bons yeux, de  
voir clair;

Tout le monde est aveugle, & se sert de lor-  
gnettes.

L'usage est, à présent, des habits radieux;

Chacun se couvre de paillettes.

Nous reprocherez-vous, d'un air séditieux,

La révolution qui s'est faite au théâtre;

Et du goût ancien follement idolâtre,

Osez-vous fronder notre goût dominant?

On danfait autrefois, on saute maintenant;

La cabriolle est applaudie,

Les grâces ne vont plus que par sauts & par  
bonds.

Voyez le ton nouveau qu'a pris la Tragédie;

On n'exprime plus rien qu'à force de pou-  
mons,

Et qu'en assourdissant les Loges, le Parterre,  
Malheur à qui n'a pas une voix de tonnerre.

Aux efforts que l'on fait, à la peine qu'on  
prend,

On dirait qu'on joue en plein vent.

Le Valet sort, le Marquis arrive  
une lorgnette à la main & s'épanche  
en propos de persifflage convenables  
à son ton; Monsieur Oronte le prie  
de quitter ces discours futiles, de  
parler de choses plus sérieuses; le Mar-  
quis lui dit qu'il adore sa fille, Oronte  
lui répond qu'il lui fait beaucoup d'hon-  
neur, mais que résolu de faire le bon-  
heur de sa fille il lui laissera faire le choix  
de son époux.

Un petit Courier arrive avec un  
gros paquet de Lettres, elles sont d'un  
Duc, d'un Prince, &c. Il trouve aussi la  
liste du Marly, le Journal de la Cour,  
ses courses, ses Voyages, les emplois  
à donner; les morts, les mariages;  
Oronte en revient toujours à son pre-  
mier objet qu'il faut se faire aimer de  
sa fille pour l'obtenir, ce qu'il croit  
être plus difficile que le Marquis ne  
le pense, attendu que sa fille aimait  
un Gentilhomme à qui elle avait été  
promise en Amérique: le Marquis de-

mande le nom de son Rival & on lui apprend qu'il s'appellait Arimon, mais qu'il vient de mourir & laisse une succession considérable. Le Marquis laisse échapper un éclat de joie, mais il prend aussitôt un air indifférent & dit à Monsieur & à Madame Oronte, d'arranger le tout pour le mieux, lorsqu'ils sont partis il fait part de son heureuse aventure à son Valet de Chambre, & lui apprend qu'il est l'unique héritier de cet Arimon.

Le MARQUIS.

Qu'il est doux d'hériter ! Quel plaisir de draper !

Le VALET.

Vive les parents morts ; ils ont bien du mérite.

Le MARQUIS.

Il me laisse un gros bien qu'il avait amassé.

Le plus bouffon de l'aventure,

C'est celui qui devait épouser ma future.

Laiissons la Pénélope au pauvre trépassé.

Il ordonne de tout préparer pour son départ. Arlequin, Valet de ce Monsieur Arimon, vient lui confirmer la nouvelle de la mort de son Maître ; mais il en

ajoute une qui est moins flattée le Marquis, il lui apprend qu'il a fait naufrage avec tout son monde, il prend cependant la chose en pitié, & dit qu'il en fera quitte à la pitié, & Arlequin dit qu'il va le chercher à la piste pour trouver l'habitation de Monsieur Oronte. Ainsi finit le premier acte.

Arimon & Arlequin commencent le second, & ce dernier accable son Maître de caresses que lui inspire l'espérance de le retrouver après l'avoir cru mort. Arimon dit à son Valet qu'il vient de prendre qu'Astérie, fille d'Oronte, qui il avait reçu la foi, doit s'engager aujourd'hui même à un autre, & qu'Helène Suivante qui devait être la femme d'Arlequin, épouse le Valet de Chambre de cet heureux Rival. Arlequin veut aller sur le champ les accabler de reproches, mais son Maître lui fait voir qu'il vaut mieux ne se pas connaître afin de s'assurer des secrets de leurs Maîtresses; Arlequin approuve cette idée & se cache derrière un buisson du Jardin, afin d'y guetter Helène qui ne tarde pas à arriver.



Cette Bergere ouvre le second acte ainsi que le premier , c'est-à-dire en se plaignant des maux que l'Amour lui fait souffrir , elle s'endort enfin , sans doute pour les soulager , & Colin ramené pas l'espoir revient bientôt , la trouve endormie & lui dérobe un baiser.

C O L I N.

Bergere trop insensible !

MATHURINE , *toujours endormie.*

Sensible.

C O L I N.

Ton cœur est-il flexible ?

MATHURINE.

Flexible.

C O L I N.

Ho

Nos cœurs font écho.

MATHURINE.

Echo.

C O L I N.

Faut-il que je t'aime.

Lvj

Que l'amour le plus pur ait recours à la ruse  
Que je change en larcin ce qui doit être  
don ! . . . .

Astérie craint qu'il ne soit la victime de sa probité, mais elle ne fait que l'en estimer davantage ; Hélène vient leur rendre l'espérance & leur apprend qu'elle attend le Valet de Chambre du Marquis, à qui elle se propose de jouer un bon tour, il produit en effet une scène assez plaisante que nous passerons cependant parce qu'elle ne produit rien d'analogue à l'action principale & ne fait rien au dénouement.

Monsieur & Madame Oronte apprennent au Marquis qu'enfin il est aimé de leur fille, il leur demande si elle en a fait l'aveu, Mad. Oronte qui prend toujours la parole, répond qu'elle n'en est pas convenue, mais qu'elle a découvert ses sentimens par un stratagème; qu'elle a laissé tomber devant elle la Lettre qui contenait la nouvelle de la mort d'Arimon, qu'Astérie la lue & que loin d'en paraître plus affligée, elle en a montré plus de joie.

Plusieurs scènes se passent au troisième

ne acte entre Helène & Arlequin , Monsieur Oronte & sa Femme ; mais comme elles ne sont que de remplissage, nous viendrons à celle où Madame Oronte apprend à Astérie qu'elle va être heureuse d'épouser celui qu'elle aime , la croit instruite du retour d'Arimon , & se livre à une joie qui est de peu de durée , lorsqu'elle apprend que c'est le Marquis à qui elle est destinée. Arimon paraît , & accablé de douleur il dit à Monsieur & à Madame Oronte , qu'après avoir perdu tout ce qu'il possédait, il ne doit plus prétendre à la main d'Astérie , & qu'il vient lui rendre sa parole. Cette situation produit encore un équivoque qui fait croire à M. Oronte qu'Arimon n'est affligé que de la perte du cœur de sa fille & de son infidélité ; mais Arimon l'instruit de la véritable cause de sa douleur , & Astérie lui apprend la raison qui l'a empêché de s'affliger de sa mort parce qu'elle venait de le voir. Madame Oronte dont le fond du cœur est excellent , promet à Arimon tous les secours qui dépendront d'elle , & le Pere d'Astérie l'assure que sa fille n'aura jamais d'autre époux que lui , & elle le congédie en lui donnant les plus flatteuses espé-

rances. Le Marquis arrive & prie Monsieur & Madame Oronte de combler ses vœux, en lui accordant, jour même, la main de la charmante Antérie. En ce moment on apporte une Lettre de Brest. Monsieur Oronte l'ouvre & lit : « La mort du pauvre Armon n'est que trop confirmée ; mais ses biens, qu'on croyait perdus avec lui, se sont recouvrés depuis, à peu de chose près. Si vous lui connaissez quelque héritier, qu'il parte au plus tôt, & vienne réclamer une succession qui en vaut bien la peine. Il ne saurait trop se presser. »

Le Marquis transporté de joie, lorsqu'il apprend qu'il est l'héritier de cet Armon, & qu'il va partir à l'instant pour voler où la fortune l'appelle.

M<sup>de</sup>. O R O N T E.

Et l'amour ?

Le M A R Q U I S.

Il ne défend pas

Que, pour deux ou trois mois, on le quitte pour elle.

Vous voyez, je suis attendu ;

Différons ; gardez-moi vos bontés, je vous prie.

Madame Oronte piquée de l'indifférence que le changement de fortune lui fait montrer au Marquis, se vange d'un procédé si outrageant; elle appelle Arion & lui donne sa fille; le Marquis sort disant ces Vers,

Il faut qu'il ressuscite exprès,  
Pour me voler son héritage;  
On n'a pis que des liens.

Cette Comédie est un ouvrage posthume de la Chaussée. Le Dialogue en est vif. La plupart de ses situations sont comiques & théâtrales. Les caractères sont soutenus, mais ils ressemblent à beaucoup d'autres, & à trop souvent employés. L'intrigue n'est pas moins commune & le dénouement se prévoit dans le second acte; elle eut cependant une sorte de succès, & fut jouée huit fois.



## LA BOHEMIENNE.

*Comédie en deux actes , en vers ,  
d'Ariettes , 28 Juillet 1756. (1)*

**N**ISE, & Brigani ouvrent  
ment la premiere scène par ce

Dans l'espérance  
Du plaisir,  
On peut d'avance  
Se réjouir ;

Mais les soucis de l'avenir  
Sont des tourmens qu'il faut bannir.

Brigani se plaint que la faim  
presse, & qu'on ne vit pas d'es-  
sa sa sœur le console en l'assurant  
vont être incessamment riches. Tu  
nais bien, dit-elle, Calcante, ce  
Marchand que tu viens de voir  
Foire de Bologne, il sera notre roi  
ce, je veux quitter l'état de fous

**B R I G A N I.**

Comment veux-tu changer de vie ?

(1) Le théâtre représente une Place  
blique.



Avons-nous le moyen d'être d'honnêtes-gens

N I S E.

Mon frere, nous l'aurons par un bon mariage;  
Lorsqu'on a des attraites en partage,  
Et qu'on a l'art de s'en servir,  
Tous les cœurs sont à nous; on n'a plus qu'à  
choisir.

B R I G A N I.

Les Vieillards ne sont pas de notre dépendance.

• N I S E.

En vain ces vieux Renards, ces sombres loutps-  
garoux,  
Se font contre l'amour un rempart de pru-  
dence,  
Quand nous voulons ils sont à nos genoux,  
Et nous savons les rendre doux;  
Leurs cœurs plus tendres, plus sensibles,  
Desséchés par les ans, en sont plus combus-  
tibles,  
Et, comme l'amadou, rien qu'un regard co-  
quet,  
Leur fait prendre feu, crac; c'est un coup de  
briquet.  
Notre homme est dans le cas; & sitôt qu'il  
m'a vuc,

J'ai porté dans son ame une atteinte impré-  
vue ;

Il avait sous son bras un sac rempli d'argent ,  
Qu'il a serré bien vite.

Elle ajoute qu'il faut le débarrasser de  
cet argent , & ils se retirent au fond du  
théâtre, où Brigani va se déguiser en  
Ours.

Calcante paraît , & après avoir ren-  
voyé un valet muet qui le suit , il fait en-  
tendre qu'il vient chercher la jeune per-  
sonne, dont les yeux fripons l'ont frappé ;  
Nise qui l'entend , s'approche de son frè-  
re travesti en Ours. Elle demande à Cal-  
cante s'il veut savoir sa bonne aventure ,  
le vieillard lui répond galamment que  
c'en est une déjà que de la rencontrer ;  
tandis qu'il présente ses mains à Nise ,  
Brigani s'avance & tâche de lui voler  
son argent , le bonhomme qui l'apper-  
çoit & qui croit voir un Ours , veut se  
sauver ; mais Nise le rassure en lui di-  
sant qu'il est aussi privé que lui ; il  
tend ses mains à Nise, qui lui promet  
d'abord longues années ; elle continue  
ensuite :

Certaine Fille ,  
Gentille ,



Pour vous soupire.

De son martyre.

Qui la guérira ?

Hem ! hem ! Monsieur la guérira.

**CALCANTE.**

Oh ! sans grimoire,

On peut vous croire,

Cela sera.

**N I S E.**

Ah ! . . . je vois une

Fortune. . . .

Que rien ne borne.

Au Capricorne

Est écrit cela ;

Oui , oui , Monsieur se mariera.

**CALCANTE.**

Oh ! vraiment voire ,

On ne peut croire

Ce conte-là.

Nise soutient que Calcante deviendra l'époux d'une jeune beauté ; mais il élude ce discours, & Nise alors fait sauter son Ours, dont il paraît charmé ; elle consent à lui céder pour trente ducats ; mais comme elle voit qu'il a de

la peine à se déterminer , elle  
mence à le faire danser , en  
l'Ariette suivante :

### A R I E T T E

Examinez sa grace ,  
C'est un petit Amour ,  
Aussi beau que le jour.

(à l'Ours.)

Regardez-nous en face ;  
Et faites , mon Mignon ,  
Un pas de rigodon.  
Et sautez donc , sautez donc ;  
Brunet , sautez pour Javote ,  
Tournez pour Charlotte ,  
Et faites serviteur ,  
Comme un joli Monsieur.  
Donnez-moi la menote ,  
La menote ,  
Et faites serviteur.

Calcante en offre vingt ducats  
suite il en ajoute quatre , & Nise  
abandonne en lui protestant qu'  
l'indigence où elle se trouve , e  
s'en déferait point , tant elle a  
chement pour lui ; il l'assure c  
son côté il l'aime à la folie , i  
vite à venir le voir quelquefois  
met de lui donner ..... des co

Nise répond à cette galanterie par une Ariette fort tendre, pendant laquelle le faux Ours vole la bourse de Calcante, défait son collier, s'enfuit & laisse sa chaîne dans la main du vieillard, qui, dès que Nise est partie, veut le faire danser, s'apperçoit trop tard de sa fuite, & court de tous côtés pour le chercher. Nise revient & lui demande ce qui l'oblige à crier; il répond que c'est son Ours qui s'est échappé. Nise l'invite à ne songer qu'à elle, & lui demande si elle ne vaut pas bien un Ours; elle ajoute plusieurs agaceries, auxquelles Calcante répond par cette Ariette:

*A R I E T T E.*

Oh! laissez donc mon cœur par charité,

Oh! laissez donc mon cœur en liberté.

(*A part.*)

Quelle est pouponne!

Mon cœur se donne,

Malgré ma volonté.

(*Haut.*)

Oh! laissez donc, &c.

✕

Peste de mine,

Qui me lutine,

M v

Peste de mine ,  
 Qui m'assassine !  
 Fut-on jamais plus tourmenté ?  
 Oh ! laissez donc , &c.

✕

Quel martyre ?

J'expire . . .

En vérité.

Oh morbleu , c'en est trop ; prends ta  
 liberté.

✕

## N I S E.

Vous avez la mienne en échange  
 L'amour que j'ai pour vous , doit sembler  
 étrange ;  
 Mais chacun a son goût , j'aime un V  
 sensé.

Elle ajoute qu'elle est bien re  
 des jeunes gens qui l'ont tant d  
 trompée , elle promet encore à Ca  
 de lui trouver son Ours , & ils fin  
 le premier acte par un Duo char  
 dont l'air est on ne peut pas  
 parodié.

Au second Acte le Théâtre  
 fente des ruines , & des mazzures  
 données.

Nise & Brigani, en habits de Bohémiens, ouvrent cette scène ; le dernier craint que le vieillard ne renonce à l'amour, parce que l'argent est sa seule idole.

N I S E.

L'Avarice a beau se défendre ,  
L'Amour est le tyran des autres passions.

Elle le presse en même temps d'aller changer de figure pour la seconder avec leurs camarades, dans le rôle de Magicienne qu'elle va jouer, Nise reste seule. Calcante paraît désespéré.

Dès qu'il apperçoit Nise, il l'implore pour retrouver sa bourse. Elle lui dit qu'elle va tâcher de le servir; mais qu'elle a besoin de sa présence, & qu'elle craint qu'il n'ait peur. Il proteste qu'il affronterait le Diable, pour r'avoir son argent. Nise alors conjure l'enfer, & particulièrement Griffiser qui en est le Caissier. Brigani paraît en longue robe noire, avec une grande perruque armée de cornes, une barbe touffue, & des griffes aux pieds & aux mains. Nise lui demande s'il a la bourse; il répond qu'oui. Calcante prie le faux diable de la lui rendre; celui-ci lui réplique que

sa bourse lui appartient ; que c'est  
argent mal acquis, & lui propose  
un accommodement, c'est que Calc  
épouse Nise, & que sa bourse lui  
vira de dot. Le vieux Marchand  
veut pas y consentir. Griffier ap  
ses camarades pour punir ce refus.  
Bohémiens, déguisés en diables,  
ne peuvent épouvanter Calcante.

Nise lui dit avec douceur, m'ép  
sez-vous ? Je goûte assez la ch  
répart le bonhomme ; que ces Mess  
se retirent : fais-moi voir ma bours  
tu seras contente. Elle fait éloigner  
Bohémiens, & commande à Griff  
de faire briller à leurs yeux la bou  
de Calcante. Il accourt, & montre  
bourse, en disant :

Lucifer vous ordonne  
D'être époux dans le moment,  
Ou redoutez le plus dur châciment.

*Le Diable faire un mariage, se ré*  
Calcante ; il devrait l'empêcher. Brig  
ni répond plaisamment :

Il fait ses intérêts.  
C'est lui qui préside au ménage,  
Et ce n'est pas à toi de sonder ses Décrets.

Nise alors joue la tendresse, en disant qu'elle ne veut pas que Calcante l'épouse malgré lui; qu'elle l'aime trop pour causer son malheur, & qu'elle va lui rendre sa bourse. Brigani lui déclare que si elle n'est épousée, il faut qu'elle périsse; qu'elle peut rendre la bourse à ce prix. Elle la donne à Calcante, & feint de s'évanouir entre ses bras. Le barbon attendri, s'écrie : voilà ma main : Je ne souffrirai pas que tu perdes le jour. Nise revient de sa fausse pamoison, & le bonhomme dit :

Allons, figurons-nous que la bourse est sa dot,  
On n'a du moins rien ôté de la somme ?

Ce dernier vers prouve que l'avarice ne veut rien perdre, & qu'elle est toujours sa passion dominante. Brigani répond que la somme est entière, & qu'il est un Diable honnête homme. Et l'Ours, demande Calcante ? *Vous le voyez en moi*, répart le frere de Nise, en se démasquant, je suis le Diable, l'Ours, & Brigani. Vous m'avez attrapé, s'écrie le vieillard :

Mais Nise est si jolie,  
Qu'en la voyant il n'est rien qu'on n'oublie.

Cette Piece finit avec beaucoup de gaieté. C'est une imitation de la *Zingara*, Intermede Italien , que Mr. Favart a rendu beaucoup plus agréable que l'original. Cet Auteur ne manque jamais d'embellir tout ce qu'il touche, & les graces de son pinceau sont toujours d'accord avec la vérité. Depuis que l'on met des paroles Françaises sur des airs Italiens, aucuns n'ont encore été si bien parodiés que ceux qui se trouvent employés dans la Bohémienne, non seulement le sens des paroles est toujours parfaitement d'accord avec l'expression de la Musique; mais on doit encore remarquer qu'il n'y a pas une seule faute de prosodie dans toute la Piece. Elle eut un succès des plus constans & des plus suivis, & fut représentée 24 fois.

#### *DEBUT DE Mlle. VICTOIRE.*

Le 19 Août Mademoiselle Victoire, déjà connue au Théâtre de l'Opéra par ses talens pour le chant & pour la danse, débuta sur le Théâtre Italien par le rôle de la Débutante dans les Débuts, & celui de Cloé dans l'Embarras des Richesses; ensuite par celui de la Ser-



*du Théâtre Italien.* 279

vante Maîtresse , & plusieurs autres , dans lesquelles elle eut un égal succès ; elle n'a cependant point été reçue , & la plupart des Spectateurs n'en ont pas moins été étonnés qu'affligés.

---

PLUTUS,  
RIVAL DE L'AMOUR.

*Comédie en un acte en prose ,*

*2 Septembre 1756. (1)*

PLUTUS prie Mercure de l'aider à faire la conquête des Graces ; celui-ci doute qu'il soit possible au Dieu des Richesses de séduire ces Divinités , & répond que l'affaire serait bientôt faite s'il n'en voulait qu'à des mortelles. Le Messager des Dieux sort pour aller exécuter les volontés de Plutus , qui de son côté va recevoir l'encens des humains.

Le Théâtre change , & représente , dans le fond , l'Amour , couché sur un lit de roses ; les Graces ne le reconnaissent pas & veulent l'éveiller après

---

(1) La scène est à Cythere.

avoir résolu de l'élever parmi elles ; mais il s'éveille de lui-même , & feignant aussi de ne les pas connaître , il leur dit les choses les plus galantes ; les Graces répondent sur le même ton ; il les prie de vouloir bien le garder avec elles ; elles s'en défendent ; il insiste tendrement ; elles sont prêtes de se rendre , mais elles sentent tout l'empire qu'il prend sur elles , & se fauvent pour lui dérober sa victoire. Mercure arrive , reconnaît l'Amour & lui fait part de son message.

### L' A M O U R.

Plutus a fait le Procès à l'Amour ; Mercure est son Avocat , la Beauté fera le mien , & je suis sûr de gagner ma cause ; préparez le Plaidoyer ; moi , pendant ce tems-là , je vais suivre le Plaisir qui m'appelle ; nous sommes faits l'un pour l'autre ; nous devons mettre à profit tous les momens qui se présentent ; je regrette ceux que je perds avec toi en vains discours. Adieu : fais ta Charge , je vais faire la mienne.

Lorsque l'Amour est parti , les Graces reviennent , & paraissent toutes émuës ; Mercure leur en demande la raison , & leur dit , que si l'Amour en

est la cause, il sçait un moyen sûr pour éviter ses pièges, c'est de le suivre dans le Palais de Plutus; il leur étale avec profusion les richesses de ce Dieu, & leur dit que la Fortune étant la Souveraine du monde, elles partageront son empire.

E U P H R O S I N E.

Des offres si brillantes ne flattent pas nos cœurs. L'éclat est l'ami du vice; mais la simplicité est la compagne fidèle de la vertu.

Aglaé & Thalie sont de même avis, & elles ajoutent: Retournez auprès de Plutus; dites lui, qu'en vain vous avez voulu nous séduire, & que les Graces, pour plaire, n'ont besoin d'autre trésor que de celui de la Sagesse. L'Amour revient, presse de nouveau les Graces qui sont inflexibles. Lorsque Vénus arrive, il la supplie de parler en sa faveur; mais elle lui reproche, à son tour, d'avoir trop long-temps négligé la Beauté, ce qui l'a obligée de se servir des Graces. Mercure revient encore, & en voyant Vénus, les Graces & l'Amour rassemblés, il dit qu'il ne manque plus que le Plaisir & la Volupté. Il annonce à Vénus le prochain retour

de Mars, pour lequel il lui  
prêter des lauriers. La Folie  
menant Terpsicore & le P  
suite. Elle apprend aux Dées  
occupe les Mortels, que nous  
derons bien de rapporter ici,  
c'est ce qui les a occupés &  
pera dans tous les tems.

Plutus vient défendre sa ca  
tre l'Amour, & la perd comm  
son. Mercure lui conseille de s  
à ce Jugement sans appel, &  
dépit, il quitte les Dieux & les  
pour se retirer parmi les Morte  
il est certain d'être toujours bi

On entend un bruit de tron  
qui annonce l'arrivée de Mars  
mour à qui Vénus avait ordon  
ler le joindre, pour se réjouir  
auprès des Graces, qu'il prom  
plus quitter.

A la seconde représentation  
roduit le Génie de la France  
venait annoncer le retour & la  
de Mars, faisant allusion à la p  
Port-Mahon, qui venait de se  
à M. le Maréchal de Richelieu

Avant la premiere représent  
Mademoiselle Silvia vint hara  
ainsi le Public.

On vient souvent , Messieurs , pour vous séduire ,

Par un long compliment mandier un succès ;  
Mais nous n'avons que deux mots à vous dire  
L'Auteur est femme , & vous êtes Français.

Les Spectateurs furent insensibles à cette cajolerie , & jugerent cet Ouvrage à la rigueur ; il est vrai qu'on ne peut pas dire que ce soit une Comédie , ni même un Drame , puisqu'on n'y trouve ni situations comiques , ni actions théâtrales ; mais une allégorie dialoguée , ingénieusement imaginée & très-agréablement écrite. Dans quelques classes qu'on le place , il ne peut faire qu'honneur à Madame Hus , qui en est l'Auteur.



---

---

LE CHARLATAN.

*Intermede en deux actes , mêlé d'Ariettes,  
17 Novembre 1756. (1)*

**T**RACOLIN , appuyé sur une table, espère réparer par le produit d'une nouvelle profession qu'il vient d'embrasser, le dérangement où ses égaremens ont mis sa fortune & celle de Livie , dont il est le Tuteur & l'Amant , mais dont il n'est point aimé ; il continue à se livrer à ses réflexions.

Le talent, le savoir seuls sont insuffisans,  
Il faut en imposer par un air d'importance ;  
Enfin prétendez-vous rang, honneurs, opulence,

Je ne fais qu'un moyen. . . devenez Charlatans.

Livie arrive, en habit de Simone ; ayant une gibeciere ; Tracolin se réjouit de voir que sa Pupille a pris le même parti que lui , & en conçoit un favori-

---

(1) Le théâtre représente le Laboratoire d'un Charlatan.

ble augure ; mais il se trompe, car la Pucelle n'a pris ce déguisement que pour retrouver Octave qu'elle aime. Livie fait plusieurs tours de gobelets & de gibeciere, qui surprennent Tracolin & lui font espérer le plus grand succès dans sa nouvelle entreprise ; il veut encore parler de son amour à Livie, qui le rebute & qui sort ; resté seul, il se livre au chagrin que lui cause l'indifférence de Livie, & les remords qu'il éprouve d'avoir abandonné Julie. Octave déguisé en Valet Charlatan, se présente à lui & lui offre ses services, & lui dit qu'il fait contrefaire à merveille l'aveugle, le boiteux, le muet & le sourd ; il contrefait tous ces rôles l'un après l'autre, & Tracolin l'engage dès ce moment ; il lui offre encore les services d'une jeune Arlequine, remplie de talens. Tracolin promet de la prendre lorsqu'il l'aura examinée ; mais il est obligé de sortir pour aller poircir les cheveux gris d'une vieille Coquette. Dès qu'il est sorti, Julie arrive & Octave lui apprend le succès de leurs ruses. Elle se retire voyant arriver Livie ; Octave se tient aussi un peu à l'écart pour écouter Livie, qui se livre à la gaieté qu'exige son nouveau caractère ; il s'appro-

che enfin, se fait connaître  
où ils s'embrassent, Tracol  
prend, & veut assommer  
s'esquive adroitement, & le  
finit.

Au second acte, le Th  
sente une Foire de Villag  
au milieu le Théâtre du Ch  
curieux sous divers habill  
ment quelque pas de Balle  
acheter des drogues & s'  
parade. Tracolin, Julie,  
Livie distribuent des paqu  
tant gaiement des Couplets

### TRACOLIN, à l'Aff

Voici ce Nectar si vanté,  
Que votre Serviteur apporte de  
*Recipe* du bon vin de Beaune ou  
Infusés dans une chopine,  
Une guttule ou deux de ma liqueur  
Chantez, amusez-vous, aimez ce  
C'est le trésor de la santé,  
L'abrégé de la Médecine,  
L'art de conserver la beauté  
Le remède aux vapeurs, l'âme  
Mais pour rendre plus effi  
Les vertus de ce baume, il faut.



Voir mon Spectacle, il va commencer à l'instant,

On n'attend plus que vous; venez prendre vos places.

**OCTAVE**, *d'un ton burlesque.*

Ici chez nous les grands faiseurs  
Des tours de l'équilibre avec la Femme forte,  
Les Sauteurs & les Voltigeurs;  
Ne vous amusez pas davantage à la porte,  
\* Le plaisir est dedans, entrez vite, Messieurs.

Tous les Acteurs entrent, excepté Tracolin & Julie à qui il demande ce qui a pu l'engager à prendre parti avec lui: elle lui répond que c'est l'infidélité d'un volage qui l'a abandonnée. Tracolin dit à part, que cette jeune Arlequine pourrait bien le venger de l'ingratitude de Livie, & il la presse d'ôter son masque; elle s'en défend, ce qui fait juger à Tracolin que son Amant est en ce lieu, & lui fait présumer que ce pourrait bien être son nouveau Valet; Julie appuye cette erreur, & Tracolin, pour l'engager à l'écouter, lui apprend la prétendue infidélité de ce Valet, qu'il a surpris avec Livie. Il ajoute que cette inconstance doit lui servir d'exem-

ple. Il sort, Livie arrive, apprend l'espérance qu'elle a de recevoir de sa ruse.

Tracolin reproche encore son indifférence : elle lui avoue que son cœur a de l'amour pour lui ; & Tracolin indigné, adieu son hommage à Julie, oppose la résistance qu'elle lui fait nécessaire pour l'enflammer. Livie paraît avec Octave, Tracolin propose à Julie d'être son témoin de l'infidélité de son Vainqueur. Les deux Amans se livrent à leur passion. Tracolin s'avance pour les surprendre, mais il l'est lui-même, lors qu'il se fait connaître, & bien plus tard, lorsque Julie se démalque. Cette Pièce, à qui il marque tout son respect, lui pardonne son inconstance, lui rend son cœur, le dédommage des pertes de sa fortune, & les quatre Amans se réunissent.

Cette Pièce est une Parodie du *collo Medico ignorante*. Elle est pleine de gaieté & très-vivement dialoguée. Elle fut applaudie, & eut huit représentations, malgré le défaut d'excitation qui fit beaucoup de tort à l'ouvrage.

tion. Elle est, de Monsieur de la Combe, déjà connu par les *Amours de Marthurine*, par le *Spéctacle des Beaux Arts*, par les *révolutions de Russie*, par l'*histoire de Christine*, & par plusieurs autres productions, sur-tout par le Dictionnaire des beaux Arts, ouvrage excellent, utile, & fait avec beaucoup de soin.

## LA JEUNE GRECQUE.

*Comédie en trois actes, en vers libres ;*  
*16 Décembre 1756 (1)*

**A**GATHON, Valet de Philoxipe, maudit le moment où son Maître s'est avisé de venir habiter cette retraite, qui est éloignée de tous les cabarets. Il projette avec Criton, Marchand d'Esclaves, le moyen de l'engager à quitter cet azile, où il ne reste que pour voir une jeune Esclave, dont il est secrètement amoureux, & il ne doute point qu'il ne retourne à la Ville aussi-tôt que quelque Marchand l'aura achetée & emmenée. Criton sort, après

(1) Le théâtre représente un bois consacré à Vénus Uranie; on voit dans le fond le Temple & la Statue de la Déesse; sur un des côtés, est la Cabanne de Simas.

avoir goûté ce projet  
 cette Esclave, paraît.  
 Agathon s'il lui a cueilli  
 la Fête de Vénus; il lui  
 plein panier; il le renv  
 & ils s'occupent à faire  
 Policrite entretient Aga  
 Maître, & celui-ci, selo  
 Esclaves, n'en fait pas un  
 avantageux. Philoxipe le  
 il se sauve. Philoxipe qui  
 de la passion qu'il ressent po  
 clave, espere que son imb  
 traira le charme que sa be  
 naître; cependant il s'appro  
 galamment & lui dit;

Quand pour offrir nos vœux le ha  
 couronne,

On doit de la Déesse attendre les fave  
 Vous offrez à Venus l'hommage de nos  
 C'est ne lui présenter que ce que l'on  
 donne.

La réponse modeste & spirituelle  
 Policrite, acheve la défaite de Philox.  
 qui lui demande si elle a fait vœu de  
 jamais quitter cette cabane; Policrite.  
 répond qu'elle doit obéir au destin q  
 l'y a condamnée, & ajoute que des

nièrement, elle profita du moment où il était à la chasse pour voir son Château.

J'entrai dans un Sallon qui me parut un Temple,  
Ensuite je passai dans des Appartemens,  
Que l'art enrichissait de divers ornemens;  
J'examine avec soin, je parcours, je contem-  
ple,

Et j'apperçois des vases précieux,  
Qui renfermaient des fleurs toutes nouvelles.  
C'était les vases seuls qui fixaient tous les  
yeux,

On dédaignait des fleurs les couleurs natu-  
relles.

Hélas! dis-je, leur sort serait plus glorieux  
D'embellir le moindre bocage,  
Que de languir avec obscurité

Dans ces lieux, où la pompe avec son étalage,  
Empêche de sentir l'hommage  
Qu'on doit à la simplicité.

Piloxipe est de plus en plus enchanté  
& ne cache point à Policrite l'admi-  
ration qu'elle lui inspire; elle lui répond  
quelle n'est pas la seule qui ait obtenu  
son suffrage. Philoxipe s'en défend,  
lui fait presque une déclaration des sen-  
timens qu'il éprouve, & Policrite se

*Histoire*  
 us prétexte de rejoindre  
 retire, so *s, qui doivent se rendre a*  
 compagn *Vénus. Philoxipe appell*  
 Temple *de son Valer, lui parle avec*  
 Agathon, *de la jeune Esclave, & celui*  
 transport *un air avantageux, lui fai*  
 ci prenant *entendre qu'il en est aimé; Philoxi*  
 furieux veut l'envoyer pour sa vie a  
 carrieres; Agathon effrayé, avoue q  
 badinait, alors Philoxipe veut lui  
 donner mille coups d'étrivier  
 ce mensonge; Agathon se tro  
 une cruelle alternat *ve, lorsqu*  
 pe, ami de son Maître, vient  
 & demander grace pour lui. C  
 est avare, grossier, & tel  
 gnait autrefois les anc *es*  
 Il apprend à Philoxipe qu'  
 lieux, pour faire enfermer  
 qui s'est amouraché d'une  
 lageoise, il demande à Philoxipe  
 avis sur cela, ce qui met ce dernier  
 une situation assez semblable à celle  
 Métromane. Crisipe demande encor  
 Philoxipe, s'il n'a pas dans son vo  
 nage un espece de Sage, que l'on cen  
 me Simas; il ajoute qu'il lui doit  
 talens, dont il veut se faire payer  
 loxipe répond que Simas est un  
 sophe indigent, qui n'a pour tout

que sa vertu, & qui ne craint point  
qu'on la faisisse.

C R I S I P P E.

Ce mot de Philosophe est un terme enchaîné,  
Qu'on affiche par prévoyance ;  
Voit-on tout son bien éclipsé,  
C'est en grands sentimens que l'on fait sa  
dépenſe ,  
Et la Philosophie est un état forcé ,  
Qui sert de faſte à l'indigence.

La jeunesse du Hameau paraît, con-  
duite par Policrite ; Crisippe l'admire,  
& vers le milieu de la Fête, il tire Phi-  
loxipe à l'écart, pour lui demander qui  
elle est ; lorsque la Fête est achevée,  
Philoxipe lui apprend qu'elle est esclave  
de Simas, & Crisippe s'en réjouit, par-  
ce qu'il prétend l'avoir en payement de  
ce qui lui est dû par ce Philosophe ;  
Philoxipe, qui n'est pas de cet avis, se  
charge de traiter ce marché, afin de  
l'éviter ; il dit à Crisippe :

Vous réussiriez mal, chargez-moi de ce soin.  
Dans un cœur vertueux, l'infortune est al-  
tière,

Vous le révolteriez, mais je saurai de loin ;

Sans l'offenser , traiter cette matiere.  
 J'aurai peut-être l'art de fléchir son esprit.  
 L'adversité résiste aussitôt qu'on l'aigrit ;  
 Mais lorsqu'on la ménage , & qu'on la considère ,  
 La bonté l'adoucit , l'humanité l'éclaire ,  
 Et l'on obtient tout , d'abord qu'on l'attendrit.

Crisippe y consent , & Philoxipe  
 frappe à la porte de la cabane de Simas ,  
 que cette visite surprend , & qui  
 demande à quoi il peut être redevable  
 de cet honneur.

## P H I L O X I P E .

Avec impatience  
 Depuis long-tems chez vous desirant d'être  
 admis ,  
 Je veux mériter d'être au rang de vos amis.

## S I M A S .

Seigneur , l'amitié veut un peu plus d'équilibre ;  
 Son lien le plus fort , vient de l'égalité.  
 Lorsque l'on veut s'unir avec intimité ,  
 Il faut former ce nœud sans cesser d'être libre ,  
 Et que tous les devoirs ne soient pas d'un côté ,  
 Précisément c'est le cas où nous sommes ,



Je vous dois tout, suivant le préjugé des  
hommes ;

De vous à moi l'espace est infini ,  
Et l'amitié demande un terrain plus uni.

Simas entrevoit bientôt la raison de  
l'empressement que Philoxipe lui mon-  
tre ; il lui dit :

Vous paraissez vraiment zélé pour moi ,  
J'en remercirai Policrite ;  
Lorsque l'on peut avoir tel Esclave chez soi ,  
Convenez donc qu'on a bien du mérite. . . .

Philoxipe a beau l'assurer de son dé-  
sintéressement, Simas persiste dans son  
opinion.

S I M A S.

Je connais trop les hommes , Philoxipe ;  
Il en est peu de généreux.  
Je vois depuis longtems que la vertu , chez eux  
Est souvent un moyen , rarement un principe.

Agathon vient avertir son Maître que  
Crisippe l'attend à table ; ce mot expli-  
que l'énigme à Simas , qui connaît toute  
la dureté de ce créancier. Lorsqu'il est  
seul, il dit :

Faut-il t'abandonner , ô cabane chérie !

Mais opposons les traits d  
A ce revers inatten  
Sous un Ciel plus serein  
vie

Dans des lieux où l'honneur  
combattu.

Le sage trouve sa Patrie

Par tout où regne la

Simas commence le second  
Policrite, à qui il reproche  
prend de se parer depuis qu  
il lui parle de Philoxipe, &  
de cette jeune fille ne lui pa  
lui cacher qu'elle l'aime. Sim  
avoir fait une réprimande  
que sévère ; lui apprend  
Crisipe ; la nécessité où il est  
ner sa retraite, & enfin il av  
crite qu'elle est sa fille, en  
tant un portrait de lui, dont s  
jamais voulu se défaire ; Polic  
cette nouvelle avec toute la  
dont elle est capable, & lui  
Pourquoi il ne le lui a pas plut

S I M A S.

Si je vous ai caché de qui vous êtes  
C'était par un excès de l'amour paternel

J'ai voulu vous sauver le passage cruel ,  
D'un changement de destinée ;  
Lorsque l'on n'a connu que l'état du malheur ,  
A ses traits émoussés notre ame s'accoutume ;  
Les seuls revers affectent notre cœur :  
L'infortune paraît tirer son amertume  
Des droits que l'on avait de prétendre au bonheur.

Crisippe arrive , dit qu'il aimerait mieux de l'argent comptant ; mais qu'il s'accomodera de l'Esclave. Simas dit , qu'il ne peut s'en défaire , & demande Philoxipe pour arbitre. Crisippe , qui s'est douté que son ami aimait aussi Policrite , & qui voit l'empressement qu'elle témoigne pour sa médiation , cherche à l'en dégouter , par un portrait très-désavantageux , & sur-tout appuyé sur les mauvais procédés qu'il lui suppose envers les femmes. Agathon qui a été piqué des refus de Policrite , revient & amene Criton , Marchand d'Esclaves , qui vient pour l'acheter ; Simas prétend qu'elle est libre & assure qu'il le prouvera en ce moment. Un Esclave vient apporter une lettre à Policrite , qui la lit , & y trouve ce qui suit :

» Policrite , quoique vous n'ayez  
N v

„ pas les sentimens d'une  
 „ êtes cependant sur  
 „ essuyer tous les chagr  
 „ drait vous les épargner  
 „ la douleur que vous au  
 „ tenir à un autre Maître  
 „ Le porteur de cette Lett  
 „ gé de vous remettre cem  
 „ vous voulez renfermer vos  
 „ le Temple voisin, consacrer  
 L'Esclave qui a apporté cet  
 observe le silence sur la main  
 donnée, & offre seulement le  
 talens dont il est porteur. C  
 prétend qu'ils viennent de Cyth  
 une des Maitresses que Philoxipe a  
 donnée.

## S I M A S.

Pour se venger d'un Amant qui l'oublie,  
 Elle employe un moyen qui n'est pas rebat  
 C'est la premiere fois qu'on voit la jalousie,  
 Prendre les traits de la vertu.

Quoi qu'il en soit, Policrite ne balan-  
 ce pas à se consacrer à Diane, ce qui  
 touche un peu Crisippe & lui fait croire  
 que Policrite ferait une très-bonne fem-  
 me, que d'ailleurs elle doit être très-  
 économe, de la maniere dont elle a été

Policrite, pénétrée de reconnaissance,  
 reconnait la fausseté des discours de  
 Crisippe; Philoxipe la confirme par  
 la justice qu'il vient de lui rendre, en lui  
 apprenant que son dessein est de l'épo  
 ser, & qu'il va la demander à Simas  
 elle l'en empêche, parce qu'elle va  
 auparavant le faire revenir de l'in  
 prévention où il est sur son  
 Elle sort, Crisippe arrive, &  
 naître par un à parte, qu'il  
 miné à l'épouser aussi; mais  
 la censure de Philoxipe, celui  
 ve dans la même situation,  
 duit une scène assez comique  
 l'invention n'est pas nouvelle  
 vient les mettre tous  
 en leur apprenant que  
 riée, & pour preuve il  
 portrait de Simas, qui  
 prend point Philoxipe, parce qu'il  
 peut avoir le portrait d'un bienfa  
 & que Policrite n'a pas fait difficu  
 lui montrer; mais il est outré de  
 lorsqu'il lit ces mots qui sont

Conservez ce Portrait d'un époux  
 leur,

Et qu'il soit sous vos yeux moins que  
 votre cœur.



*Histoire*  
 ne vuid Philoxipe arrive, & Cris-  
 pe à son tour; les deux Rivaux s'entre-  
 tiennent de la perfidie de Policrite qui  
 sort de la cabane en cherchant le por-  
 trait; Crisippe lui apprend que Simas  
 va être arrêté; Policrite au désespoir  
 lui offre sa liberté pour racheter ce  
 de son bienfaiteur, & Crisippe son-  
 lui disant ironiquement qu'il  
 s'en rapporter à Philoxipe,  
 peut s'adresser à lui. Policrite  
 l'outrage qu'elle vient d'en recevoir  
 le conjure de lui être favorable  
 les termes les plus touchants

## P H I L O

Elle est tout à la fois ,  
 hardie.

## P O L I C R I T E

Simas faisait la douceur de ma vie  
 Il est mon Protecteur , mon Maître ,  
 soutien ;  
 Mon cœur est si content quand ma  
 loue.

On conçoit aisément que ce  
 le moyen de toucher Philoxipe,  
 son indignation est - elle extrême.  
 la traite avec la dernière humilia-

*Histoire*  
 à payer pour eux. Crisippe n'était pas  
 si fâché, qu'il n'acceptât ce parti; un  
 mortel l'équivoque qui avait causé  
 le dépit de Philoxipe. Simas lui apprend  
 que les vers & le portrait ont été fait  
 pour la Mere de Policrite qu'il lui  
 corde; celle-ci pardonne volontiers  
 transports que l'amour a fait n  
 Crisippe est payé, Simas est lib  
 Amans sont unis, & la Pi  
 satisfaction des Auteurs &  
 teurs. Elle est de M. l'Ab  
 de l'Académie Française.  
 des situations très-inté  
 traits de morale  
 rendus, & généralement  
 on reprochera à l'Au  
 trop d'esprit; mais c'e  
 lorsqu'il n'est aux dépens  
 ni du sentiment. Ceux qui s'oc  
 vés dans cette dépense, peu  
 crois, être moins soupçonnés  
 nomie que d'indigence.

Madame de Graffigni  
 quelque tems auparavant don  
 tre Français la Fille d'Arise  
 tendit que c'était le sujet de  
 qu'on lui avait volé; l'affaire & la  
 manuscrits furent portés chez

## R A M I R.

*Comédie héroïque en quatre actes*  
*31 Janvier 1757. (1)*

**L**E Comte de Cerdagne, par ses vertus & ses exploits, a mérité le secret Léonor, sœur d'Alphonse de Léon & de Castille. Ils ont par cet hymen, les loix sévères de Ramir en a été le fruit. Il vit d'enfance dans une retraite en de Forêts, & voisine de Burgos la tutelle d'Erneste, qui par nécessité cache sa naissance. Ce jeune Héros déjà couvert de gloire, par des actions dignes de son Sang; il a défait de quelques Pâtres, des Partisiers, qui ravageaient l'Espagne informe souvent le Comte de son fils. Arlequin, Villageois, fidèle, est le porteur de ces avis. Rivaros, Ministre d'Alphonse, l'ennemi de la faveur du Comte de Cerdagne, & son plus grand ennemi,

(1) La scène est à Burgos, & dans les environs.



renfermer, il fait éclater son  
& son désespoir.

Ainsi dans un tombeau, privé de  
Je vais loin des humains achever  
J'y vais d'un long trépas éprou  
      eurs,

Jouet infortuné de mes Persécute  
Et fui même de ceux, dont la m  
      ble,

Soutiendra de mes jours la trame

La Loi qui nous punit de l'ardeur  
Outrage les mortels, l'amour & la  
Fortune, gloire, amour, vous m  
      trahi,

Plaisirs, richesse, honneurs, tout é  
A ces Dieux des humains, aux char  
      vie,

Vont succéder ici les maux & l'infan  
Ainsi donc, en ce jour, dans ce vast  
Il ne me reste plus qu'une tombe &

A peine l'Epoux malheureux  
entré dans le Château, qu'on a  
d'un autre côté le Fils, envelo  
Rivaros & sa suite. Il se défend  
javelot, qu'on brise dans ses m  
Ministre lui ordonne de se ren

## RIVAROS.

Mortel présomptueux ! vil habitant des bois !

## R A M I R.

Ils ont été le champ de mes premiers exploits.  
Contre les Africains cruels & redoutables ,  
J'y défendis mon Roi , mon Pays , mes sem-  
blables ,

Sans en être connu , sans en exiger rien ;  
J'y détestai le mal , j'y fis toujours le bien ;  
L'honneur y fut ma loi , la gloire mon me-  
bile ,

La vertu mon soutien , la valeur mon azile ;  
Voilà mes actions , condamne-les ; choisis  
Celle qui doit ici m'attirer tes mépris. . .

Rivaros veut le faire charger de chaî-  
nes. Ramir se saisit de l'épée du Minis-  
tre , & la tire.

Barbare ç'en est trop. . . qu'on te donne  
une épée.

Alphonse survient , escorté de sa suite ,  
& ordonne à Ramir de rendre l'épée.

RAMIR, à *Rivaros*.

Je mets sans murmurer , ce fer en ta puis-  
sance ;

du Théâtre L  
marle, je cede

ordre d'Al  
nain  
rendu

ait so  
Rami  
es d'i

ans  
urs  
ne fa  
parl  
ess  
es  
tes  
u t

glorie ;  
quois, elle est toujours le prix  
taire ;  
pour faire, en un mot, ma joie  
bonheur,  
mon Prince, l'Etat, les humains  
neur.

le Ministre revient av  
r apprendre à Alphonse

italien.

& retiens ma ven-

onse, apprends qu'ici

que plongé dans ton

rtir Rivaros, calme la  
, & lui donne des le-  
Héros.

Servir, que gagner tous les

trouche adoucis la rudesse  
er, agir sans fierté, sans

infortunés & les Persécuteurs  
s envieux, fais tes admirateurs.

tes premiers pas, dans le champ de la

la vic-

& mon

& l'hon-

Scapin  
qu'Al-

*Histoire*  
 manfor Roi de Fez, &  
 fondent, à la tête des  
 Turcs, sur les environs  
 Roi arme Ramir, & le  
 lier.

# RAMIR

Ah ! surpris & charmé de c  
 signe,

Aux yeux de l'univers je veu  
 digne,

Et je jure à vos pieds que ce glai  
 Dans le Camp d'Almanzor va p

reur,  
 Je veux dès ce jour même, au

m'honore,  
 Le montrer tout fumant du sang du

Si mon cœur s'abandonne à d'au  
 mens,

Si par mes actions je trahis mes se  
 Puisse le juste Roi, que je fers & qu

Marracher cette épée, & m'en percer lu

Plusieurs scènes comiques entr  
 pin, Arlequin & Coraline succè  
 cette action. On voit entr'autres  
 quin fait Tambour Major: qui  
 battre la Caisse.

. . . . Messieurs, de par le Roi,

Et le brave Ramir, qui commande sur moi,  
Je viens faire savoir à la belle Jeunesse,  
Qu'il nous faut des Guerriers ; j'en prends de  
toute espee.

Je vais leur délivrer un bon engagement ;  
Grands plaisirs, bouche en Cour jusques au  
Régiment,

Ils seront réputés l'honneur de la Castille ;  
Et l'on doit distinguer les enfans de famille.  
A son choix, on sera Capitaine ou Soldat.  
On a besoin d'un Clerc, & d'un jeune Avocat.

Zéline paraît à la tête d'une Division  
sur une montagne qu'on voit dans la  
perspective, tandis que plus bas, Ramir  
met en fuite un parti de Turcs. Elle des-  
cend, & l'attaque lui même. Les deux  
combattans, réciproquement émus &  
attendris, semblent vouloir se frapper  
à regret ; Ramir désarme cependant  
Zéline, qui, outrée d'être vaincue,  
redemande ses armes pour s'en per-  
cer le sein : le jeune Héros les lui re-  
fuse.

. . . . Hélas ! en combattant mon auguste  
ennemie,

Je craignais de trancher une si belle vie ;  
Malgré moi , je cédaï au plaisir de vous voir ;

*Tome VI.* O

Et ma main en tremblant, remplissais  
devoir :

Echappée en ce jour aux horreurs de la guerre,  
Vivez, pour embellir, & pour charmer  
terre.

Zéline demande si on veut l'oublier,  
par un semblable langage. Ramir  
s'en excuse.

Si mes discours ici sont trop peu mesurés,  
Prenez-vous-en à vous, qui me les inspirez.  
Elevé dans les bois, guidé par la nature,  
Je suis également l'audace & l'imposture.

La Princesse ne peut refuser son  
me, & même son admiration aux services  
d'un ennemi aimable & généreux,  
dont les premiers regards l'ont  
émue. L'approche des deux armées  
interrompt enfin, & les force à se  
séparer.

Les Turcs & les Maures s'emparant  
de la montagne. Ramir à la tête  
des Castillans, les attaque dans tous  
leurs postes. Almanzor, prêt d'expirer  
sous ses coups, tombe percé d'un javalot,  
& les Africains sont désarmés.

R A M I R.

**Le Barbare** Almanzor vient d'expier ses crimes.  
**Poursuivons** l'Africain; immolons nos vic-  
times.

**Périssent** à jamais replongés dans les mers  
**Ces fléaux** de l'Espagne & de tout l'Univers!  
**Dieu** puissant, je te dois cette grande victoire,  
**Daigne** combler ici mon bonheur & ta gloire;  
**Livre** à ma faible main nos ennemis cruels;  
**Venge** Alphonse, Ramir, le monde & tes Au-  
rels.

**Le Héros** sort avec vivacité, pour  
poursuivre les fuyards au son des trom-  
pettes, des timbales & des tambours.  
Ainsi finit le troisieme acte.

Au quatrieme, le théâtre représen-  
te une campagne. On voit dans le fond  
un des côtés du **Château de Lune**, pres-  
que ruiné par le tems.

Scapin, chargé d'étendarts, annonce  
au Roi la victoire remportée par les  
Castillans. Il présume de plus que Ra-  
Zéline sa prisonnière. Le  
vainqueur, suivi de Maures enchaînés,  
& de Castillans chargés de dépouilles,  
vient confirmer lui-même son glorieux  
Vain. Il dit à Alphonse, qui lui té-  
Oij



moigne la plus vive reconnaissance  
qu'il est déjà trop payé par l'honneur  
qu'il a eu de le servir.

Que dis-je : à ma valeur vous avez applaudi  
Et d'un bonheur si grand, je dois être content  
Cet encens prodigué par des flatteurs inconstants  
Doit produire l'orgueil & corrompre les hommes  
Mais dans tout l'Univers, rien n'est si commun  
que l'encens accordé par un Roi vertueux.

Zéline, chargée de chaînes, est  
amenée aux pieds du Roi. Elle lui parle  
avec fermeté, & attend son arrêt  
sans le craindre. Le jeune Héros l'interrompt,  
pour parler en sa faveur. Ramir  
répond qu'il ôte les chaînes à Zéline, &  
dit d'aller parer sa Cour, où elle  
recevra que des hommages. Enfin il veut  
récompenser Ramir, & faire élever  
Zéline à sa gloire. Le jeune Vainqueur  
dit que la récompense est trop grande.  
Il exige seulement qu'on lui apprenne  
le nom des Auteurs de sa vie. Le Roi  
est embarrassé par cette demande.  
Ramir insiste, supplie & presse Alpharad  
qui sort précipitamment, avec douleur  
de ne pouvoir le satisfaire.  
Le jeune Héros s'empporte.



l'ingratitude de celui qu'il vient de servir, & se prépare à retourner dans les forêts, quand Arlequin vient l'instruire de l'intérêt que le Comte de Cerdagne a toujours pris à son sort. Ramir veut parler à ce fameux Guerrier, dont le destin l'intéresse lui-même, pour tâcher d'en tirer quelques lumieres. On lui dit qu'il est retenu dans le Château de Lune pour un crime d'Etat, & qu'on ne peut l'y voir, parce que le Gouverneur a reçu à cet égard des ordres très-rigides. Ramir en est indigné. Arlequin lui conseille de sapper le mur le plus vieux du Château, qui répond au souterrain où sont enchaînés les grands criminels. Le Héros, secondé de son escorte, attaque le mur, qui s'entr'ouvre peu à peu, s'écroule, & forme deux ouvertures, à travers desquelles on voit un souterrain affreux. Ramir entre par la premiere, avec ses Soldats; & l'instant d'après, le Comte de Cerdagne sort par la seconde, portant à ses bras quelques anneaux de sa chaîne, brisée dans l'écroulement.

Le jeune Héros suit de près le Comte. Ils s'abordent avec émotion, se parlent, s'attendrissent, & reconnaissent le lien dont les unissent le sang & la na-

ture.  
joie,  
dont  
fils,

*Histoire*  
Ramir mêle aux transports d'  
son indignation contre le  
il a défait les ennemis. Ah!  
lui dit le Comte.

Un grand homme avec joie affronte  
pas,  
Pour servir des humains qu'il recon-  
grats!

Ramir veut aller avec son  
jeter aux pieds d'Alphonse.

Le COMTE DE CERDAS

Fuyons plutôt les yeux d'un Prince  
Qui sans doute en ce jour punirait ta v-

RAMIR.

Moi fuir, seigneur! mon bras répo-  
votre vie.

Le COMTE DE CERDAS

Mais par un crime alors tu l'aurais  
Pour calmer de son Roi la haine & l'  
La fuite est un triomphe, & non un  
neur.

Alphonse, qui a été averti  
tion de Ramir, vient, accom-  
Zéline & de Rivaros, pour fair  
& punir les deux nouveaux co-

du Théâtre Italien: 319  
 mourir, Comte  
 Ramir ourvu que l'on sauve  
 ere. R ne veut point survivre  
 exible ; mais Zéline le Roi d'é-  
 éros infortunés; Ramir défend les  
 es jo- rs; il a pris sa con-  
 Al onse; elle doit de-  
 ur. le Roi se rend enfin servir à  
 e C mte pour son frere, recon-  
 for neveu. Zéline appla- & Ramir  
 g néreux. Alphonse l'a udit à ce  
 bl r le bonheur de Ramir l'engage à  
 on Elle se défend d'abir par leur  
 e change bientôt de langage rd; mais  
 Piece par ce vers : e & finit

seigneur, je suis vaincue, & je  
 Cette Comédie est tirée de  
 & mise en vers par M. is obéir.  
 dans son Avertissement es Italiens  
 M. Araignon, Avocat, ailhol, qui  
 ron quatre-vingt vers, nvient que  
 ont été applaudis. Au fait envi-  
 que ce soit cet ouvrage nt plusieurs  
 fait, & mérite son suc lus, de qui  
 il est bien



LES ENSORCELÉ  
OU JEANNOT ET JEANNET

Parodie en un acte en prose, mêlée de  
chants, 1<sup>er</sup>. Septembre 1757. (1)

GUILLAUME.

AIR: Ah! si t'en tâte, si t'en goût  
t'en as.

MORGUÉ, l'amour est un chien de Sorcier  
Qui m'fra bientôt oublier mon métier,  
Moi qu'on nommait la fleur des Marichau,  
Pour un' Fillette, j'néglige mes ch'vaur,  
Et je n'fais plus qu'm'occuper de mes manem



Ah! ma poitrine est un' forge d'amour,  
Dont mes soupirs soufflent l'feu nuit & jour;  
D'une âme ardente j'm'sens embrâser;  
Pour l'appaiser, j'm'efforçons de l'artoser;  
Mais j'ons beau boire, ça n'fait qu'l'attise

Madame d'Orville, de qui j'ai l'hon  
neur d'être le Marichal, est la Marain

(1) La scène se passe au Château de Madame d'Orville.

*de Thérèse*  
 Jeannotte ; c'est elle qui lui baille sa  
 fait que l'i fasse ma cour : alle  
 e m'en voyer chercher ; c'est  
 ment pour me proposer de lui  
 ma pite jument dont elle a  
 Voilà une bonne occasion pour  
 r de Jeannotte.  
 ame l'Orville arrive.  
 Gu. Guillaume le marché, & pro-  
 men ; celui ci, sans l'écd de sa pe-  
 de Jeannotte, ce qui provient, lui  
 voq. es très-plaisantes ; prout des  
 ent ; Guillaume propose à la fin ils  
 r la petite Jument contr de tro-  
 ad. Not. Madame d'Orville annette  
 it, sans la répugnance qu'elle onsen-  
 inclination de Jeannotte de éner  
 Jeannot, fils de son Fermier. ui aime  
 ui apprend que ces deux uillaume  
 croient enforcés, & son enfans se  
 consulter sur les tourmens venus le  
 u'ils ne connaissent pas, leur l'amour,  
 er. Guillaume compte pr ait éprou-  
 rreur, il se charge de la ter de leur  
 Jeannotte, & Madame d' uérison de  
 e de Jeannot. Lorsqu' ille de cel-  
 ce jeune homme vient est sortie.  
 ulti Guillaume, auquel echef con-  
 on mal : expose ainsi

Je sens, quand j'voyons Jeannette  
 Du plaisir & du chagrin ;  
 Je n'fais pas ce que je souhaite ,  
 Et le desir va son train ;  
 Quand al' m'regarde , je grille ,  
 C'a m'fait perdre la raison.  
 Les yeux tant doux d'une Fille ,  
 Avont-ils queuque poison ?



Je bûvons de belle iau claire ,  
 Pour appaiser ce grand feu ;  
 Je nous j'tons dans la riviere ,  
 Et je n'y restons pas pour peu ;  
 Je mettons dans not' salade  
 Des herbes de toutes façons ,  
 Et j' n'en suis pas moins malade ;  
 Ces remed'là sont pourtant bons.



Guillaume lui dit que c'est un ch  
 que Jeannette lui a jetté ; & lui o  
 ne de ne la plus regarder.

J E A N N O T .

AIR : *Adieu ma chere Maîtresse.*

Ah ! Guillaume , votre recette  
 Ne m'est pas d'un grand secours ,

J'ons bian n'pas r'garder Jeannette ,  
Hélas ! je la voyons toujours.

Guillaume acheve d'effrayer Jeannot , en lui disant qu'il courra le loup-garou , & que le diable lui tordra le col ; mais il lui donne un secret pour repousser le charme de Jeannette , & l'assure que Madame d'Orville achèvera sa guérison.

Jeannette arrive à son tour , pour consulter Guillaume , qui s'offre lui-même pour la guérir du mal que lui fait Jeannot ; mais elle n'ajoute pas foi à ce remède. Madame d'Orville survient & se fait expliquer comment Jeannot a donné le sort à Jeannette ; elle répond que c'est par un bouquet & par un baiser ; elle se promet bien de lui tout rendre , sans oublier le baiser. Madame d'Orville sort & lui dit d'oublier Jeannot & d'aller se divertir avec ses compagnes ; Jeannette trouve que cela est plus aisé à dire qu'à exécuter , & voyant venir Jeannot , elle sort pour exécuter les ordres que sa Maraine lui a donnés & pour aller chercher tous les présens qu'il lui a faits ; elle revient bientôt avec un panier où il y a des rubans & un



bouquet; ils se reprochent l'un  
tre le mal qu'ils éprouvent.

## J E A N N E T T E

AIR: *Je m'en vais à la Rivière*

Souvians-toi d'un jour de fête,  
Que tu m'donnis un bouquet;  
M'attachant d'un air honnête,  
M'embrassant quand ça fut fait.  
Ça Jeannot, en bonne foi,  
Diras-tu que c'n'est pas toi?

## J E A N N O T.

Dis-moi quel pouvoir m'attire  
Dès l'aurore sur tes pas?  
Je m'déplais où tu n'es pas,  
Je languis & je soupire,  
Ça Jeannette, en bonne foi,  
Qu'est-c'qui cause mon martyre?  
Ça, Jeannette, &c.

## J E A N N E T T E

La nuit pour peu que j'sommeille,  
Dans mes rêves je te vois;  
En sursaut j'prête l'oreille,



**Croyant** entendre ta voix.

**Ça**, Jeannot, en bonne foi,

**Si** matin qu'est-c'qui m'éveille :

**Ça**, Jeannot ; &c.

**Après** un beau dépit de part & d'autre, Jeannette jette à Jeannot le bouquet, les rubans & le panier ; Jeannot repousse le sort comme Guillaume le lui a appris ; mais tout cela n'y fait rien ; ils sentent leur mal augmenter, & ils sortent en colere l'un contre l'autre. **Madame d'Orville** arrive, veut les appaiser, commence par congédier Jeannette, & entreprend ensuite de guérir Jeannot ; mais il aimerait mieux guérir avec Jeannette. **Madame d'Orville** lui promet de l'épouser, après lui avoir fait donner une éducation convenable, & consent à le guérir à ce prix. Elle sort pour aller trouver son pere, & Jeannette, qui a tout entendu, revient, & dit à Jeannot qu'elle n'est plus fâchée contre lui, puisque c'est sans le savoir que l'on s'enforce. **Madame d'Orville** leur a aussi appris que les Oiseaux chantent pour soulager leur amour ; ils en font de même ; ils sautent, dansent & courrent l'un après l'autre pour se soulager.

ger; ils essayent ensuite de  
mais aussi inutilement,

J E A N N E T T E

Ecoute, Jeannot : v'là eune c  
maladie, au moins.

J E A N N O T.

Ça m'fait songer à c'que m'a  
Maraine; un fort s'en va comm  
venu.

Tu fais que le fort qui nous dévo  
Nous est venu par un baiser;  
Il faut, pour l'appaïser,  
T'en donner un encore,  
Veux-tu, Jeannette?

J E A N N E T T E.

Eh mais, oui dà.

J E A N N O T.

Voyons, voyons comment ça fra

Essayons ça.

M'en coutât-il la vie?

Contentons mon envie.

G U I L L A U M E.

Alte-là.

Lorsqu'ils sont prêts à s'embrasser, Guillaume paraît, & les en empêche. Jeannette dit à sa Maraine, qui la gronde, que c'est qu'elle voulait lui épargner la peine de guérir Jeannot. Madame d'Orville veut la marier avec Guillaume & prendre Jeannot pour elle; mais les deux Amans disent qu'ils aiment mieux mourir ensemble que de guérir avec d'autres. Madame d'Orville & Guillaume sont obligés de prendre leur parti, & ne pouvant plus long-tems s'opposer à l'amour intéressant de Jeannot & de Jeannette, ils les unissent tous deux.

Cette Piece est un ouvrage de Société entre Madame Favart, Monsieur Guerin, & Monsieur Harny; c'est sans contredit de tous les drames faits sur le Roman de Daphnis & Cloé, celui où l'on trouve le plus d'ingénuité. Il a été très-bien accueilli du Public & a eu vingt-huit représentations toujours applaudies.

---

*Gratis.*

Le 14 Octobre, les Comédiens donnerent *gratis*, Arlequin Baron Suisse,

les Enforcelés, les Chinois & le  
de la Noce Chinoise, en réjou  
de la Naissance de M. le Comte  
tois.

## LA NOCE INTERROMPU

*Parodie d'Alceste en trois actes,  
prose, mêlée de chants, 26. J  
1758. (1)*

**A**LCIDAC confie à Jasmin le  
grin qu'il a de voir Modeste, qu  
me, s'unir en ce jour à Mazette  
min conçoit que son imagination  
présenter des tableaux réjouissan  
ne l'amuseront gueres. Alcidac  
avec Jasmin, que Lisette, Suiva  
Modeste, veut arrêter; mais il l  
prend qu'on a déjà retranché la  
de leur rôle, & qu'ils feront mie  
le supprimer tout-à fait. Alcidac  
zette, Modeste & Fadès son pèr  
vis des gens de la Noce, vi  
assister à une Fête d'eau-douce,

(1) Le théâtre représente un lieu  
préparé pour une fête, sur le bord d  
vierre.

rée sur un train de bois à flotter , que Nicodème , Sénéchal de Normandie , donne à Modeste , quoiqu'elle épouse son Rival ; elle danse le menuet de la Mariée ; ensuite plusieurs personnes de la Noce forment des Contre-danses , qui sont suivies de celles des Bateliers que Nicodème a amené pour tirer l'oye. Il dit que c'est assez danser sur terre ; il prend la Mariée par la main , la conduit sur l'eau , & lorsque les autres vont pour la suivre , Nicodème fait lever la planche & sont obligés de rester sur le rivage.

Madame Tontine , Blanchisseuse de Nicodème , dont elle protège la fuite , vient se mocquer de Mazette ; mais Gringole , Meunier d'un Moulin à eau , lui promet son secours & ses bachots pour poursuivre le ravisseur.

Au second acte , le théâtre représente un Château antique environné de fossés ; Nicodème paraît avec Modeste , qu'il traite militairement , & avec laquelle il veut user du droit de conquête ; heureusement pour elle , Alcidac paraît à la tête de ses Dragons ; mais Nicodème qui fait lever la Milice du pays , & qui commande à la Maréchaussée , dit qu'il ne le craint gueres , & rentre dans

son Château avec Modeste qu'il traîne.

Une marche annonce Alcidas paraît à la tête de ses Soldats ; il le range en peu de mots, & leur dit de ce combat dépend le sort de la ra. Nicodème paraît sur les murs son Château, d'où il les brave. Alcidas ordonne à ses soldats de marcher mais Mazette, qui l'a suivi, est d'avis que l'on prenne d'abord la voie de douceur ; il lui redemande sa femme sans y regarder de si près, & lui propose de met la paix à ce prix.

### NICODÈME.

AIR : *Vous irez aux Feuillantines.*

Vous l'aurez à votre tour,

Quelque jour.

### MAZETTE.

Quel revers pour mon amour !

ALCIDAC, à Nicodème.

Nous allons punir ton crime.

### MAZETTE.

Et moi j'en (*bis.*) suis la victime.

Alcidas indigné, ordonne l'assaut ; les

légans & les assiégés chantent ou ent un chœur; Alcidac à la tête des ns, brise la porte, & s'empare du nâteau. Fadès, pere de Modeste, ent en disant qu'il veut tout tuer; mais arrive lorsque la besogne est faite.

F A D E S.

AIR : *Vous qui cherchez des gens joyeux.*

J'arrive tout exprès , je croi ,  
Pour me faire moquer de moi ;  
Quoi qu'il en soit en pareil cas,  
Ma peine n'est pas vaine.  
Sans moi l'on ne remplirait pas  
Le vuide de la scène.

Alcidac paraît avec Modeste qu'il ramene & qui avoue qu'il était tems. Il veut se disposer à partir; Fadès & Modeste l'arrêtent, comme de raison; mais il leur répond qu'il doit ses soins à cent autres infortunées, & couper en en ce jour les oreilles à cinquante ravisseurs. Modeste n'est pas la dupe de cette gasconade. Alcidac lui avoue franchement qu'il fuit ses attraits, & qu'il ne veut pas troubler le bonheur de son union.



*Histoire*  
**MODESTE.**

En fait d'Hymen, quelque douceur  
 Qu'une femme ressent, e,  
 Ne savez-vous pas bien, Monsieur  
 Qu'un bon ami l'augmente ?

Alcidac sort, & on apporte le  
 mourant ; il apprend à Fadès  
 c'est Nicodème qu'il a ainsi acco  
 d'un coup de gaule ; Modeste le  
 en très-mauvais état pour un  
 Noce, ils se lamentent tous de  
 Fadès dit qu'il vaudrait mieux e  
 chercher un Chirurgien. Monsieur  
 Cassé arrive à point nommé, &  
 malade de se consoler, qu'il ne l  
 pas long-temps, parce qu'il n  
 qu'un instant à vivre ; mais que  
 fera rien, & qu'il lui rendra la v  
 une goutte de la Médecine uni  
 du Docteur Glouton, Philosop  
 métique, cabalistique, balla  
 fudorifique, empirique & magiq  
 habite une isle solitaire, pour y  
 poser les rayons du Soleil, d  
 laboratoire souterrain.

Il ajoute qu'il en est le dépo  
 mais comme il n'en reste plus



goutte, il ne m'est permis de la donner qu'à une condition; c'est de procurer au Philosophe les moyens de renouveler son remède, en lui procurant un ami véritable, ou une femme fidelle, dont le souffle pur entretienne jour & nuit le feu de ses creusets.

M A Z E T T E.

Ah! je suis mort; que l'on m'emporte. (*On l'emporte*).

F A D È S.

Voilà une demande bien ridicule.

M. DE LA CASSE.

Pas plus que la proposition de l'Opéra.

Le Chirurgien n'ayant pas de meilleurs remèdes à donner, se retire; Modeste dit à Fadès que sans doute il va faire un effort généreux pour sauver son fils; il répond qu'il mourrait volontiers s'il pouvait offrir des jours dignes d'envie: Lisette s'excuse par la raison contraire; elle dit qu'elle est trop jeune pour renoncer à la vie; Modeste sort & l'on entend chanter derrière le théâtre: *Il est mort; Mazette a fini son sort*. Un instant après une Symphonie gaie se fait entendre, & l'on

*Histoire*  
**V**ient annoncer à Fadès qu'  
**e**st guéri ; il ordonne que l'o  
**P**romptement Modeste pour l  
**d**re cette bonne nouvelle ;  
**C**hœur fait encore entendre  
**P**auvre Modeste, hélas ! pour jan  
 perd.

Alcidac & Mazette arrivent

**M A Z E T T E.**

Elle m'a sauvé la vie par sa

**A L C I D A C.**

Il y a bien des femmes  
 tout le contraire pour faire vi  
 maris.

**M A Z E T T E.**

Mon cher ami , me voilà v

**A L C I D A C.**

Tant mieux ; je crois que  
 le moment de te déclarer que  
 amoureux de ta femme.

**M A Z E T T E.**

Eh bien , voilà une nouvelle  
 laisse pas que d'être consolante  
 Alcidac lui propose de déli

du 1<sup>er</sup> me, s'il veut  
on l'a déjà soufflée tant de fois  
sent, d'autant plus volontiers qu'il  
oulait la garder, Alcidas n'y per-  
peut-être rien.  
u troisieme acte, le théâtre re-  
un Paylage, & dans le fond  
Luron passe, en payant, dans  
au, tous ceux qui vont chez Glou-  
Docteur, qui guérit les maux in-  
es, & même de la Poésie; Alcidas  
présente & se fait passer de force, Le  
tre change, & représente le labo-  
ire de Glouton éclairé par une lam-  
On voit dans le fond plusieurs  
rçons qui pilent dans des mortiers,  
dis que d'autres sont occupés à  
tiler. Modeste est auprès d'un four-  
u enflammé, & Glouton devant une  
le, chargée de livres & de drogues.  
Pour égayer Modeste, il fait danser  
te son Apothicaire; il demande  
te à l'Enfumé la liste des malades  
on venus le consulter & la donne  
à Modeste.

MODESTE, lit.

Mlle de Ponthieu.

GLOUTON.

de Ponthieu! Qu'est-ce qu'elle

**MODESTE**, *lit.*

*AIR: Sont les Garçons du Port au Bled.*

Seigneur, j'ai les pâles couleurs, <sup>(1)</sup>  
Des pamoisons & des langueurs.

**GLOUTON**, *écrit.*

Pour vous fortifier, ma chere,  
Prenez des gouttes d'Angleterre.

**MODESTE**, *lit.*

La grande Iphigénie \*\*, pour des  
convulsions, des vertiges, & des va-  
peurs.

**GLOUTON.**

On la difait d'une santé si robuste.

**MODESTE.**

Elle marque qu'elle voulait venir vous

(1) Adelle de Ponthieu, Tragédie très-in-  
téressante; mais dont on a trouvé le coloris  
un peu faible.

(2) Iphigénie, Tragédie, qui a mérité le  
plus grand succès. On ne lui reproche qu'une  
versification un peu négligée; défaut dont on  
ne s'est point apperçu aux représentations;  
à l'art inimitable avec lequel la Demoiselle  
Clairon, & les sieurs le Kin & Belle-  
cour ont joué cette Piece.

consulter

du Théâtre Itali en. 237  
elle-même; mais qu'en sortant  
dél l'impression du grand  
it évanouir.

AIR : De nécessité.  
eur, elle a de l'humour peccante,  
ques vers dont la marche serpente.

GLOUTON, écrit.  
cette, prenez pour Médicine,  
e quintessence de racine.

MODESTE, lit.  
AIR : Du Cap de Bonne-Esperance.  
la petite Iphigénie, (1)  
A recours à vous, Seigneur.

GLOUTON.  
Qui cause sa maladie?  
MODESTE.  
Trop d'acide, trop d'aigreur;  
Elle a de l'humour caustique,  
Et de la bile critique.

GLOUTON, écrit.  
Prenez quelque lenitif  
Et sur-tout un air plus vif.

Parodie de la Tragédie d'Iphigénie.  
Tome VI. P.

MODESTE, *lit.*

Jeannot & Jeannette.

GLOUTON.

Qu'est-ce qu'ils chantent ?

MODESTE, *lit.*

AIR : *Savez-vous bien , Beauté cruelle.*

J'aurions besoin de vos recettes ,

Je déclinons tout doucement.

GLOUTON.

Mes chers enfans , c'est que vous êtes

D'un très-petit tempérament.

MODESTE.

Enseignez-nous ce qu'il faut faire ,

Pour à ça fin de nous ragaillardir.

GLOUTON, *écrit.*

Jeannot , Jeannette , allez , allez dormir ,

Le repos vous est nécessaire.

L'Enfumé vient annoncer une grande figure antique , qui fait rire & pleurer tout-à-la fois , & qui demande le moyen de prolonger sa vie , c'est l'Opéra d'Alceste ; Glouton l'envoie se faire mettre en Musique ; un Coureur arrive & dit

339  
du Théâtre Italien.  
au Docteur de le placer, parce qu'il  
est hors de condition.

G L O U T O N.  
D'où fors-tu?

Le C O U R E U R.  
De chez le faux Généreux (1); mais  
je n'ai resté qu'un jour dans cette con-  
dition là.

G L O U T O N.  
(2) C'est que tu es un mauvais sujet,  
a-t'en.

Le C O U R E U R.  
Faites-moi donc le plaisir de me pré-  
senter de l'argent sur ce gage.

G L O U T O N.  
Qu'est-ce que c'est?  
Le C O U R E U R.  
C'est une Mitaine (3) que j'ai ramaf-

(1) Le faux Généreux, Comédie en cinq  
actes, par M. Bret, jouée cinq fois à la Comé-  
dité Française.  
(2) Le rôle du Coureur a été  
représenté à la  
(3) La Mitaine, Comédie  
représentée  
ij

fée sous le théâtre de la Comédie Italienne.

## G L O U T O N.

Fi donc ! comme elle est faite ?

## Le C O U R E U R.

Oh, je puis vous assurer qu'elle n'a servi qu'une fois, elle est toute neuve.

## M O D E S T E.

*AIR : De Joconde.*

Enée a recours à Glouton , (1)

Voici sa maladie ;

Il est glacé par le poison

De la mélancolie.

## G L O U T O N.

Qu'on le mette auprès d'un grand feu ,

Sans cela l'humeur sombre

Pourra le réduire avant peu ,

A n'être plus qu'une ombre. (2)

Luron survient tout essoufflé & annonce  
à Glouton l'arrivée d'Alcidac , qui s'a-

(1) Enée & Lavinie.

(2) Il n'y avait dans cet Opéra que le Récitatif de l'ombre de Didon , qui fit plaisir.



*du Théâtre Italien.*

**muse** en passant à assommer un  
**qui** défendait l'entrée de sa ca  
**il se** sauve avec tous les garç  
**laboratoire, & Glouton** reste se  
**Alcidac**, qui entre en menaç  
**tout** fracasser.

**ALCIDAC**, *levant la can*

*AIR: Oh reguingué.*

*Je vous en prie, allons.*

**GLOUTON.**

*Eh bi*

**Monsieur**, vous m'en priez trop  
**Pour** que je vous refuse rien,  
**Que** de ces lieux, **Modeste** sorte  
**Et** que le **Diable** vous emporte.

**Il** sort, & **emmenne** **Modeste**  
**trouve** avec raison qu'on lui fa  
**bien** du pays.

**Le** théâtre change encore,  
**présente** un lieu décoré pour un  
**Mazette** chante avec le Chœur la  
**victoire** qu'**Alcidac** a rempor  
**Glouton**; il paraît à l'instar  
**Modeste** qu'il ramene, & qu'  
**de remplir** l'engagement qu'a  
**P**

zette avec lui; mais ce n'est qu'une épreuve, & ce Héros qui n'est pas moins généreux que celui de l'Opéra, rend à Mazette sa promesse & sa femme, en assurant pourtant cette dernière qu'elle le trouvera toujours au besoin.

Cette Piece qui est de Monsieur Favart, joint à une grande variété de tableaux, un grand fonds de gaieté, digne de l'ancienne Parodie, & j'ai cru faire plaisir au Lecteur, en copiant mot à mot toute la scène qui se passe chez le Docteur Glouton, parce que c'est une anecdote critique des Pieces de théâtre qui furent jouées dans ce tems-là; celle-ci fit beaucoup de plaisir, & eut vingt-quatre représentations.



LA NOUVELLE ECOLE

DES FEMMES.

Comédie en trois actes en prose ; 6 Avril

1758. (1)

**M**ELITE, d'une figure charmante ; d'un caractère excellent ; mais qui compte trop sur les devoirs de l'Hymen & sur la tendresse qu'elle a pour Saint-Fard ; son Epoux, dont elle est amoureuse, a la douleur de se voir quitter pour la belle Laure, fille sans état, & qui sans fortune reçoit de grands Seigneurs ; elle en porte les plaintes au Chevalier, qui est ami de Saint-Fard & qui voudrait être quelque chose de plus auprès de Melite. Cependant il justifie sa rivale.

Le CHEVALIER.

Que reprochez-vous à Laure ? Elle est aimable, dites-vous ; n'est-ce pas bien fait à elle ; & est-ce à vous, Madame, à lui faire un défaut d'une qua-

(1) La scène est dans l'appartement de  
P. IV

44 *Histoire*  
lité que vous possédez plus que per-  
sonne.

M É L I T E.  
Je vous remercie de la galanterie;  
mais point de comparaison.

Le C H E V A L I E R.

Elle a des talens, d'accord; mais ces  
talens ne sont point avilis par l'usage  
qu'elle en fait. C'est pour le bonheur  
des personnes qui la connaissent, que  
l'art cher elle a su embellir la nature;  
& comme les talens sont des faveurs  
que la nature fait à peu de personnes,  
elle se charge d'en amuser par forme de  
dédomagement, celles à qui elle les re-  
fuse. Laure est jeune, ajoutez-vous;  
grand défaut; j'en conviens; mais c'est  
le seul que les femmes pardonnent; elles  
savent qu'il ne dure pas. Laure fait  
beaucoup de dépense, & tient une mai-  
son; il est vrai; mais elle est riche,  
& sa richesse n'est point le fruit du  
deshonneur. Un vieux garçon fort opu-  
lent, prêt à l'épouser, mourut sans  
parens; il a laissé à sa Maîtresse tout le  
bien que huit jours plus tard il aurait  
laissé à sa femme. Depuis quand est-il  
défendu à l'amour d'être aussi géné-

du -  
reux que l'hymen : Laure ne voit  
des gens fort riches & du plus  
étage : sans doute ce sont eux avec  
elle peut mettre son mérite dans le  
beau jour. C'est un tableau fini  
besoin d'être vu par des connai-  
Enfin, elle n'est point mariée :  
entraves vous mettez à votre bon-  
Mesdames ; si vous ne pouvez jouir  
nêtement quelques années de votre  
sans la perte de votre liberté....  
donc que Laure n'a ni les raffinem-  
la coquetterie, ni les artifices de  
délité, ni les noirceurs de la  
fidie ; la liberté, l'amour, & la  
lophilie chez elle se tiennent  
main ; c'est une ame noble, ma-  
sible, qui se livre avec décence  
la vivacité de ses goûts, &  
allier la dignité des sentimens  
respectables, avec l'extérieur de  
suite la plus galante.

Mélite forme le projet d'al-  
ter Laure qui ne la connaît  
ni par les moyens de ramener un pers-  
conformée dans l'art de la  
hommes, est flattée de la  
on ; elle donne de sages av-  
son froid & languissant  
cette prétendue décence.

compagne de l'ennui ; elle lui reproche de s'abandonner trop à sa passion & de ne pas étudier assez les moyens de plaire. Cette conversation est interrompue par l'arrivée d'un carrosse qui entre dans la cour. Laure apprend que c'est Saint-Fard, qui arrive ; elle propose à Mélite de passer dans son cabinet, pour être à portée d'entendre une conversation qui l'instruira encore mieux que les préceptes. Saint-Fard entre.

Laure à sa toilette, s'ajustant quelques boucles de cheveux.

Ah ! Monsieur, vous voilà , je suis fort aise de vous voir : Eh bien ! on ne peut donc pas avoir la clef de votre Loge ?

S A I N T - F A R D .

Je me suis fait un plaisir de vous l'apporter moi-même.

L A U R E .

Un plaisir d'apporter une clef ! cela s'appelle mettre du plaisir par-tout. Mais voilà une belle heure pour aller à un Opéra nouveau.

S A I N T - F A R D , *tire sa montre.*

Il n'est que cinq heures & demie

du Théâtre-Italien  
& vous n'y arrivez jamais  
heures.

LAURE.

D'accord : mais précisément  
d'aujourd'hui je voulais y aller de bon

SAINT-FAR.

Et c'est pour cela que vous  
n'êtes pas encore finie.

LAURE.

Ce petit ton ironique veut  
apparemment que je n'ai  
rien de commun.

SAINT-FAR.

Quelle idée, charmante !  
qu'un mieux que moi, fait -  
est ?

LAURE.

Et pourquoi le sauriez-  
vous qu'un autre ? N'ai-je donc  
rien que pour vous êtes-vous  
d'en juger ?

SAINT-FAR.

Ni l'un ni l'autre, Mada-  
démie que personne s'y inté-  
resse moi, & c'est cet intérêt

distinguer toutes vos bonnes qualités  
mieux que personne.

LAURE.

Oh! pour le coup, voilà un compliment qui vous est d'une grande ressource; les hommes sont admirables, ils ne nous ont pas plutôt lancé l'épigramme, qu'avec quelques fadeurs ils comptent tout raccommorder, & que nous sommes contentes. Oh bien, Monsieur, gardez votre compliment pour une meilleure occasion, & votre Loge pour un autre jour.

SAINT-FARD.

Vous n'allez donc point à l'Opéra?

LAURE.

Si vraiment, n'y a-t-il que votre Loge dans le monde? J'ai celle du Baron, qui, plus attentif que vous, me l'a envoyée dès le matin.

SAINT-FARD.

Et vous l'avez acceptée?

LAURE.

Pourquoi non?



SAINT-FARD.

Le Baron est heureux, Madame. Si j'avais imaginé que vous eussiez pu douter de mon exactitude, vous auriez eu la clef de la Loge dès hier; ainsi celle du Baron....

LAURE.

Soit; tout ce tracas de clefs me rompt la tête. Laissons cela.

SAINT-FARD.

Volontiers, je connais votre sincérité. Là, avouez que quand je suis arrivé, vous aviez un petit besoin de gronder, dont vous m'avez donné la préférence.

LAURE.

Pourquoi non? C'est une faveur. Aimeriez-vous mieux que je l'eusse gardée pour un autre (*elle se lève, on ôte la toilette.*); vous en sentirez mieux le plaisir de m'entendre chanter l'air que vous m'avez envoyé. Les paroles sont simples & modestes; voilà comme je les aime; &c.

Elle se radoucit, chante le Duo, développe tout l'art de la coquetterie, & finit par envoyer son Amant à

l'Opéra. Mélite sort de sa prison, remercie Laure de ce qu'elle vient de voir & d'entendre. Sur quelques traits qui échappent à Mélite, Laure découvre que Saint Fard est son Epoux. Il s'était annoncé garçon, cette trahison l'offense; elle promet à Mélite de lui renvoyer Saint-Fard dès le même soir.

Mélite arrivée chez elle, prend un habit de bal: le Chevalier, ami de Saint-Fard, & qui voudrait inspirer à Mélite le goût de la vengeance, lui amène une Fête fort à propos. Saint-Fard paraît; les caprices de Laure le mettent hors de lui-même. Il craint de troubler la Fête qu'on donne chez lui; il veut se retirer, Mélite le retient. Dans un Ballet figuré elle unit l'Hymen avec l'Amour. Le Chevalier paraît. Nouvelle entrée, dans laquelle un Danseur, habillé comme le Chevalier, veut faire violence à l'Amour. Ce Dieu l'éconduit & amène Mélite à Saint-Fard. Le Chevalier demeure confus, & Saint-Fard se réconcilie avec son adorable Epouse.

Cette Comédie est de Monsieur de Moissy, Auteur du Provincial à Paris; l'intrigue en est simple, les caractères vrais, & le sujet, pris dans nos mœurs.

*du Théâtre Italien.*

Le caractère de Laure paraît d'après Ninon l'Enclos; l'esprit, les graces, & le mépris préjugés; voilà son portrait. Ses ne sont ni licentieuses, ni sévères; son ame est généreuse, noble, & patissante. Elle écoute l'Amour, tient de la considération; ce caractère est neuf au théâtre & y produit un effet, joué par Madame Favart s'en acquitte supérieurement. On ne seulement désiré qu'elle reparût de la Piece pour y recueillir de ses-leçons, ce qui aurait été facile, en venant masquée, dans qui en fait le dénouement. Il est ment annoncé au premier acte, naturellement amené au troisième, a eu dix-huit représentations applaudies.



## L'ENTÊTÉ.

Comédie en un acte, en vers,  
5 Juin 1758.

DERVAL est amoureux & aimé de Célie, nièce d'Araminte, vieille ridicule; malgré les dispositions favorables où se trouvent pour lui & le cœur de sa nièce, & le goût de la tante, Lindor, son ami, l'avertit dans la première scène, que son entêtement avec tout le monde, & particulièrement avec Araminte, pourrait rompre son mariage & lui faire préférer Argant, son Rivale, personnage doux & complaisant. Ce motif émeut Derval qui, voyant entrer Araminte, court lui demander pardon de la dernière querelle, que son obstination lui a fait avoir avec elle; il ajoute à cela un compliment flatteur; mais ce raccommodement n'est pas de longue durée. On parle de l'union; Araminte le trouve mauvais; Derval aussi-tôt soutient qu'il est bon; Araminte veut répliquer, Derval se fâche; on s'échauffe, on se broie du noir; Araminte fort indignée, promet de se venger.

de donner sa nièce à Argant. Lindor, après de nouveaux reproches, engage Derval à aller la retrouver, pour se réconcilier de nouveau; celui-ci y consent & réussit. Cette scène est suivie d'une entrevue tendre entre Célie & Derval, son Amant; elle lui fait les mêmes reproches & les mêmes prières que Lindor. Elle l'exhorte à imiter le caractère d'Argant, dont la douceur lui aurait inspiré de l'amour, sans ses sentimens pour Derval. Celui-ci la contredit, sur l'opinion qu'elle a d'Argant; mais Célie le voyant paraître, se retire. Elle dit en partant à Derval, que s'il est vrai, comme il le prétend, qu'Argant se pare d'une douceur feinte; il doit apprendre de lui cet art, qui peut seul l'assurer de son cœur. Argant entre avec un maintien qui annonce son caractère. Cette scène est la plus comique de la Piece.

Derval, non content de se persuader que cet homme est jaloux, entêté, de mauvaise humeur, veut encore le forcer d'en convenir lui même. Argant cède à tout sans contestation; répond tranquillement, & soutient parfaitement le caractère sous lequel on l'a représenté. Cette douceur irrite Der-

## Histoire

354

val, qui est encore sur le point d'avoir une querelle avec Araminte, qui n'est pas de son avis sur le compte d'Argant. Lindor heureusement raccommodant. Lindor propose la conclusion du Mariage qu'Araminte fixe à l'instant même, & à l'occasion des noces, songe à se procurer un concert. Elle en parle à Derval, qui applaudit à cette pensée. Araminte ravie de le voir de son sentiment, l'embrasse de joie; elle lui demande son choix entre Armide, Aris, Roland. Derval se récrie sur l'idée qu'elle a de donner de la musique française, & la fronde. Araminte déchire la musique Italienne, & pour s'en moquer, chante comiquement une Ariette en cette langue. Derval répond par un récitatif Français; chacun d'eux vante son goût. Araminte dit à Derval qu'il a tort; Derval soutient qu'elle n'a pas raison. On se brouille encore. Célie & Argant arrivent sur ces entrefaites. Araminte donne à ce dernier sa nièce, qui accepte ce parti, rebutée par les procédés de Derval, à qui elle les reproche. L'Entente ne veut point démordre de sa thèse, & sort en s'écriant que tout cela ne l'empêchera pas de dire que la musique française est misérable.

Cette Piece est de Monsieur Bret ; on l'a trouvée bien écrite, & l'esprit n'est pas ce qui y manque ; mais le caractère de l'Entêté ne fournit point assez de comique : en ne s'obstinant que sur des matieres rebattues , telles que la Littérature , & la Musique , l'uniformité des démêlés , répand nécessairement trop de monotonie sur la scène ; cette Piece cependant n'est pas sans mérite ; les gens de l'art lui ont rendu justice ; mais les gens du monde ne s'y sont point assez amusés ; elle n'a eu que peu de représentations.

---

Le 15 Février, le Théâtre Italien fut fermé, ainsi que tous les autres, pour le convoi de Madame la Duchesse d'Orléans ; ils se rouvrirent le lendemain, & l'Opéra seul resta fermé pendant neuf jours.

---

*DEBUT DE M<sup>me</sup>. BOGNOLI.*

Le 12 Avril Madame Bognoli, sœur aînée de Mademoiselle Catinon, débuta avec beaucoup de succès par le rôle de Silvia dans le Jeu de l'Amour & du Hazard, & par celui de Silvia dans la Silphide : le Public lui

trouva beaucoup de jugement, d'intelligence, & tous les talens d'une actrice consommée; elle fut reçue de tems après; mais à présent, que le chant est plus accueilli que la Comédie, elle n'a que rarement occasion d'exercer ses talens.

---

Le Signor & la Signora Deaujouerent le 20 Juillet 1758, par ordre de Messieurs les Gentilshommes de la Chambre, la *Serva Padrona* & les *raggieri della femina scaltra*, Interprètes des Italiens, qui ne firent qu'un modeste plaisir.





**LE FILS D'ARLEQUIN  
PERDU ET RETROUVÉ.**

*Canevas Italien en cinq actes,  
13 Juin 1758.*

**Le théâtre représente la montagne  
laquelle est située la maison d'Arlequin; les avenues en sont illuminées d'une manière rustique; les voisins dansent & chantent en réjouissance du rétablissement de son Epouse qui vient de lever de ses couches. Dans le voisinage de la cabane d'Arlequin, est une aubumière où Rosaura & Celio, d'intelligence avec Scapin, ont fait cacher le enfant, du même âge que celui d'Arlequin, & qu'ils gardent en cet endroit attendant qu'ils aient trouvé à quiconfier, ou que leur mariage soit déclaré. Rosaura vient avec Scapin pour voir ce cher enfant. Pendant qu'elle s'occupe, Pantalon arrive; elle veut connaître son fils, Pantalon demande ce que Scapin imaginant tout d'un coup pour servir de la conformité des circonstances & des âges, dit à Pantalon que l'enfant que tient Rosaura, est le fils d'**

quin. Pantalon lui ordonne de le prendre & de le rendre à son pere. Scapin voudrait le porter en quelque lieu il fut en sûreté; mais il est rencontré de nouveau par Pantalon, qui le ramène lui-même à Arlequin. Scapin, encore plus intrigué, a peur qu'Arlequin ne tournant à sa maison, & trouvant un autre enfant, ne découvre l'intrigue. Que faire? Pendant qu'Arlequin s'amuse à badiner avec son fils, assis par terre, à quelques pas de sa chaumière, Scapin y entre sans être aperçu, & emporte son véritable enfant; Camille trouve son mari, occupé à caresser son fils; ce spectacle l'attendrit & l'enchanté; elle en témoigne sa joie à Arlequin. Celio, mari de Rosaura, qui fait l'avanture, survient & cherche des prétextes pour demander à ces bonnes gens de lui confier leur fils. Arlequin s'en défend, en disant qu'il lui appartient; Celio lui dit qu'il pourrait le tromper, & que l'enfant n'est point à lui. Arlequin conçoit des soupçons sur la vertu de sa femme; elle se défend & entre en fureur contre Celio. Pantalon survient, & Arlequin qui le connaît pour un homme savant, le prie de tirer l'horoscope de son fils pour

voir s'il est effectivement bien à lui.  
Pantalon le lui promet.

Au second acte, Scapin découvre à Cefio que Rosaura n'est point fille de Pantalon. Celui-ci veut la donner en mariage à Filène, qui est lui-même aimé de Dorinde; nous passerons cette épisode, qui n'a été ajoutée que par rapport à la Cantatrice qui débutait alors. Arlequin vient avec Pantalon, pour savoir l'horoscope de son fils; voici ce qu'il lui apprend:

Ce fils que d'Arlequin on avait toujours cru,  
Est un fruit de l'amour qui n'est pas bien connu.

Ses soupçons redoublent; il s'empporte contre Camille; elle se désespère; ils se querellent & se brouillent.

Au troisième acte, il songe aux moyens de se venger de sa femme; il se détermine à l'abandonner; mais pour lui laisser des marques de son ressentiment & la punir de l'outrage qu'elle lui fait, il met le feu à sa chaudière; il ne veut pas même sauver son enfant, voulant exterminer tout ce qui pourrait être un témoignage de son déshonneur. Cefio arrive; & voyant l'embrasement, s'écrie; Ah! mon pauvre enfant! j'ai trouvé le pere, dit Arlequin

en s'en allant. Celio entre dans la chaumière ; prend l'enfant & part. Scapin survient, voit l'incendie , ne doute pas que l'enfant de Celio ne soit brûlé & pour empêcher le désespoir de Rosaura, il imagine de lui substituer le fils d'Arlequin qu'il a entre les mains & de lui faire entendre que c'est le sien. Camille affligée du courroux de son mari, arrive en se plaignant de son sort ; elle tourne tristement les yeux vers sa chaumière , en regrettant la paix dont elle y jouissait ; elle la voit consumer par les flammes & s'abîmer à l'instant. L'horreur & l'effroi la saisissent, elle court au travers des ruines pour sauver son enfant, & ne le trouvant pas, sort en poussant des cris de désespoir & de douleur. Rosaura arrive & demande à Camille la cause de ses pleurs & de ses gemissemens. La vue des affreux restes de l'embrâsement, la saisit elle-même. Camille étonnée de l'intérêt qu'elle prend à son malheur, en cherche les motifs. Scapin arrive avec l'enfant d'Arlequin sous son manteau. Rosaura s'avance pour lui faire des reproches ; Scapin l'appaise, en lui donnant l'enfant qu'il tient & qu'il lui dit être son fils. Camille veut le lui enlever,

*du Théâtre Italien.*  
ver, disant que c'est le sien. P  
lon survient, qui oblige Rosaura  
céder; elle s'évanouit, & Filene  
court à son secours; Celio qui la  
dans ses bras, en conçoit de la jalo

Le quatrieme acte commence  
une scène de dépit, entre Celio &  
saura; Scapin les reconcilie. Arleq  
qui a trouvé l'enfant de Celio entre  
mains d'un Payfan, a cru que c'é  
le sien, & arrive en le caressant  
mille vient d'un autre côté avec  
véritable fils, que Pantalon lui a  
rendre. Ils sont tous deux étonnés  
se rencontrant; tous deux prétend  
avoir entre les bras l'enfant légitim  
& chacun prétend que celui qu'il  
pas est supposé; ce qui donne  
à une scène entre les deux acteurs.  
lio instruit par le Berger de l'enlè  
ment de son fils, survient, & s'app  
chant d'Arlequin avec promptitude  
lui enlève, de même qu'à Camille  
lui qu'elle a dans ses bras. Tous d  
sortent pour courir après les ravisse  
Rosaura rencontre Filene, qui lui p  
encore. Scapin leur découvre qu'ils  
frere & sœur; ils s'embrassent; c  
survient, nouveau sujet de jalousie  
lequin vient pendant que celui-ci

*Tome V. I.*

bandonne à la fureur, & lui donne  
son fils; il l'impatiente tant, que Celio  
en colere, le veut battre; Arlequin le  
repousse avec la tête. Je te blesserai,  
dit-il, avec les armes que tu m'as fai-  
tes.

Au cinquieme acte, Pantaloon voyant  
que tout est découvert, promet de  
rendre compte à Rosaura de son bien,  
& lui permet d'épouser Celio. Cepen-  
dant Arlequin vient redemander son  
fils à Celio, & Camille vient aussi faire  
la même demande à Scapin. Tous deux  
s'en vont sans rien répondre, & re-  
viennent un moment après avec les  
deux enfans. Le tout est de savoir quel  
est celui d'Arlequin. Scapin qui est au  
fait de toute l'intrigue, la développe,  
en disant que celui que Celio tient est  
le sien, & remet à Camille & à Arle-  
quin celui qu'il leur a enlevé. Tout le  
monde se réjouit, & la Piece finit.

Cette excellente Comédie est de  
Monsieur Goldoni, & a été mise au  
théâtre par le Sieur Zanuzzi avec beau-  
coup d'intelligence; on peut la mettre  
à côté des meilleures pieces d'intrigue  
soit anciennes, soit modernes.  
célèbre Auteur à qui l'on en es-

DEBU T

La Demo

Janvier 176

née, dans l

à Fille mal g

lui obrint les a

de, qui les 1

le Berzi du Y

quelque les se

gée. Elle a

plagait par c

manquait du

at depuis re

seconds rôle

morre au m

DEBU T

Mademo

paru avec

ptre, d

qui qu'il y

avec fuc

le Dev

permons dar

ten tous les

Théâtre L

vable, est, sans contredit, celui qui a marché le plus près sur les traces de Plaute, & des anciens Auteurs comiques.

---

*DEBUT DE Mlle. COLLET.*

La Demoiselle Collet débuta le 21 Janvier 1761 pour les rôles d'Amoureuse, dans le Maître de Musique & la Fille mal gardée; son jeu enfantin lui obtint les applaudissemens du Public, qui les lui redoubla dans le rôle de Berzi du Roi & le Fermier. C'est presque les seuls où elle se soit distinguée. Elle avait peu de voix & remplaçait par des minauderies, ce qui lui manquait du côté de l'expression. Elle fût depuis reçue à demie part, pour les seconds rôles dans le chant, & elle est morte au mois d'Avril 1766.

---

*DEBUT DE Mlle. VILETTE.*

Mademoiselle Vilette qui avait déjà paru avec succès sur le théâtre de l'Opéra, dans le Devin de Village, n'en eut pas moins dans celui de Zerbine & dans tous les autres qu'elle remplit sur le Théâtre Italien, où elle joua pour

364 *Histoire*  
la première fois, le 7 Septembre. Sa  
voix charmante reçut dès-lors les plus  
grands applaudissemens; mais les pro-  
grès qu'elle a faits depuis dans la déclama-  
tion ne sont compréhensibles que  
pour les Spectateurs qui ont eu le bon-  
heur d'en être journellement les té-  
moins.

---

## MELEZINDE.

*Comédie en trois actes en vers ,  
7 Août 1758.*

**M**ELEZINDE, fille de Sélim, un  
des principaux de la Cour du Mogol,  
ayant préféré un jeune Seigneur, nom-  
mé Zarès, à l'Empereur lui même dont  
elle était aimée, l'Empereur irrité de  
cette préférence, exila son mari, &  
éloigna Sélim de la Cour, en lui don-  
nant le Gouvernement d'une des Isles  
de son Empire. Mélézinde y suivit son  
pere, malgré tous les artifices qui fu-  
rent employés pour la retenir. Zarès  
au fond de son exil, apprit la retraite  
de son épouse; mais sa jalousie ne put  
lui permettre de vivre éloigné d'elle.  
La place de Grand-Prêtre vint à vaquer



*du Théâtre Italien.*

dans l'Isle où résidait Mélézinde ; Z.  
saisit cette occasion pour éprouver  
lui-même sa fidélité. Il se déguise  
rend dans cette Isle, & s'y fait  
Grand-Prêtre. Sélime, qui ne le croi-  
pas si près de lui, avait sollicité  
grace, & l'avait obtenue ; mais  
faisait chercher inutilement ; on  
avait trouvé que Zima, son Escla-  
époux de Zémire, & compagnon  
Zarès dans sa fuite ; encore cet Escla-  
accablé de maux, & prêt à rendre  
derniers soupirs, n'avait-il pu don-  
ner aucune nouvelle de son Maître. C  
dans ces circonstances que comm  
l'action.

Zarès ordonne à Orosmin, son  
fidèle, de publier qu'il est mort  
son exil, & que son trépas a sui-  
près celui de Zima, que l'on vient  
prendre. Le dessein de Zarès est  
Prouver si Mélézinde, le croyant  
voudra se livrer aux flammes, si  
une coutume établie dans le pays  
pendant l'usage commence à  
r. Aussi-tôt que Mélézinde app  
ort de son mari, elle se déter-  
sacrifice. Sélime, son pere, et  
ut ce que la raison & la natu-  
ent lui inspirer pour la dérou-  
Q iij

cette résolution ; elle est inébranlable. Il va trouver le Grand-Prêtre ; le conjure d'y employer son autorité. Tout ce que Sélime peut obtenir ; c'est que le Grand-Prêtre suspendra le dévouement de sa fille ; mais si elle persiste, il ne s'y opposera point. Mélézinde toujours déterminée à mourir, demande une entrevue avec le Grand-Prêtre, le presse de lui permettre de faire à son Epoux le sacrifice de sa vie. Zarès enchanté des sentimens de sa femme, est sur le point de se découvrir ; mais il s'arrête, & pour achever de sonder le fond de son cœur, il lui tient un discours artificieux, dont le but apparent est de la détourner de son dessein, en l'assurant quelle perdra tout le fruit de son action, si la vaine gloire, plutôt que la tendresse, est le motif qui l'y engage. Il lui fait une peinture des douceurs de la vie, & lui donne des louanges flatteuses sur ses charmes. Mélézinde est dans la plus étrange surprise d'entendre un Grand-Prêtre lui conseiller son deshonneur. Zarès lui répond qu'il voudrait la combler de gloire. Vous savez, lui dit-il, que lors qu'une Veuve s'arrache à la rigoureuse loi du **bucher**, pour épouser un **Ministre des**

'Autels, bien loin de perdre sa réputation elle est au contraire généralement révérée. Je brûle depuis long-tems en secret pour vous ; accordez-moi votre main , & ne me livrez point à l'horreur de conduire à la mort celle pour qui je voudrais donner ma vie. Cette feinte artificieuse jette Mélézinde dans le plus grand embarras. Elle sçait que d'un côté son pere s'opposera à son sacrifice , & de l'autre elle craint que le Grand-Prêtre n'emploie mille moyens pour l'empêcher. Pour remplir son devoir , & se délivrer de ses craintes , elle se détermine à feindre. Elle répond au Grand-Prêtre que quoiqu'elle sente bien qu'en éloignant l'instant de son trépas , elle s'expose à ne jamais l'accomplir , cependant elle est trop sensible à l'honneur qu'il daigne lui faire , pour ne point lui accorder du moins cette faible marque de condescendance. Elle se retire après ces paroles. Par cette réponse , Zarès , qui la croyait plus qu'à demi vaincue , entre dans les transports d'une jalousie qui parvient à son comble , lorsqu'il reçoit un billet signé du nom de Zémire , Esclave de Mélézinde & veuve de Zima , par lequel elle lui apprend que Mélézinde , séduite par les

offres qu'il lui a faites, renonce à la résolution de mourir; que pour elle, loin d'imiter sa Maîtresse, elle se détermine à se sacrifier pour Zima, son époux. La lecture de cette Lettre remplit le Grand-Prêtre de fureur contre Mélézinde, & d'admiration pour Zémire. Il donne l'ordre pour le sacrifice de cette Esclave. Tous les Ministres du Temple forment une marche au son des instrumens, & amènent la victime couverte d'un voile; on la couronne de fleurs. Le Grand-Prêtre lui fait un discours & se dispose à la conduire au bûcher, quand Sélime, pere de Mélézinde, paraît avec un poignard à la main, arrête le bras du Grand Prêtre, l'accuse de manquer à la parole qu'il lui a donnée d'éloigner le sacrifice de sa fille, & lui reproche de l'avoir cachée sous un voile, pour la lui ravir avec plus de sûreté. Le Grand-Prêtre paraît surpris, Sélime arrache le voile, qui au lieu de Zémire, fait voir Mélézinde vêtue en Esclave. Il accable de reproches le Grand-Prêtre, qui se justifie sur son erreur, & se fait reconnaître pour Zarès, en ôtant la thiare & la fausse barbe qui le déguisaient. Il se jette aux pieds de son épouse, dont il reçoit les

*du Théâtre Italien.*

369  
plus vives marques de tendresse; Se-  
lime l'embrasse, & lui apprend que c'est  
à l'Esclave Zémire, qu'ils ont obligé  
tion de leur réunion, puisque c'est elle  
qui est venue l'avertir du péril de  
Maîtresse.

Il faudrait lire le dénouement dans  
l'ouvrage, ou le voir à la représen-  
tion, où il n'a jamais manqué son effet.

Le sujet de cette Piece tient beau-  
coup du tragique, & ce n'est que  
s'accommoder aux loix du Théâtre pou-  
lien que M. le Beau, qui en est l'Au-  
teur, y a introduit le personnage épico-  
dique d'Arlequin; les Spectateurs fran-  
çais trouverent l'épreuve de Zariès in-  
discrette, ce qui n'empêcha cependant  
pas cette Piece d'obtenir quelque suc-  
cès; elle eut six représentations.



## LE SULTAN GÉNÉREUX.

*Ballet héroïque , 10 Mars 1759.*

**O**N suppose que des Amans ont trouvé le secret de s'introduire dans le Sérail, dans un canapé, dans une pendule, &c. Dès que l'une des Sultanes se trouve seule, son Amant sort de l'un de ces meubles. Une seconde survient, qui est prête à dénoncer l'infidélité de la première; mais son Amant paraît à son tour, & lui impose silence. Une troisième arrive, les aperçoit, & veut les trahir; pareil incident la rend discrète; ainsi de suite jusqu'à la Sultane favorite, qui n'ayant point d'Amant qui la retienne, veut tout déclarer au Sultan. Les autres femmes ne pouvant la fléchir, prennent le parti de la poignarder; mais leurs Amans les en empêchent. Enfin le Sultan paraît, ne respirant que la vengeance; la Sultane favorite s'intéresse pour les coupables; elle demande leur grace & l'obtient.

Ce Ballet est du Sieur Pitrot, alors Compositeur des Ballets de S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe,

*du Théâtre Italien.*

à maintenant Maître de Ballet de  
Comédie Italienne; celui dont nous  
venons de parler, ainsi que celui  
Télémaque, y ramènerent pendant  
quelques tems les Spectateurs qui  
baisaient l'avoir abandonné.

Télémaque dans l'Isle de Calypso  
est à peu près l'épisode du poëme  
de M. de Fenelon mis en danse;  
il y a des scènes qui n'étaient pas  
sibles d'exprimer; telle est, par exemple,  
celle où Calypso veut savoir de  
maque si Mentor n'est pas une  
rité. Il en est de même des leçons de  
Mentor, & d'une infinité de détails  
annoncés dans le Programme. Mais l'in-  
convénient le plus inévitable était le  
personnage de Mentor, qu'il eût été  
ridicule de faire danser, & dont l'ac-  
tion froide & muette est déplacée au  
milieu d'un Ballet.

Les sujets les plus graves s'exé-  
cutaient en Pantomime chez les Romains;  
mais on sait que la Pantomime n'é-  
tait qu'une déclamation muette au son  
des instrumens, & point du tout ce que  
nous appelons une danse.

Dans celle-ci, le Compositeur doit  
choisir pour scènes, des tableaux sensi-  
bles, qui admettent une action vive

dans le pathétique, une action brillante dans le léger, une action élégante dans le gracieux, le voluptueux, &c. Tout ce qui est grave, tranquille & froid; tout ce qui ne peut pas être peint aux yeux, doit être banni de ce Spectacle. Parmi le petit nombre de sujets qui lui conviennent, le quatrieme acte d'Armide me paraît un des plus heureux; les combats des Chevaliers Da-  
nois, tous les artifices des Nymphes qui s'empressent à les séduire; la douce volupté où ils trouvent Renaud plongé auprès d'Armide, les efforts qu'ils font pour l'en détacher; la violence qu'il se fait à lui-même; la douleur & le désespoir de son Amante abandonnée, tout cela peut être exprimé par la danse.

Un Compositeur doit encore faire attention de n'employer dans ses Ballets, & de ne présenter sur la scène que des sujets familiers & présents au plus grand nombre des Spectateurs, tels que celui dont nous venons de parler.

---

La clôture se fit le 31 Mars, par la Nouvelle Ecole des Femmes, la Joute d'Arlequin & le Ballet de Té-



*du Théâtre Italien.*  
**lémague.** L'ouverture le 23 Août  
la première représentation de  
nemens de la Chasse, Canevas Ita  
en quatre actes, qui ne réussit pas.

*Mort de Carlo Veronese.*

Carlo Veronese, originaire de Venise, qui avait été reçu le 6 Mai 1759, après avoir rempli cet emploi & enrichi la scène d'un grand nombre de Canevas Italiens. Sçavoir :

- Coraline Magicienne, en cinq actes.
- Coraline Jardinier, en trois actes, avec un Divertissement.
- Les Mariages fortunés, en un acte.
- Coraline Protectrice de l'innocence, en trois actes.
- Folies de Coraline, en cinq actes.
- Le Fée, en trois actes.
- Le Prince de Salerne, en cinq actes.
- Le Marquis, en deux actes.
- Leux Esclaves, en deux actes.
- Leux Sœurs rivales, en cinq actes.
- Le cadie enchantée, en quatre actes.

res, précédée d'un Prologue en vers Français.

Les Fées Rivales, en quatre actes, précédées d'un Prologue en vers Français.

La Fausse Noblesse, en un acte.

Les Doubles Engagements, en quatre actes.

Coraline Intrigante, en quatre actes.

Les Deux Arlequines, en deux actes.

Arlequin Jouet de l'Amour, en un acte.

Les Philosophes Militaires, en deux actes.

Arlequin Génie, en cinq actes.

Les Perdrix, ou le Trompeur trompé, en un acte.

Arlequin Globe, en deux actes.

Le Retour d'Arlequin, en un acte.

Les Epoux réconciliés, en trois actes.

Les Intrigues amoureuses, en quatre actes.

Les Déguilemens amoureux, en trois actes.

Les Fourberies, en un acte.

Le Sieur Veronese a encore remis au même théâtre plusieurs anciens Comedies avec des changemens & des

*du Théâtre Italien.*  
ditions ; mais de tous les ouvrages  
qui sont sortis de lui, aucuns n'ont  
tant de plaisir au Public, que les  
jeux de Coralline & Camille, ses d  
elles.

---

**Antonio Sticotti**, fils de Fabio  
reçu, comme nous l'avons dit, en 1759  
au Théâtre Italien, où il a joué jusqu'à  
moment de sa retraite qu'il a faite  
clôture de 1759. Il remplissait les rôles  
d'Amoureux, de Valet, de Paysan,  
Pierrot & même ceux de Pantalon,  
puis la mort de son pere. Il a en  
donné, comme Auteur, en société  
Panard, la Parodie de Roland, les F  
sinceres, l'Impromptu des Acteurs  
les Ennuis de Thalie ; Barbacol  
so ciété avec Monsieur Morambert  
lu i seul la Parodie d'Atys, inti  
Cabele amoureuse ; le Compli  
de 1745, dialogué entre Arlequin  
Coralline ; ainsi que beaucoup de  
ne Français qui sont applau  
Il est maintenant retiré à Meaux,  
pe la place de Directeur de la  
Lettres.

---

**L'IMPROMPTU DE L'AMOUR.**

*Comédie en un acte , en prose ,  
19 Novembre 1759.*

**U**NE jeune Américaine , nommée Agathine , nouvellement arrivée en France , inspire de l'amour à Cliton , frere de Bélife , laquelle s'est chargée d'Agathine. Cliton pour s'en faire aimer , se travestit en Jardinier , & prend le nom de Lucas ; sous ce déguisement , il plaît à Agathine , qui lui avoue naïvement son penchant. Cliton a formé le dessein de l'épouser ; mais il craint que cette jeune Américaine ne refuse sa main s'il se découvre à elle , parce qu'elle voit que les Epoux riches ne s'aiment point en France ; ce qui lui donne une grande répugnance pour épouser un homme riche. Cliton pour détruire cette répugnance , imagine de faire venir des Acteurs de Paris , qui exécuteront une scène entre l'Amour & la Sagesse , dont l'effet doit faire revenir Agathine de sa prévention. On fait croire à cette jeune fille que l'Amour doit venir dans ce lieu pour se justifier aux yeux de la

*du Théâtre Italien.* 377  
 Sageſſe, de tous les torts qu'on lui im-  
 pute. Elle ſe prête avec docilité à cette  
 invention, & après avoir écouté la juſti-  
 fication de l'Amour, elle demande qu'elle  
 ſeil à ce Dieu ſur le parti qu'elle doit  
 prendre. Elle aime Lucas, dit-elle; mais  
 elle lui trouve une ame ambitieufe; il  
 veut devenir riche, & elle craint que  
 leur amour ne puiſſe ſubſiſter avec les  
 richeſſes. L'Amour la rature, & lui dit  
 qu'il veut faire leur fortune, qu'elle  
 peut l'accepter de lui ſans crainte, &  
 que la tendreſſe de Cliton n'y perdra  
 rien. Agathine ſe rend; elle donne ſa  
 main à Lucas, qu'elle reconnoiſt enſuite  
 pour Cliton, & la Piece finit par un  
 Ballet.

On a trouvé dans cette Piece peu  
 d'action & le dénouement romaneſque;  
 mais on y a remarqué bien des cho-  
 ſes agréables & beaucoup de facilité  
 dans le ſtile. Monsieur de Moiffy en  
 eſt l'Auteur; elle a eu bien moins  
 de ſuccès que la Nouvelle Ecole des  
 Femmes, qui lui fait tant d'honneur.

*Mort de Zanetta Roſa Benozzi.*  
 De toutes les pertes que le Théâtre  
 Italien fit cette année, la plus ſenſi-

ble & la plus considérable sans doute , fut celle de Zanetta Rosa Benozzi , connue sous le nom de Silvia. Cette Actrice inimitable était venue avec la Troupe en 1716. Elle joua pendant quarante-deux ans les rôles d'Amoureuses , avec la même vivacité , la même finesse , & la même illusion ; jamais le Public inconstant ne se refroidit pour elle ; elle jouit des applaudissemens jusqu'au moment de sa mort , & emporta les plus vifs regrets. Elle excellait surtout dans les Pièces de Monsieur de Marivaux , dont elle avait parfaitement saisi le dialogue fin & spirituel ; un volume suffirait à peine pour contenir tous les éloges qu'elle a reçus , tant en prose qu'en vers ; nous nous contenterons de rapporter cette Fable , qui nous a paru digne de lui avoir été adressée.

### P R O T H É E.

Depuis qu'on a banni de la scène ennoblir ;  
 Le comique grossier , les obscènes couleurs  
     Des premiers pinceaux de Thalie ;  
 Depuis que l'esprit seul produit de vrais Acteurs ,  
 Qui de nos mœurs si bien nous traça la peinture ,

du Théâtre Italien. 379  
d'agrément sur la scène employa,  
va mieux l'art, rendit mieux la nature,  
Que fait l'aimable Silvia ?

n talent si nouveau je connais le modèle,  
C'est un secret qu'amour m'a déclaré,  
n qu'en ce point le Dieu m'ait préféré,  
qui l'amour ne parle-t-il point d'elle ?  
voilà le secret, peut-il être ignoré ?

Sur une plage où regne Cythérée,  
Une des Graces un beau jour,  
Se promenait de ses sœurs séparée,  
Prochée alors parut aux rives d'alentour,  
Il la voit, il la suit ; qui ne suivrait les  
Graces !

Elle fuit, & le Dieu de voler sur ses  
traces ;

Il approche, admire, aime, hésite, ose parler,  
Avec colere Eglé répond à cet hommage ;

Le refuser sans se troubler,  
Peut-être aurait été d'un plus mauvais pré-  
sage.

Que fait Prochée ? il change de langage ;  
Sait varier ses soins ; cache ses déplaisirs ;  
Encore qu'amoureux on ne réussit guère ;  
Devenez séduisans, épargnez les soupirs,  
Amans, tout est prouvé d'abord qu'on a su  
plaire.

Il plut aussi, bientôt un mutuel amour,

Dans le sein des plaisirs éternisa leur chaîne,  
Ce fut ainsi pour l'honneur de la scène,

Que *Silvia* reçut le jour.

Qui pourrait s'y tromper ? Elle a du Dieu  
pere,

Cet ingénieux caractère

D'enjouement, de variété,

Et la naïveté de sa charmante mere.

*Silvia* était née à Toulouse en  
& elle épousa en 1720, Joseph Ba-  
letti, qui jouait les seconds Amoureux  
sous le nom de Mario ; elle a eu de ce  
mariage Antoine-Etienne Louis Balletti  
reçu en 1742, & qui remplit actuelle-  
ment le même emploi. Louis Balletti,  
second fils, Danseur, & Jeanne Balletti,  
épouse de M. Blondel, Architecte du  
Roi.

#### *DEBUT DU SIGNOR ZANUZZI.*

Le Signor Zanuzzi débuta le 25  
Juillet 1759, par le rôle d'Amoureux  
dans le Chevalier d'Industrie, Cane-  
vas Italien en trois actes, qu'il joua avec  
beaucoup d'intelligence & de vivacité ;  
il fut reçu à part, & continue de rem-  
plir cet emploi à la satisfaction du Pu-  
blic.



---

**DEBUT DU Sr. LE JEUNE.**

Le 16 Janvier, le Sieur le Jeune fit connaître ses talens pour le chant, la danse & la déclamation, dans les Talens à la mode, où il débuta pour le rôle d'Amoureux, qu'il a toujours rempli depuis, avec la même noblesse & la même aisance qu'alors on remarquait en lui. Il avait aussi débuté avec quelque succès au Théâtre Français, par le rôle d'Egiste dans Mérope; mais il n'avait point été reçu, cet emploi étant rempli.

---

**DEBUT DE LA Dlle. JOURDAIN.**

Le 29 Janvier, la Demoiselle Jourdain débuta dans *l'Epouse supposée*, le premier Février dans *la Servante de qualité*, & le 5 dans *le Divorce*. Elle joua dans ces trois Pièces le rôle de Soubrette, & ne fut point reçue.

---

**DEBUT DE LA Dlle. MARTIN.**

Le 16 du mois de Février suivant la Demoiselle Martin, qui s'était fait connaître avantageusement sur le théâtre de l'Opéra Comique, débuta sur celui de l'Hôtel de Bourgogne par les rôles d'Amoureuses dans le Jeu de l'A-

mour & du Hazard, la Coquette fixée; la Servante Maîtresse, la Bohémienne & le Maître de Musique; elle les a tous remplis, à la satisfaction du Public, qui a été fort étonné d'apprendre qu'elle n'avait point été reçue.

---

Le 23 Février 1760, les Comédiens donnerent une représentation de la Servante Maîtresse, au profit de leur Camarade Baletti, pour le dédommager autant qu'il leur était possible d'un accident funeste & singulier. Ce malheur arriva par une fatalité qu'il était difficile de prévoir. Au dernier acte de Camille Magicienne, Pantalon amene avec lui des Soldats pour forcer la Tour, où Camille tient enfermés Lelio & Flaminia; alors on faisait tirer une décharge de coups de fusils contre cette Tour: un des Soldats destinés à cet assaut, en attendant avait posé son fusil à côté de celui de la Sentinelle du théâtre, qui était sorti pour quelques besoins. La scène étant arrivée plutôt qu'il ne comptait, il fut appelé, & prit avec précipitation au lieu du sien, le fusil de la Sentinelle chargé d'une balle, dont il perça la cuisse du sieur Baletti, qui jouait le rôle de Lelio; en cet endroit

le Spectacle finit comme on peut se l'imaginer, & le Public marqua par sa sensibilité, toute la part qu'il prenait à un accident si malheureux.

---

## L'INNOCENTE SUPERCHERIE.

*Comédie en trois actes, en prose, mêlée  
d'Ariettes, 16 Février 1760.*

**L**E vieux Concierge d'un Château, homme riche & veuf, est devenu amoureux de Florette, jeune Villageoise orpheline, qui a été élevée chez Monsieur & Madame Cadeau. Cette Florette aime Colin, fils du Concierge, & en est aimée. D'un autre côté, le Seigneur du lieu, à qui le Concierge est redevable de sa fortune, veut le remarier à Madame Thomas, sa femme de confiance, qui est venue aussi. Le Concierge qui ne se sent plus aucun goût pour Madame Thomas, & qui doit user de ménagement à l'égard de son Seigneur, veut faire en sorte que la coquetterie de Madame Thomas lui serve de prétexte à éluder son mariage avec elle. Pour remplir ce dessein, il propose à la jeune Florette de déguiser son sexe,

& de passer pour un jeune garçon ; elle y consent. Colin est fort intimidé de l'amour que son pere a pour elle ; mais elle le rassure. Habillée en homme, le Concierge la présente à Madame Thomas, qui en devient amoureuse, & comme il n'y a point de chambre vuide dans le Château, elle propose de faire coucher cette Florette, qui a pris le nom de Finet, dans la chambre de Colin. Cette proposition ne plaît point au Concierge ; mais est fort du goût de son fils. Le Pere veut que ce Finet aille loger au donjon ; à quoi Madame Thomas répond, qu'étant si haut, & dans un corps de logis séparé, elle ne pourra pas s'en faire entendre quand elle en aura besoin. La contestation finie, Madame Thomas, seule avec Finet, lui fait l'amour, & lui donne une bourse de louis. Le Concierge, revenu sur la scène, & seul aussi avec Finet, lui donne le contrat d'un bien qu'il a acheté pour sa chere Florette, & qu'il lui avait promis. Munie de ces deux présens, elle les montre à Colin, dont elle rassure la tendresse allarmée. Le Concierge a une affaire pressante qui l'appelle à Paris ; & il veut y envoyer son fils à sa place. Colin s'en défend ;

défend; & Florette modestement s'oppose à l'y suivre, ce que le Pere refuse. Madame Thomas, qui entre dans le moment, s'oppose aussi à ce que Finet aille à Paris; elle veut auparavant donner quelques leçons de politique. Elle ajoute qu'elle a des droits sur à ce mot, Finet lui rend la bourse; qu'elle lui a donnée, en lui disant, que ce serait un bien mal acquis de sa part. Le Concierge triomphant, fait des reproches à la coquetterie de Madame Thomas, & promet qu'il s'en plaindra à son Protecteur. Dans le même temps, Finet lui rend aussi le même le Contrat dont il lui a fait présent. Ce qui donne la revanche à Madame Thomas. Florette alors ne se déguise plus. Elle avoue qu'elle aime Colin, & qu'elle ne s'est prêtée à l'innocente supercherie, que pour parvenir au bonheur de s'unir à lui. J'en suis fâchée pour vous, dit elle à Madame Thomas; mais j'en suis bien aise, pour elle, en courant dans les bras de Colin. Madame Thomas & le Concierge renouent leurs premières amours. Ils font la paix ensemble, & unissent les deux jeunes gens. La Piece finit par un quatuor.

La Musique de cette Pièce & le choix des airs ont paru très-agréables ; mais on a trouvé trop d'uniformité dans les scènes, & pas assez de variété dans les situations ; ce qui vient sans doute de la difficulté qu'il y a d'introduire un si petit nombre d'interlocuteurs. Au reste, cette Piece n'est pas sans mérite, puisque l'on ne saurait disconvenir qu'il n'y ait des scènes très-naturelles, & des détails très-bien écrits. Elle est de M. de Laval, & elle eut douze représentations.

---

Le 22 Mars, les Comédiens firent la clôture de leur théâtre par la Piece précédente, & l'ouverture le 14 Avril suivant, par *la Nouvelle Ecole des Femmes*, & la premiere représentation de *la Rentrée des Théâtres*, précédée du compliment suivant, qui fut prononcé par le Sieur le Jéune.

Il paraît enfin, ce jour que nous avons souhaité avec tant d'impatience ! Etre privés de votre présence, Messieurs, c'est languir hors de notre élément.

Mais, au moins, pouvons-nous nous flatter que pendant ces temps de dé-

**faiblement**, on ne nous reproche point d'avoir négligé, ni perdu de vue l'intérêt de vos plaisirs. Pénétrés des malheurs de l'année dernière, nous nous sommes appliqués, par de nouveaux efforts, à les réparer, s'il est possible pendant le cours de celle-ci. Au reste le mauvais succès des Pièces que nous vous donnâmes, ne fut qu'une fâcheuse destinée que tous les autres Spectacles partagerent avec nous ; & nous ne nous en sommes ressentis plus particulièrement, que par l'épuisement de nos pièces de fond, incapables de mener & d'entretenir l'affluence à notre Théâtre. Il sembla même, que les Auteurs, désespérant d'y acquiescer une gloire, nous eussent entièrement abandonnés.

Mais cette année commence sous des signes plus heureux ; les Muses reviennent à nous ; quelques nouveautés raniment nos espérances ; l'émulation se réveille parmi nos jeunes Auteurs. Eh ! notre sort peut-il être encore bien douteux, lorsqu'il ne dépend plus que de vos bontés ? Vous avez toujours pris plaisir à les répandre sur nous ; c'est par elles que nous nous sommes soutenus

jusqu'ici; & ce n'est que par elles que nous espérons de nous relever.

Puissions-nous donc, Messieurs, contribuer, cette année, avec plus de gloire & de succès, à vos amusemens qui, j'ose dire, se renouvelleraient sans cesse à notre Théâtre, si le mérite des Pièces que nous vous donnons répondaient toujours à l'empressement que nous avons de vous plaire. (1)

---

(1) Il fallait ajouter, & nos talens pour les rendre.





---

**LA RENTRÉE DES THÉÂTRES.***Comédie en un acte, en vers,**14 Avril 1760. (1)*

**L**E Bon-Sens & l'Invention, Déesse du génie, quel'Esprit avait proscrite du Parnasse Français, sont étonnés de s'y revoir. L'état malheureux de l'Empire d'Apollon, afflige beaucoup le Bon-Sens; l'Invention le console, & lui dit, que l'Esprit se trouvant forcé de les rappeler auprès de lui, il y a tout à espérer de leur réunion. L'Esprit paraît, son clinquant éblouit le Bon - Sens lui-même; & l'Esprit est ravi de le voir aussi pris pour dupe. Il avoue naturellement, qu'il est à bout, & qu'il s'est retourné de toutes les façons. Mais il ajoute qu'en nuisant beaucoup, il n'a pas laissé de rendre quelques services.

L'Invention lui demande des nouvelles de Thalie.

---

(1) La scène est sur le Parnasse Français, & se passe dans le Palais de l'Esprit. L'Auteur n'a point sorti de l'unité du lieu.

**L' E S P R I T.**

Apparemment que vos dons éclatans  
 Pour l'avenir l'ont assez enrichie ;  
 A ne rien faire elle passe son tems.  
 Le sublime d'ailleurs l'a presque anéantie ,  
 Et le goût sérieux ne permet plus qu'on rie.  
 On la laisse , par grace , ébaucher les talens ,  
 &c.

**Le BON-SENS.**

Ainsi la Tragédie a toutes vos faveurs ?

**L' E S P R I T.**

Elle triomphe encor , en dépit des Censeurs.  
 Elle se sent pourtant beaucoup de son vieil  
 âge ,  
 Les ans ont bien changé ses traits & son lan-  
 gage ;  
 Mais ce n'est plus son tems de jouer de mal-  
 heur ,  
 Et le Public. pour elle est plein de politesse.  
 S'avise-t-on d'abord de proscrire une Piece ?  
 Le lendemain , sans faute , on demande l'Au-  
 teur. ❀  
 A le fêter chacun s'empresse ,  
 Puis , on le laisse avec honneur ,  
 Sous un laurier sans sève , enterrer sa lan-  
 gueur.

*du Théâtre Italien.*

Le Bon-Sens, l'Invention  
prit se réunissent ; un Auteur  
arrive & se prépare à faire  
redoutable Boileau ; il se  
ainsi contre la Tragédie.

Eh ! peut-on sans rougir, comble  
d'honneurs

Tous ces colifichets , qu'au théâtre  
Fades productions d'un stérile délire  
Ces Vers enflés de mots , au travail  
Ces Drames , dessinés en traits de f  
Tableaux sans coloris , de froideurs  
Ce flux d'événemens , gauchement  
D'immobiles Soldats, cette foule i

Ces caractères mal tissus ,  
Quelquefois annoncés , & jamais se  
Ces plats conspirateurs , à la fure  
Ces rimides Héros, stilés sur nos f  
Ces Amans sans chaleur , ces Rois  
tique ;

Ces Tyrans sans esprit , vrais balo  
gique ;

Et ces Femmes d'idée , aux beau  
mens.

Le Bon-Sens conseille ;  
satyrique, de critiquer avec  
ménagement ; mais celui-ci  
R

que par des menaces terribles, & s'en va, en promettant de tout exterminer, même avant que de rien voir.

Viennent ensuite un Poète lyrique & un Musicien; ils font leur compliment à l'Invention en langage d'Opéra; mais le Poète s'avisant de dire à l'Invention, qui les prend tous deux pour Poètes, que l'autre n'est que Musicien, il s'élève entr'eux une querelle sur la préséance, qui a beaucoup diverti. Le Bon-Sens les maltraite; ils ne le connaissent ni l'un ni l'autre; & l'Invention leur ayant dit qui il est, ils l'accablent d'injures; ils se reconcilient même tous deux pour défier ce Dieu, qui les menace de revenir à l'Opéra. Le Musicien transporté, demande au Poète de seconder son génie. Celui-ci fait des vers que l'autre met sur-le-champ en musique. Le Bon-Sens ne peut tenir contre leur fureur; il s'enfuit de peur qu'ils ne le poignent. Un Maître de Ballets se présente aussi-tôt. Son projet est d'introduire les Ballets jusques dans la Tragédie Française. Le Poète & le Musicien sont de son avis; mais il fait une autre proposition bien outrageante pour nos deux Artistes. La voici :

Tous nos Musiciens ne nous fatiguent plus

Que d'airs embrouillés, bicornus ;

Nos grâces avec eux ne sauraient plus paraître :

De l'Opéra , laissez-moi seul le maître.

Par mes soins vigilans bientôt il renaîtra

Des plus beaux airs de France & d'Italie ,

Le choix harmonieux réglera mon génie ;

C'est l'Orchestre qui chantera ,

Et la Pantomime jouera.

Ainsi toujours brillant , & prodigue en mer-  
veilles ,

Je sauverai l'ennui d'entendre , à tous momens ,

Les vers écorcher le Bon-Sens ,

Et la musique les oreilles .

Le Poëte & le Musicien font des  
imprécations contre lui ; il se rit de

leurs fureurs , & ils le poursuivent ,  
en chantant le Duo de *Tancrede* ;

*Suivons la fureur & la rage , &c*

Une Symphonie annonce le Récita-  
tif Français , qui paraît couronné de  
pavots. Il se fait reconnaître à l'In-  
vention , par ces vers qu'il chante :

De l'Empire ébranlé , des sons & de la rime ,

Reconnaissez en moi le soutien magnanime !

Compagnon de Morphéc, on m'appelle en  
deux mots,

Le grand Récitatif, couronné de pavots.

Il devait chanter ensuite ces quatre vers, que l'on a retranchés sans qu'on sache pourquoi.

Malgré qu'on dorme ou que l'on bâille,

Faites renaître mes appas ;

Hélas ! où voulez-vous que j'aïlle,

Si Paris ne me garde pas ?

Il se plaint des grands succès de l'Ariette Italienne, qui l'a presque détruit. L'Invention avant que de rien dire sur le nouveau goût de Paris, veut connaître le chant Italien. L'Ariette Française & l'Italienne entrent sur la scène, en se querellant. La Française veut reprendre la préséance sur sa rivale : celle-ci veut la garder. L'Invention appaie la querelle, en demandant qu'elles chantent l'une après l'autre. Elle permet à la française de chanter la première. Cette Ariette, les bras pendants, à la manière de nos Actrices de l'Opéra tirées des Chœurs pour chanter des airs légers, fait en deux reprises l'énumération des vingt-trois mots qui forment le brillant de l'A :

du Théâtre Italien.  
riette Française; gloire, tri-  
victoire, couronne, vole, tri-  
gne, enchaîne, enchante, la-  
lez, enflammez, badinez, fol-  
tiger, marmure, coule, rava-  
veille, gronde, s'élève, rire.  
Italienne chante à son tou-  
tion lui donne la Préférence  
trionphante. & l'autre très-  
Récitatif tremble du juge-  
l'Invention va porter à l'  
mais elle se contente de lui  
bons conseils, & il la q  
satisfait.

L'Esprit revient, non c'  
prit, mais comme Amba-  
Petits-Mâtres. Il prie l'In-  
relever la fortune de la Tro-  
ne, qui tombe tous les jours  
du tort que les Comédie  
ont fait à leur élégance,  
vant leur Théâtre. Il rep-  
celui des Italiens leur reste,  
que, par malheur, les  
viennent plus. Arlequin  
air satisfait. Pendant la  
été en Italie ramasser des  
il en ramène une recrue.  
vue de lui, sur ce qu'il  
la Comédie avec des Ac

On lui demande comment il veut qu'on  
puisse les entendre. A cela il répond :  
Mais ils sauront parler , pourvu qu'on daigne  
attendre ;

Et c'est toujours un fond pour l'avenir.

En dix ans ils pourront se faire ;  
Et pendant ce tems là , comme à notre ordi-  
naire ,

Nous jouerons pour notre plaisir.

Cette réponse a fait rire & a été  
applaudie. L'Invention lui dit , que l'on  
n'est curieux que de pièces nouvelles ;  
& que ce n'est que cela qui pourra re-  
lever sa Troupe. Il la supplie de les  
aider. Elle lui demande , s'il sçait faire  
valoir une Pièce Française. A quoi il  
répond :

J'y suis , grace aux Auteurs , assez mal à mon  
aise ,

Pour qu'on ne vous en dise rien ,

Mais je plais dans l'Italien ,

Je divertis , j'amuse , & tout le monde m'aime.

Je m'y trouve toujours fort bien ,

Car je fais mes rôles moi-même.

L'Invention lui demande une scène  
à l'Impromptu. Il objecte qu'il est seul ,  
& que cela devient trop difficile. Alors



*Du Théâtre Italien*

Il apperçoit Mademoiselle  
habité d'Arlequin : on la  
ou sa femme ; il répond  
femme ni sœur. Mademoiselle  
cherche à se faire reconnaître  
lazzis ; & n'y parvient que  
qui lui échappe. Il s'écrie !  
Comme une folle , elle rit ; c'est

Elle paraît avoir envie  
l'Invention ; & la Divinité  
obligeamment de s'expliquer  
n'oublie pas de lui dire con  
reille,

. Modere-toi , si ta langue le

C'est par ces plaisanteries  
teur voulait faire écouter  
felle Camille , dans le Fran  
on s'imaginait , à tort , q  
gue lui était encore étrange  
ne pouvait mieux annoncer  
de son caractère , que de  
qu'un Auteur s'égayât en p  
dépens. Quelle autre A  
souffert ? Aussi lui a-t-on su  
ce petit sacrifice qu'elle a  
amour propre. Voici son dis  
vention , pour disposer le  
être favorable dans le Fran

De crainte en vous parlant, mon ame qui s'é-

meur,

A son ambition, peut-être téméraire,

Osera-t-elle ici s'abandonner.

Le Public, des talens est le Juge & le pèr,

Tout ne respire en moi, que l'ardeur de lui  
plaître.

Au genre Italien j'ai pe

Me former au Français

pire;

Trop heureuse si,

Je voyais à mes vœux le P

Daignez, auprès de lui

voix;

Sa clémence, toujours,

estime.

Quand on s'en voit d'abord applau  
di dans des  
riens,

On sent qu'à nos desirs il accorde les siens.

La confiance alors, par degré, nous anime;

Et lorsque nos talens, devenus précieux,

Ont mérité qu'il les honore,

Il en doit mieux chérir des fruits nés sous ses  
yeux,

Qu'à force de bonté lui même a fait éclore.

L'Invention termine la Piece en se

---

*du Théâtre Italien:*  
préparant à appaiser & ramener  
Sens, que les deux Auteurs lyriques  
fait fuir, & Arlequin implore  
Troupe, l'indulgence du Public.

Cette Comédie épisodique  
M. Brunet; elle fit beaucoup  
fir aux personnes de goût, qui  
verent bien écrite & remplie d'  
agréables; le Public les applau  
d'abord, mais s'étant enfin  
que la plûpart rétombaient sur  
contenta de les écouter sans  
plaudir & sans se corriger; en  
eut du succès & fut jouée do  
sur le Théâtre du Boulevard,  
Comédiens s'étaient établis per  
réparations & les embellisseme  
faisaient faire à leur Salle.

---

*Rétablissement de la Salle*  
La Salle de l'Hôtel de Be  
exigeant une grande réparati  
pour ce qui concernait la décora  
bâtonnet, que pour la décoration  
le Duc d'Aumont, premier G  
me de la Chambre, considéra  
vrage, qui devint la manière de  
le travail & par la manière de

traité. L'Artiste, suivant les ordres qui lui avaient été donnés, avait conservé tous les planchers & tous les poteaux, qu'il ne pouvait supprimer sans un renversement total de la construction primitive. Il n'a donc rien changé à l'ancienne disposition ; mais il a tellement ménagé la décoration, qu'il semble que la Salle soit construite à neuf, par le grand nombre de commodités qui s'y trouvent actuellement.

L'avant-scène était décorée par deux colonnes accouplées d'ordre corinthien de toute la hauteur de la Salle, & surmontées d'une architrave en relief qui se liait avec la frise & la corniche, peinte sur le plafond. Le socle de ces colonnes était orné de rinceaux d'un goût antique, avec de belles rosettes dans les milieux. Le socle régnait avec le dessous des balcons. Toute cette avant-scène était peinte en marbre blanc veiné, & tous les chapiteaux, bases & ornemens dorés ; dans l'épaisseur de cette avant-scène étaient pratiqués deux escaliers, conduisant à tous les balcons & aux loges grillées, placées sous le théâtre.

Les balcons, de niveau avec les premières loges, sont d'une très-belle

composition; ils ont été principalement remarqués, & les Artistes en font cas. Les grilles des petites loges qui sont dessous, sont de bon goût & s'accordent bien avec l'ensemble général.

Toute cette Salle est peinte en marbre blanc veiné, & tous les ornemens sont en or. Les poteaux des premières loges sont décorés de têtes de Lions en consoles, tenant un feston de laurier. Les devantures sont ornées de feuilles de refend & de canaux; le dessous de ces devantures est soutenu par des consoles très-mâles; le dessous des plate-bandes est orné de rosettes qui s'entrelacent, & de postes courantes.

Les appuis des secondes loges sont ornés successivement de lyres avec des branches de laurier & une guirlande de chêne, & de médaillons pareillement ornés de guirlandes. Les plate-bandes de ces secondes loges sont les mêmes que celles des premières.

Ceux des troisièmes loges sont embellis par des têtes d'Apollon & des rinceaux d'ornemens. Des consoles d'un bon genre ornent les poteaux des secondes & des troisièmes. Autour de celles-ci regnent les deux premières moulures de l'architrave de l'avant;

scène; lesquelles servent de tailloir aux consoles, & suppléent l'architrave de la corniche, qui est mâle, & dont tous les ornemens sont bien entendus. Dans la frise regnent au pourtour des festons de suites. Le plafond est peint en ciel, des Génies artistement groupés soutiennent les lustres qui semblent attachés aux guirlandes avec lesquelles les Génies se jouent.

L'escalier qui conduisait aux premières & secondes loges a été totalement changé, & on en a substitué un nouveau beaucoup plus large & plus commode. On a ménagé à l'entrée un beau Vestibule qui communique au Parterre & à l'escalier des troisièmes, dont cependant la communication est interrompue pendant le Spectacle, par une grille qu'on ouvre à la fin, & qui laisse au Public un grand espace pour sortir. Telle était la disposition de la Salle, lorsque vivement sollicités par des personnes de la plus grande distinction, de faire construire des loges dans l'avant-scène, pour être louées à l'année, les Comédiens Italiens se déterminèrent à en supprimer les colonnes, pour satisfaire à l'empressement du Public, d'une part, & d'autre côté

**p**our ne point empiéter sur les secondes & troisiemes loges , tant la fureur des petites loges est devenue à la mode.

En conséquence, pendant les trois semaines de vacances de l'année 1764, les colonnes ont été jetées à bas , & ont été remplacées par trois loges de chaque côté, contenant chacune six places, & deux loges de soubassement pareilles à celles qui sont sous les balcons. Ces loges sont en saillie de sept à huit pouces sur le poteau où se termine le balcon, dont les places deviennent meilleures qu'elles n'étaient auparavant, & se terminent en plan circulaire du côté du théâtre. Leur décoration est la même que celle qui regne dans toute la Salle. Derrière ces nouvelles loges sont adroitement pratiqués des escaliers qui y conduisent & qui descendent sous le théâtre ; ce qui rend la communication plus facile qu'elle n'était auparavant, parce que l'escalier du côté de la Reine, descendait seulement jusqu'en bas. Ce changement en a occasionné un général dans la Salle, qui a été repeinte & dorée de nouveau en entier ; elle est présentement dans l'état le plus brillant. Tous les fonds des loges qui étaient en marbre de brèche violette, ont été peints en

damas jaune , ce qui fait un meilleur effet & est plus avantageux aux femmes. Il n'est resté du plafond que la corniche, le reste a été peint & changé.

Quand les colonnes étaient en place, un simple socle orné de rinceaux dans le goût antique qu'elles portaient, terminait la Salle: en y suppléant des loges, il a fallu changer la forme du plafond vers le théâtre; il se termine présentement en une voussure, au milieu de laquelle sont les armes du Roi, soutenues par quatre Vertus, la Force, la Justice, la Prudence & la Tempérance. Sur le plafond dans l'angle du côté de la Reine, est le Temple du Goût, où de petits Génies soutiennent les médaillons des Auteurs modernes qui ont travaillé pour ce théâtre (1); de l'autre côté sont des Génies tenant le haut d'une grande & vaste draperie, qui forme le rideau, & qui lorsqu'il est levé se joint aux pentes qui descendent le long des loges jusques sur le théâtre; au dessous des armes sur le rideau est Thalie,

---

(1) On n'y voit point ceux des Delisle, des Marivaux, des Boissi, des Favart; depuis longtemps ils sont placés au temple de l'immortalité.



*du Théâtre Italien.*

tant la devise, *castigat ridendo mores*,  
la main droite; de l'autre un masque  
compagné de plusieurs petits Génies,  
ont un regard à travers le masque,  
lance un trait (emblème qui paraît  
ès propre à cette Muse, qui sous le  
masque lance des traits piquans) & les  
autres levent le rideau qui ferme l'en-  
trée du Palais de cette Muse. Le Pu-  
blic, quoique regrettant l'ancienne  
avant scène, qui était le seul cadre que  
nous eussions à Paris dans nos Salles  
Spectacles, a paru très-satisfait du nou-  
vel arrangement qui n'a rien gâté à cette  
Salle.

Toutes les peintures & dorures  
ont été faites avec le plus grand soin.  
Le plafond & le rideau, qui sont à présent  
les morceaux les plus intéressans, sont  
très-bien imaginés. La draperie  
d'une très-grande vérité; l'étoffe, d'or,  
le dessus est une grande broderie d'or,  
& le dessous un velours cramoisi, est  
parfaitement exécutée. L'entrée  
du Temple de Thalie, à moitié décou-  
verte, dans le péristyle duquel est une  
Cassolette jettant des parfums, soute-  
nue par trois figures de femmes, fait  
un très-bon effet, parce qu'elle se lie  
avec la richesse de la draperie.

M. Girault, Architecte & Ingénieur  
 Machiniste des Spectacles du Roi,  
 survivance, qui fut chargé par M.  
 Duc d'Aumont en 1760, de la re-  
 tauration & de l'embellissement de cette  
 Salle, a fait en dernier ces changements.  
 M. Canot a peint & exécuté le plafond  
 & le rideau qu'il a imaginés de concert  
 avec M. Girault.

### *DEBUT DE LA SIGNORA SAVI.*

Le 28 Mai la Signora Savi débura  
 pour les rôles de premiere Amoureuse  
 fut reçue à demi-part, & est morte au  
 mois d'Avril 1766.

### *DEBUT DU SIEUR CAILLOT.*

Le sieur Caillot débura le 28 Juillet  
 1760, par le rôle de Colas dans Ni-  
 nette à la Cour, dans lequel il eut un  
 succès qui n'a fait qu'augmenter cha-  
 que jour.

Les Comédiens donnaient alors leurs  
 représentations au théâtre des Boule-

ds, où il  
des  
frais qu  
ment d

LA NC

Pie en un  
E de

PIERROT  
bonne l'an  
Chef de T

Le fleur Br  
Pour é

Un he

II Accv

Mais il heurs

Le jolies

Ma

Qu'il pe

Julie

medic

**L**ui demandent à parler à cet Entreprenneur ; qui paraît, & devant lequel elles ne manquent pas de se chanter **Pouille** ; Madame Brécourt vient en faire autant à son mari, de ce qu'il reçoit des Actrices sans la consulter ; elle les congédie, & elles sortent en le menaçant de lui arracher les yeux. Un Maître de Ballet se présente, & s'annonce de cette manière :

Je suis une excellente emplette ;

J'ai parcouru les Terres & les Mers ;

De tout ce que j'ai vu , j'ai fait une gazette.

Je n'ai point employé la prose , ni les vers ;

J'ai voulu me servir d'un langage uniforme ,

Qui puisse être entendu chez les Peuples divers.

J'en retrace les mœurs , les vices , les travers ,

Je donne à cette histoire une nouvelle forme ,

C'est un ~~un~~ tableau vivant des usages , des airs ;

Ils sont en action , au lieu d'être en maximes ;

En un mot , j'ai voulu réduire en **Pantomimes**

Les ruses dont l'amour se sert dans l'univers ,

Et j'en fais des Ballets sublimes.

J'ai sur tous les climats composé des Sujets ;

Par exemple , j'ai peint une **intrigue Espagnole**.

Un Amant vient danser un pas bien languoureux ,

Au

*du Théâtre Italien.*

409

Au triste son de la viole-  
Il trace dans ses pas son martyr  
Au bout d'un certain tems une amoureux ;  
Ouvre une jalousie & se rend à sa beauté divine  
Une échelle de corde aussi-tôt ses vœux ;  
Je fais exécuter alors un pas de l'achemine ;  
Que l'Orchestre discret accompagne en sour-  
dine. deux,

**B R É C O U R T.**

Pour un moment si glorieux,  
Une sourdine ici paraîtrait fort bizarre.  
Le Français fait souvent sonner une fanfare  
Pour annoncer qu'il est heureux.

On annonce une Danseuse, ensuite  
une Chanteuse, qui font chacune l'es-  
sai de leurs talens ; & pendant ces  
deux scènes, Madame Brécourt ne cesse  
de contrarier son mari, & d'agacer le  
Maître de Ballet, qui lui répond sur  
le même ton.

Justine arrive en chantant ; elle fai  
ensuite le récit de son voyage, qu'elle  
vient de faire par la Diligence pour  
s'éloigner plus promptement de son  
mari.

**J U S T I N E.**

J'étais avec d'honnêtes gens,  
*Tome VI.*

S

Polis , attentifs , obligeans.

En femmes , nous avons d'abord deux Provençales ,

Mere & fille , venant toutes deux à Paris ;

La mere excitait tous nos ris ,

Par ses leçons grammaticales.

Ma fille , vous allez voir les plus beaux esprits ,

Comme moi , prenez garde à l'accent du pays ,

Dans les syllabes principales.

En hommes , nous avons deux Juges Bas-Normands ,

Un Officier Gascon , d'environ quarante ans ;

La sœur d'un Avocat , précieuse & savante ;

De plus un gros Prieur de la ville du Mans ,

Qui revenait des eaux avec sa Gouvernante ;

Les deux Normands parlaient de Procès appointé ,

Le Gascon , d'intrépidité ;

Les Provençales peu farouches ,

Du matin jusqu'au soir , chantaient avec gaité ;

Le gros Prieur ronflait d'un air de dignité ,

Et la Gouvernante aux yeux louches ,

Les avait sur son Maître incessamment tournés ,

Et prenait son mouchoir pour écarter les mouches

*du Théâ*  
 Qui se plaçaient sans  
 Le dernier jour vit  
 gique ,  
 Les Normands disput  
 Procès ,  
 Pour trouver des raïso  
 gestes ;  
 Dans la chaleur de  
 Un coup de poing  
 Jetta la Provençal  
 C'était la mère ; avec  
 Elle nous dit qu'e  
 Monsieur , poursuivie  
 con ,  
 Tuez-moi , sans  
 Cette vieille per  
 Elle s'évanouit afin  
 Aussi-rôt la fille  
 Eh ! ma mère ! ma  
 Messieurs , Messieurs  
 d'Hongrie  
 Le Prieur s'év  
 Qu'est-ce donc  
 ramare ?  
 Alors le Gar  
 Se met à  
 Faites-moi place  
 cri  
 F.

Je veux du leur bout de mon doigt,  
Faire aller ce Normand visiter les étoiles.

— Moi, je vais t'apprendre à parler,  
Et dans l'instant te bien gauler,  
Repartit le Normand, d'une façon brutale.

Le Gascon le voyant fâché,  
Sut ralentir sa valeur martiale;  
Reculé, tombe, écrase un Serin panaché,  
Que caressait la jeune Provençale.

— Sandis, je savais bien que je tuerais quel-  
qu'un;

Cet événement m'est commun.

— Mon Serin que j'aimais autant qu'une per-  
sonne!

Qui me consolera de son trépas?

(*En accent Normand.*)

— Il ne faut pas que cela vous étonne,

Cet Habitant de la Garonne

Ne s'entend à tuer que ceux qu'il ne voit pas.

Justine, pour donner une idée de  
tous ses talens, chante un Pont-Neuf,  
& déclame alternativement avec Arle-  
quin des vers pompeux de Tragédie,  
ce qui produit une scène très-comique;  
mais celle qui a paru la plus plaisan-  
te, tant par la manière dont elle est



*du Théâtre Italien.*  
faite, que par celle dont elle  
due, est celle d'un Payfan,  
Machiniste, qui vient se pro  
qualité de Musicien.

## Le P A Y S A N

Pour fardonner en bais car, en ba  
Sangul'ois, j'valons un Roff  
D'Arcadi' Royal' de musique  
Eh ! pargué, je ferions la n  
A tous tant qu'ils sont tous; co  
rons not' train,  
Avant l'âge d'quinze ans, j'on  
l' leutrain,  
Et pis j'ons soufflé d' l'ogre, ou  
merveilles,  
Pis j'ons vu l'Opéra, j'l'ons vu p  
Et je m'souviens bia d'tout, j'o  
les vouas

Corner encore à mes oreille  
Les Acteurs étions bons, j'les on  
Car, morgué, je ne fis pa  
Un biau Prince d'abord venait ch  
Sa Princesse d'un air honné  
Les bras en l'air, les yeux  
L'y répondait en chantant d  
Et pis y avait un Roua,  
Droit comme un Estafier.

Sula chantait d'la gorge , & pis y avait une

Chantre ,

Qui pour se donner l'air forcier ,

S'battait les flancs , tirait la voix de son ventre ,

Ah ! qu'c'était biau ! morgué , dis-je , à parr ,

moua ,

Si j'étions-là , je serions dans nor' centre.

Madame Brécourt lui demande quel  
rôle il veut faire ;

Mais moi , j'n'fais qu'vous dire.

Tout c'qu'ous voudrais , un Amour , un Zer-

phire ,

Queuqu' Dieu , queuqu' Diable , un Héros ,

un Tyran ;

Queuqu'enchanteux , un' Nymphé d'bargenie ,

Une Princesse , une Furie ;

Le chouas m'est fort indifférent ,

J'allons si vous voulais essayer plusieurs rôles.

De l'Opira j'ons r'tenu les paroles ,

Car j'ons acheté l'placard.

J'enfilerons les mots à ma mode , au hasard ,

Com'ça spratique. Un Prince Amant d'une

Princesse ,

Font un Moïneroque d'tendresse.

Mais il faut , s'il vous plaît , vous tenir à

l'écart.

du Théâtre Italien.

( En Haute-Contre. )

Jarnigué, Princesse adorable,  
Quand finirez-vous le tourment  
D'un Héros déplorable ?

Ah ! qui des deux est plus aimable  
Vous de charmer si tendrement  
Moi, d'aimer si parfaitement ?

Ah ! qui des deux est plus coupable  
Jarnigué, Princesse adorable  
Quand finirez-vous mon tourment ?

C'en est trop, terminons une ennuie ( En Basse-Taille. )  
( Il tire un petit couteau de sa poche )

Arrêtés, arrêtés, hélas ! quelle  
Ah ! ne vous donnez point la mort,  
Car vous feriez un grand tort

A la Princesse qui vous aime.  
( En Haute-Contre. )

Qui m'aime ! juste ciel ! Dieux, queu bon-  
heur extrême,  
Murmurez . . . doux ois aux ;  
Coulais, coulais charmants Zéphirs,  
Volais, volais, ruisiaux,  
Pour chanter mes plaisirs. ( Bis. )

( *En Basse-Taille.* )

Ta tendre flamme est couronnée ;  
 Je viens de la part des Enfers ,  
 Pour ordonner ta destinée ;  
 De deux parfaits Amans l'agriable Hyménée ;  
 Doit effrayer tout l'Univers.  
 Descendez , descendez d'Orlîmp' Troupe im-  
 mortelle ,  
 Sortez de vos antres profonds ;  
 Que les joyeux plaisirs , transformés en Dê-  
 mons , ( *Bis.* )  
 Célébrent la terreur d'une flâme éternelle. ( *bis.* )

( *En Chœur.* )

Chantons , chantons , sautons , sautons ,  
 Triomphe , gloire ,  
 Chantons , Cupidons ,  
 Chantons la Victoire.

( *En Dessus.* )

Non , non , il n'est point de si joli nom ,  
 Que le nom de la Victoire.  
 Non , non , il n'est point de si joli nom ,  
 Que celui de Cupidon ,  
 De la Victoire & de la Gloire.

Madame Brécourt encourage le Pay-

du Théâtre Italien.  
fan, & Monsieur Brécourt demanda  
suffrages du Public, qu'il obtient fa-  
ment pour une Piece pleine d'excel-  
tes plaisanteries. Elle fut faite par  
sieurs Favart & Anseaume.  
dans les circonstances où les Comé-  
diens furent obligés de donner leur re-  
présentation sur le Boulevard, pendant  
que l'on réparait leur Salle de l'Hô-  
tel de Bourgogne, où ils ne rentre-  
rent que le 8 Octobre, & dont ils fi-  
rent l'ouverture par la nouvelle Jouï-  
te, Parodie de Tancrede, & par la  
Fortune au Village, Parodie de l'O-  
péra d'Eglé, précédée d'un Prologue,  
dans lequel ils implorèrent le secours de  
Monsieur de la Rapsodiere, Auteur  
Comique, qui leur promet des nou-  
veautés en abondance Ce Spectacle  
fut suivi de la Veillée Cochoise, nou-  
velle Pantomime, de la composition  
du Sieur Billoni, alors Maître de Bal-  
lets du Théâtre Italien. .

---

Les Comédiens donnerent le 20  
Septembre, la premiere représentation  
de l'Ecoffaïse, dont nous ne donne-  
rons point l'extrait attendu que ce  
n'est autre chose que la Piece de M.

---

**LE PRÉTENDU.**

*Comédie en trois actes en vers , mêlée  
d'Ariettes , 6 Novembre 1760.*

**U**N riche Bourgeois de Paris , veut donner sa fille en mariage à un Provincial. Cette fille aime un jeune Officier , qui l'aime aussi ; le Pere n'en fait rien. Ces deux Amans se font part de leur situation , & tâchent réciproquement de ranimer l'espérance dans leurs cœurs. Le Pere vient , l'Amant disparaît ; scène entre le Pere & la fille sur le mariage qu'elle doit conclure avec le Provincial , & dont elle se défend de son mieux ; mais il faut obéir. Arrive son Maître à danser , suivi du jeune Amant , qui passe pour son Prevôt. Tandis que le Pere est un peu éloigné , nos deux Amans chantent , sur l'air de leur menuet , qu'ils continuent toujours de danser , quelques vers sur l'embarras où ils se trouvent. Enfin , le Pere surprend l'Amant aux pieds de sa fille ; le Maître à dan-

Ter s'enfuit, & le Pere arrête le P  
vôt, qui n'ayant plus de défaite, Le P  
obligé d'avouer son amour. Le P  
lui dit qu'il est très-fâché de le refu  
mais que tout est arrêté pour le  
riage de sa fille avec un autre.  
Deux Amans cherchent en vain à  
tendre, & l'acte finit. La scène  
muet, quoique imitée du Bal B  
geois, Opéra - Comique, n'en a  
moins été applaudie.

Au second acte, l'Amoureuse  
pose à Marine, sa Suivante, de  
devant le Provincial pour sa Ma  
& elle-même pour sa Soubret  
Pere, qui est sorti, leur laisse  
d'exécuter leur stratagème. Le P  
cial arrive, très-empressé de  
prétendue. Marine, sous le no  
Maîtresse, qui l'accompagne  
Soubrette, paraît très-aimable  
du Provincial, qui croit voir  
une Déesse; l'émotion qu'elle  
sa vue, la fait tomber entre  
de sa Suivante, qui la ramène  
Appartement. Le Provincial  
s'applaudit de l'effet que  
vient de produire sur le  
Prétendue. La fausse Soubre  
le Provincial lui demande

les de sa Maîtresse, lui fait le portrait des plaisirs & des amusemens de son pays. La Soubrette lui fait à son tour celui de la manière dont les maris & les femmes vivent à Paris; cette peinture révolte le Prétendu, que la fausse Soubrette laisse à ses réflexions. Le Pere revient, embrasse son gendre, & lui demande s'il a vu sa fille, & s'il en est content. Celui-ci répond qu'il a tout lieu de l'être; mais qu'elle a une Soubrette, dont les discours ont un peu choqué sa délicatesse. Ensuite il lui apprend que sa vue a causé tant d'émotion à sa fille, qu'elle est un peu malade; le Pere se fait conduire à l'Appartement qu'il lui a destiné, & va chez sa fille, qui se présente dans le moment, appuyée sur Marine, en se plaignant beaucoup. Le Pere veut envoyer chercher un Chirurgien, Marine dit que celui de la Malade est à la campagne; mais qu'un jeune Médecin a promis de venir dans le moment. Le Galant de la Demoiselle est ce Médecin; qui arrive, lui tâte le pouls, & devine que chez elle le cœur est attaqué. L'accès de la Malade redoublé, le Médecin presse le Pere de la soulager, en lui accordant celui qu'elle



ter s'enfuit, & le Pere arrête le Prevôt, qui n'ayant plus de défaite, est obligé d'avouer son amour. Le Pere lui dit qu'il est très-fâché de le refuser; mais que tout est arrêté pour le mariage de sa fille avec un autre. Les deux Amans cherchent en vain à l'attendrir, & l'acte finit. La scène du menuet, quoique imitée du Bal Bourgeois, Opéra - Comique, n'en a pas moins été applaudie.

Au second acte, l'Amoureuse propose à Marine, sa Suivante, de passer devant le Provincial pour sa Maîtresse & elle-même pour sa Soubrette. Le Pere, qui est sorti, leur laisse le tems d'exécuter leur stratagème. Le Provincial arrive, très-empressé de voir sa prétendue. Marine, sous le nom de sa Maîtresse, qui l'accompagne comme Soubrette, paraît très-aimable aux yeux du Provincial, qui croit voir en elle une Déesse; l'émotion qu'elle sent à sa vue, la fait tomber entre les bras de sa Suivante, qui la ramene à son Appartement. Le Provincial resté seul, s'applaudit de l'effet que sa présence vient de produire sur le cœur de sa Prétendue. La fausse Soubrette revient; le Provincial lui demande des nouvel-

sentiment le touche au point, qu'après quelques réflexions, il veut bien convenir de l'épouser, & lui donne rendez-vous sur le minuit pour partir ensemble. Le Provincial seul, chante une Ariette sur les différentes qualités qui plaisent dans les trois conditions des femmes. L'Amoureuse, contrefaisant toujours la Soubrette, vient trouver le Provincial. Leur entretien se termine par un Vaudeville sur les peines qu'on a dans le mariage, lorsqu'on ne s'aime point. L'Amoureuse instruit son Pere, du dessein que le Provincial a formé d'enlever Marine; ils sortent tous deux dans le dessein de se venger. Marine vient au rendez-vous; & en attendant le Provincial, elle chante une nouvelle Romance très-jolie. Cependant le sommeil la gagne; le Pere qui survient, la fait remonter à sa chambre, & attend le Provincial, qui frappe à la porte & le prend pour la Soubrette, dont le Pere contrefait la voix. A la vue de la méprise, il cherche à se justifier, & sa fille vient se joindre à lui; le Pere vaincu par ses instances, lui accorde celui qu'elle aime, qui paraît aussi-tôt; ce mariage arrê-

*du Théâtre Italien.* 425  
M. Marine refuse de suivre le Provincial que l'on renvoie en lui souhaitant un bon voyage.

Quoique les situations de cette Piece n'offrent rien de neuf, elle ne laissa pas que de faire plaisir, parce qu'elle est théâtrale, & qu'elle fut très-bien jouée. Elle est du Sieur Riccoboni fils, & la Musique de Monsieur Gaviniez, célèbre par son talent pour le Violon; on y applaudit plusieurs airs très-agréables, & qui ne nuisaient point au succès de la Piece, qui eut dix-neuf représentations,



## LES CAQUETS.

*Comédie en trois actes en prose.*  
*4 Février 1761.*

**L**E premier acte se passe dans la maison d'Adrien. Madame Griffon, Mademoiselle Nanette, & Monsieur Belhomme sont chez lui pour signer le contrat de mariage de Babet, qui passe pour sa fille; Marotte & Catherine, Revendeuses à la Toilette, & cousines d'Adrien, y sont aussi. Tous ces personnages, assis en cercle, causent, en attendant l'arrivée du Pere & du Marié. Les Revendeuses trouvent que Dubois ne montre pas assez d'empressement pour sa prétendue, & surtout le blâme de n'avoir pas encore apporté les présens de nôce. Madame Griffon en prend le parti, & trouve mauvais qu'on parle mal d'un garçon qu'elle protège, & qui est le fils de son mari. Les Revendeuses répondent par des traits peu mesurés. Madame Griffon se fâche, & elle est sur le point de s'en aller, lorsqu'Adrien & Dubois arrivent. D'abord ils sont

té, Marine refuse de suivre le Provincial que l'on renvoye en lui souhaitant un bon voyage.

Quoique les situations de cette Piece n'offrent rien de neuf, elle ne laissa pas que de faire plaisir, parce qu'elle est théâtrale, & qu'elle fut très-bien jouée. Elle est du Sieur Riccoboni fils, & la Musique de Monsieur Gaviniez, célèbre par son talent pour le Violon; on y applaudit plusieurs airs très-agréables, & qui ne nuisaient point au succès de la Piece, qui eut dix-neuf représentations.



ouvrage avec bien du chagrin; on l'en demande la raison; elle avoue qu'elle aime Dubois qui aurait été son mari, si elle avait eu du bien, & qui ne l'a quittée pour Babet, que parce qu'il trouve chez celle-ci deux mille écus en mariage. Marotte est révoltée d'apprendre qu'Adrien donne une pareille somme à une fille qui ne lui appartient pas, tandis qu'il a des parens à qui son héritage doit revenir naturellement. On la prie de s'expliquer là-dessus; après s'être un peu défendue, elle confie à Catherine & à Angélique qu'Adrien n'avait jamais eu qu'une fille qui était morte à Rouen, d'où il était revenu avec Babet, qu'il a toujours fait passer pour sa fille, quoiqu'elle ne le soit pas. Comme on refuse de la croire, elle montre l'extrait mortuaire de la petite fille, qu'elle a fait venir, pour être plus assurée de la vérité de ce fait, qui lui avait été autrefois confié par sa mere. Lorsqu'on lui demande qui peut être Babet, elle avoue qu'elle ne sait pas où Adrien l'a prise; mais elle proteste que ce n'est pas sa fille. Angélique, à cette nouvelle, conçoit quelque espérance, que si l'on vient à le savoir, le mariage de

du Théâtre Italien. 429  
bet pourra se rompre, & que Du-  
is lui reviendra. Elle part pour aller  
ez Madame Griffon achever une  
obe, & toutes les trois se quittent,  
arotte leur disant de se taire sur ce  
elles viennent d'apprendre & les  
ont autres assurant qu'elles n'en par-  
Le second acte se passe dans la rue,  
vant la maison de Madame Griffon.  
le sort de chez elle en raccompagnant à  
ubois ce qu'elle vient d'apprendre  
sujet de Babet. Elle lui fait rendre  
voir qu'on ne doit pas l'écarter con-  
lle dont on ne doit pas l'écarter à une  
ois désespéré, lui fait demander où elle  
lit cette nouvelle. Madame Griffon  
efuse de trahir la confiance de ceux  
ui l'ont instruite, & se retire fort  
iquée des questions de son Pere  
ui dit qu'elle a déjà écrit qu'elle  
ue les affaires sont changées  
e fera aucun usage du conseil  
qu'il avait envoyé pour le mariage de  
on fils.  
Dubois au désespoir, voit  
et, qui l'aborde d'un air com-  
ui il n'ose dire ce qu'il vient  
re. Babet s'aperçoit de son  
embarrassé; elle le presse  
revenir Ba-  
tent d'appren-  
air de triste &  
de lui en

apprendre la cause; Dubois déclare tremblant, que l'on assure qu'Adrien n'est pas son Pere. Babet l'écoute étonné, parce qu'elle ne peut pas s'imaginer qu'il y ait aucun doute sur sa naissance; mais elle veut savoir d'où est venue cette nouvelle. Dubois, en la conjurant de n'en point parler, lui fait entendre qu'il l'a apprise de Madame Griffon; Babet furieuse veut aller sur-le-champ demander à Madame Griffon l'explication d'un semblable discours; Dubois fait tous les efforts pour l'en dissuader, mais inutilement. Enfin, il la prie de ne pas dire qu'elle tient de lui cette nouvelle; ce que Babet promet. Dubois se retire, voyant arriver Madame Griffon. Babet dès le premier mot, dit que Dubois lui a appris ce qu'elle a dit d'elle. Madame Griffon en convient, déclarant savoir tout cela d'Angélique; celle-ci, qu'on appelle, avoue l'avoir entendu dire à Marotte; laquelle arrivant dans le moment, avec Catherine, sur les reproches que lui fait Babet, reproche elle-même à Angélique d'avoir divulgué ce secret, pour faire rompre le mariage de Dubois, dont elle est amoureuse. Le jeu de cette dispute perd dans le récit, &



Babet pourra se rompre, & que Dubois lui reviendra. Elle part pour aller chez Madame Griffon achever une Robe, & toutes les trois se quittent, Marotte leur disant de se taire sur ce qu'elles viennent d'apprendre, & les deux autres assurant qu'elles n'en parleront jamais.

Le second acte se passe dans la rue ; devant la maison de Madame Griffon. Elle sort de chez elle en racontant à Dubois ce qu'elle vient d'apprendre au sujet de Babet. Elle lui fait concevoir qu'on ne doit plus penser à une fille dont on ne fait pas l'état. Dubois désespéré, lui demande d'où elle fait cette nouvelle. Madame Griffon refuse de trahir la confiance de ceux qui l'ont instruite, & se retire fort piquée des questions de Dubois. Elle lui dit qu'elle a déjà écrit à son Pere que les affaires sont changées, & qu'elle ne fera aucun usage du consentement qu'il avait envoyé pour le mariage de son fils.

Dubois au désespoir, voit revenir Babet, qui l'aborde d'un air content, & à qui il n'ose dire ce qu'il vient d'apprendre. Babet s'apperçoit de son air triste & embarrassé ; elle le presse de lui en

il ajoûte que son Pere est un riche Négociant de l'Inde, duquel il n'avait reçu aucune nouvelle depuis plus de dix ans, & qu'il avait cru mort; mais qu'il venait d'apprendre que ce Négociant était arrivé à Paris, & le cherchait par-tout. Marotte écoute cette nouvelle avec plaisir, & sort pour l'aller dire à tout le monde. Dubois & Babet sentent renaître leur joie; & tous rentrent chez Adrien, pour avoir une entiere explication de ce fait.

Le troisieme acte se passe sur un Pont de la Seine, d'où partent les Bateaux pour Rouen. Monsieur Renauld, suivi de Menachem, avec lequel il est venu à Paris, ordonne à un Valet qui le suit, de s'informer dans le quartier, où peut être la demeure d'Adrien. Menachem lui demande la raison pour laquelle il montre tant d'empressement de trouver cet homme. Monsieur Renauld lui répond, qu'ayant été obligé de partir pour l'Inde, il y a douze ans, sa femme, qu'il a perdue depuis, l'avait accompagné; mais que n'osant exposer sa fille, en bas âge, au mouvement de la mer, il l'avait laissé en garde à cet Adrien, qui demeurait alors à Rouen, &

Paris, qui depuis cette  
voyent Marlotte, Renaud lui  
si elle ne pourrait pas lui a  
la demeure d'Adrien. Marott  
instruire, puis qu'elle est sa  
serrment dans l'embaras que lui  
mariage de sa fille. Monsieur  
demande quelle est cette fille  
lui raconte qu'Adrien l'a  
temps ne l'est point; qu  
d'Adrien, informée de  
pas; vouloir laisser aller la  
lui fait dans son caract  
naud, de violens soupçon  
de sa fille. Elle s'apper  
ble, & lui demande  
trait pas ce riche Négoc  
dit être le pere de Babet. M. Renaud  
par Marlotte, qui soupçonne que ce  
pourrait être lui-même; il s'en défend;  
& pour se débarrasser des questions  
qu'on lui fait, il dit qu'elle est la fille  
T

de son compagnon de voyage. Marotte reconnaît ce dernier pour ce Juif qu'elle a vu, dans les Caffés, vendre des lunettes d'Angleterre. Monsieur Renaud se retire fort troublé; seule, riant de ce qu'elle vient d'apprendre. Catherine & Angélique surviennent & lui demandent la cause de sa gaieté. Marotte leur conte, en étouffant de rire, qu'elle a vu le Pere de Babet. On refuse d'abord de la croire; mais elle assure qu'elle dit la vérité; qu'elle a parlé au Pere de Babet; que c'est ce Juif, que c'est lui-même & qu'il en est convenu. Monsieur Belhomme & Dubois arrivent, les Revendeuses leur font des plaisanteries équivoques sur le Pere de Babet, qu'elles croient connaître. Enfin Angélique explique à Dubois, qui est ce Pere, & sort en lui disant combien elle est affligée des discours que cette aventure va produire. Marotte & Catherine s'en vont en plaisantant sur les bonnes lunettes dont Dubois sera pourvu à l'avenir. Dubois reste interdit; & Monsieur Belhomme, persuadé par les discours que ces trois femmes viennent de tenir, lui dit que

du Théâtre Italien.  
le mariage est à présent impra-  
ble de toutes façons. Babet  
d'un air content & fort impatient  
de voir son Pere ; elle est étonnée  
la tristesse où Dubois est plongée  
voudrait lui en expliquer la cause ;  
ne peut proférer Monsieur Belhomme  
montre le Jui f à Babet, en lui disant  
que c'est son Pere. Babet confondue,  
s'enfuit, sans oser le regarder. Cette  
fuite étonne Adrien & Monsieur Re-  
naud. Ils en demandent la raison. Ba-  
& Monsieur Belhomme leur expliquent  
la cause de son chagrin. La chose s'é-  
claircit peu à peu. Dubois apprenant  
enfin que Babet est fille de Monsieur  
Renaud, entre en courant chez Adrien,  
Marotte & Catherine surviennent avec  
Angélique ; les deux premières font  
compliment à Menachem de la jolie  
enfant qu'il a retrouvée ; Angélique  
les blâme de rire du malheur de Ba-  
bet, dont elle paraît touchée. Dubois  
revient, conduisant Babet, à qui il  
dit, transporté de joie, d'embrasser son  
Pere. Lequel, demande naïvement  
Babet ? Monsieur Renaud l'embrasse ;  
elle reçoit avec beaucoup de respect &  
T ij

de joie les marques de tendresse de son Pere; elle montre de la rancune pour les Revendeuses; Angélique l'assure en pleurant, qu'elle est charmée de son bonheur. Monsieur Belhomme propose de l'épouser, pour la consoler de la perte de Dubois; & Monsieur Renaud consent au mariage de sa fille.

Cette Comédie ingénieuse, est tirée de Monsieur Goldoni; mais on n'en doit pas avoir moins d'obligation à Monsieur Riccoboni, fils, qui l'a mise si avantageusement sur notre théâtre, & l'a si bien ajustée, aux mœurs de notre petite bourgeoisie. Tous les caractères, quoiqu'en petit, y sont traités avec la plus grande vérité, & le dialogue nous en a paru si vif & si serré, que nous n'avons osé en rapporter le moindre détail, dans la crainte d'être séduits par la quantité de traits qui se succèdent, & de copier ainsi toute la Piece, en voulant présenter tous les traits agréables. Elle eut trente représentations, & quoiqu'on la remette très-souvent, on la voit toujours avec le même plaisir.

RETRAITE DE MARIE  
LABORAS DE MEZIERE.

Marie Laboras de Meziere, qui avait  
débuté, & avait été reçue en 1734. pour  
les rôles de premiere & seconde Amou-  
reuse, se retira à la clôture de 1761.  
Cette Actrice est née à Paris, a épousé  
François Riccoboni, & s'occupe main-  
tenant à composer des Romans, qui  
font les délices du Public. Elle est ac-  
tuellement l'Auteur qui se soit le plus  
distingué dans ce genre, dans lequel  
elle écrit avec beaucoup d'exactitude,  
de délicatesse, & d'une manière qui  
lui est tout-à-fait propre. Ses ouvrages  
qui ont eu le plus de succès, sont le  
Marquis de Creci, les Lettres de Fanni  
Butteler, & sur-tout celles de Catesbi.



---

SOLIMAN II,  
OU LES SULTANES.

*Comédie en trois actes, en vers libres ;  
9 Avril 1761. (1)*

SOLIMAN ouvre la scène avec Osmin, Chef des Eunuques ; il est sur le point de voir partir Elmire, qu'il aime, ou plutôt qu'il croit aimer ; & il fait part à Osmin du chagrin que va lui causer cette séparation. Il avait le droit de la retenir dans son Sérail ; mais il a été assez généreux pour la laisser maîtresse de son sort, dans l'espérance de n'obtenir son cœur que d'elle-même. Osmin fait entrevoir au Sultan que rien n'est désespéré, & qu'Elmire craint peut-être son départ autant que lui-même.

S O L I M A N.

Sur quoi le juges-tu ?

O S M I N.

Sur ce qu'elle est femme . . .

---

(1) Le théâtre représente les Appartemens intérieurs du Sérail.



Sur des distractions avec art ménagées ;  
Des négligences arrangées ,  
Un hasard préparé , qu'on place heureuse-  
ment ;  
Et de petites maladresses ,  
Faites le plus adroitement , &c.

Ensuite il établit ainsi le caractère  
de Soliman.

Vous n'estimez un bien que parce qu'il vous  
côte ;  
Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux ,  
Vous vous en détachez ; & qu'elle soit sévère ;  
Vous gémissiez , cela vous désespère ,  
On ne fait trop comment vous rendre heu-  
reux.

Il passe ensuite aux difficultés que  
lui donne le soin de contenir les fem-  
mes du Sérail , & place adroitement  
le portrait de Roxelane.

Entr'autres nous avons une jeune Française ,  
Vive , étourdie , altière , & qui se rit de tout.  
Elle vit sans contrainte , & n'est jamais plus  
aise ,

Que quand elle me pousse à bout.

Quand je la gronde , elle chante , elle danse.

Me contrefait, vous contrefait aussi ;  
C'est celle-la qui n'a point de souci,  
Qui ne cherche point à vous plaire.

Elmire paraît, ses adieux sont tendres ; mais l'Auteur s'est bien gardé de la rendre trop intéressante, & il a fait connaître par des *à parte* que cette Espagnole avait plus de vanité que d'amour. Lorsqu'elle se croit sûre du cœur de Soliman, elle accepte ses présens, & consent à rester ; fiere de son triomphe, elle ne balance plus à montrer à son Amant tous les sentimens dont elle paraît pénétrée, & elle le quitte pour contremander les apprêts de son départ.

OSMIN, *après qu'elle s'est retirée.*

Seigneur, je vous fais compliment,  
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement.

S O L I M A N, *mécontent.*

Non, je n'aurais jamais pu croire,  
Qu'elle eût cédé si promptement. . .

Elmire revient avec un habit plus galant ; c'est un des présens de Soliman ; & elle s'en est parée pour lui plaire. Le Sultan fatigué de l'excès de

441

*au Théâtre Italien.*  
tendresse & des louanges fades  
prodigue la sensible Espagnole, or-  
donne à Osmin de faire venir Délia,  
célèbre Cantatrice de Circassie, &  
depuis peu arrivée au Sérail. C'est sous  
le prétexte d'amuser Elmire; mais en  
effet pour se dérober lui-même à l'en-  
nui. Osmin introduit Délia; elle chan-  
te, & Soliman paraît enchanté de sa  
voix. Il lui donne beaucoup d'éloges.  
L'Espagnole, outrée de dépit, quitte  
la scène.

Osmin vient dire qu'il ne tient plus  
à l'indocilité de la petite Esclave Fran-  
çaise. Elle paraît.

### ROXELANE.

Ah! voici, grace au Ciel, une figure hu-  
maine.

Vous êtes donc ce sublime Sultan,  
De qui je suis Esclave? Hé bien, prenez la  
peine,

Mon cher Seigneur, de chasser à l'instant  
Cet oiseau de mauvais augure.

### SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France;

Ayez l'esprit plus liant & plus doux;

T v

Et croyez-moi , soumettez-vous.  
On punit au Sérail le caprice & l'audace.

## ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grace.  
Qu'un Empereur Turc est galant !  
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des  
femmes ,  
Vous devez enchanter leurs âmes ;  
En vérité , c'est avoir du talent ;  
Mais , mais , je vous trouve excellent.  
Et de vos volontés , voilà donc le Ministre ?  
Respectons ce Magot , avec son air sinistre ;  
Aveuglément nous devons obéir ;  
Il a vraiment de brillants avantages.  
Ah ! Si vous le payez pour vous faire haïr ,  
Il ne vous vole pas ses gages.

Le reste de la scène est écrit avec  
la même légèreté , & le caractère de  
Roxelane n'est pas moins séduisant  
pour les Spectateurs que pour Soli-  
man qui s'en laisse surprendre sans s'en  
appercevoir.

Au second acte , Soliman seul , fait  
en fumant sa pipe , quelques réflexions  
sur le caractère singulier de Roxelane ,  
qu'il oppose à celui d'Elmire , si ten-  
dre , si respectueuse. Ce Prince qui a

fait inviter Roxelane à venir prendre du Sorbet avec lui ; apprend par Osmin qu'elle refuse cet honneur. Elle entre sans se faire annoncer. Le Sultan en est surpris ; mais il l'excuse. Il continue de fumer ; elle lui demande sa pipe , il l'a lui présente , elle la jette. Le premier mouvement du Sultan , est de s'offenser de ce manque de respect. Il finit par en rire.

**R O X E L A N E.**

Et comment voulez-vous , Monsieur , qu'on vous corrige ?

**S O L I M A N.**

Me corriger ! de quoi donc s'il vous plaît ?

**R O X E L A N E.**

De quoi ! de quoi ! ces Sultans me font rire ;  
Ils pensent que sur eux , nous n'avons rien à dire ,

Je prends à vous quelque intérêt.

Croyez-moi , bannissons la gêne ,

L'amitié me conduit ; quand ce serait la haine ,

Vous pourriez y gagner encor.

La haine est franche , elle vaut un trésor ,

Nous devons lui prêter l'oreille.

Un ami par pitié , faiblement nous conseille ,

T vj

Notre ennemi connaît tous nos défauts.  
D'une gloire usurpée, il distingue le faux.  
L'amitié dort, la haine veille.  
Consultez-la, vous qui voulez régner.  
Lorgueil nous trompe, eh ! faut-il l'épargner ?  
Non.

SOLIMAN, *à part.*

Cette femme est étonnante !

Quelques Critiques ont accusé l'Auteur d'avoir mis de la prétention dans cette tirade, & n'ont pas senti qu'elle était nécessaire pour préparer la solidité des raisonnemens que Roxelane fait au troisième acte, & pour répondre à ces vers.

Ah ! telle est Roxelane en sa frivolité ;  
Sa raison perce à travers sa gaieté.  
D'un nuage léger, c'est l'éclair qui s'échappe ;  
Et dont la lumière nous frappe.

Le Sultan propose à souper à Roxelane, qui le refuse ; mais elle lui offre à lui-même un dîner, qu'il accepte ; elle le congédie alors, & lui dit d'aller vaquer aux soins de son Empire : lorsqu'il est parti, elle fait inviter à ce dîner, de la part du Sultan, Elmire & Délia ; la première arrive avec

Osmin, qu'elle prie de lui être favorable. Roxelane, qui était sortie pour donner ses ordres, revient, écoute sans être apperçue leur conversation, & plaissante agréablement sa Rivale sur les petites ruses qu'elle employe pour obtenir le cœur de Soliman, qu'elle lui cède volontiers. Délia arrive à son tour, accoutumée à ne voir qu'un Maître dans un Amant; elle dit:

Qu'on doit devant son Maître,  
Rester toujours dans la soumission,  
Le silence, l'attention.  
La nature a borné notre être;  
Pour un Amant le Ciel nous a fait naître.  
Qu'il soit Sujet, ou Souverain;  
Il a les mêmes droits; enfin nous devons  
être,  
Par l'arrêt de notre destin,  
Esclaves,

E L M I R E.

Compagnes,

R O X E L A N E.

Maîtresses, &c. &c.

Ce seul vers fait connaître le caractère des trois Rivaux.

## ELMIRE, à part.

Son insolence me rassure ;  
 Elle en sera punie , & je ne crains plus rien :

Et ce monologue adroit empêche  
 Elmire de se livrer à une jalousie ,  
 qui aurait jetté de la tristesse , & peut-  
 être du trouble dans un repas dont  
 la gaieté devait être l'ame.

Soliman qui s'attendait à un tête-  
 à-tête avec Roxelane , est surpris de  
 voir Elmire & Délia , au milieu des-  
 quels on le fait asséoir. Délia chante  
 pendant le repas , & Roxelane chante  
 à son tour , en s'accompagnant d'une  
 harpe , *l'air de maudit Amour* , qui  
 semble avoir été fait pour les paroles  
 suivantes :

O vous que Mars rend invincible ,  
 Voulez-vous être au rang de Dieux ?  
 Défendez-vous , s'il est possible , s'il est pos-  
 sible ,  
 D'être esclave de deux beaux yeux.



Vous triomphez par la victoire ;  
 Mais tout l'éclat de votre gloire ,



S'anéantit devant l'amour ,  
Et vous cédez à votre tour ,  
O vous que Mars , &c.



Le Sultan, hors de lui-même, se lève, s'approche d'elle, & lui témoigne le plaisir qu'il éprouve à l'entendre.

R O X E L A N E.

Oh ! vous auriez encor plus de contentement ,  
Si vous voyez danser Elmire.

Elmire danse, pendant que Roxelane continue à jouer de la harpe, & qu'elle chante un Duo avec Délia. Ce moment offre un tableau voluptueux & théâtral. Soliman, qui ne voit, qui n'entend plus que Roxelane, regarde s'il n'est pas apperçu d'Elmire; il prend un mouchoir de soie qui pend à sa ceinture, & le donne en cachette à Roxelane; elle reçoit le mouchoir, & le met entre les mains de Délia.

S O L I M A N.

Quel mépris !

D É L I A.

Quel bonheur !

## E L M I R E.

J'expire.

Soliman , après un moment de silence , arrache le mouchoir de la main de Délia & le porte à Elmire , en lui disant :

Elmire ! il est à vous ; oui je déclare Elmire...

## E L M I R E.

Ah ! je renaiss.

SOLIMAN , à Roxelane.

Ote-toi de mes yeux.

C'est trop souffrir. Ingrate tu me braves ;  
Qu'elle soit mise au rang des plus viles Esclaves.

Roxelane est emmenée par quatre Eunuques noirs. En sortant, elle garde la tranquillité de son ame. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparaissent , excepté Osmin , que Soliman retient , & Elmire , qui s'éloigne dans le fond du théâtre. Il sort du côté, opposé à Elmire , qui voyant que Soliman ne la suit point , se retire avec douleur. Elmire commence le troisième acte. Elle craint que la Française ne l'em-

*du Théâtre Italien.*

sorte sur elle. Elle projette de la perdre; cependant elle condamne ce sentiment de vengeance. Soliman entre agité & inquiet. Il adresse la parole, tantôt à Elmire, tantôt à Osmin; ses discours qui n'ont pas de suite, annoncent l'état d'une ame entraînée par une passion violente, qui l'agite d'autant plus, qu'il fait tous ses efforts pour la vaincre. En jurant à Elmire l'amour le plus tendre, il ne cesse de parler de Roxelane. Eh! laissons Roxelane, lui dit l'Espagnole.

Pour rassurer Elmire, il lui donne Roxelane pour Esclave, & la laisse maîtresse de son sort. Elmire qui l'accepte avec joie, dit:

Je ne veux point sur elle abaisser un regard;  
Je veux. . . . .

S O L I M A N.

Que voulez-vous?

Il fait cette interrogation d'un ton à faire sentir combien il s'intéresse encore pour elle. Cependant il l'envoie chercher pour l'accabler de reproches, & l'humilier, en la rendant témoin de son amour pour Elmire. Roxelane arrive en habit d'Esclave,

& se cachant le visage. Soliman le croit pénétrée de douleur. Pour l'accabler davantage, il affecte des transports encore plus ardents pour Elmire. Mais quelle est sa surprise, lorsque tout-à-coup il voit rire Roxelane. Outré de colere contre elle, il fait retirer Elmire, pour ne pas laisser éclater en sa présence toute l'indignation qu'il conçoit contre cette Esclave superbe. Roxelane soutient les reproches du Sultan avec une fermeté & une dignité qui l'étonne, sans démentir sa gaieté naturelle; elle lui dit les choses les plus fortes. Soliman frappé de voir tant de solidité dans l'esprit d'une femme, qu'il ne croyait que frivole, en devient plus épris, & la presse de faire son bonheur. Roxelane, sans lui rien promettre, lui laisse entrevoir cependant quelque espérance.

Oubliez, lui dit-elle.

Oubliez votre autorité,

Obtenez un cœur de lui-même.

Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,

J'aimerais par orgueil ou par timidité,

*du Théâtre Italien*

Je dois m'épargner cette injure, 451  
L'amour devient suspect, s'il n'a sa liberté.

Soliman la lui donne sur le champ.  
Roxelane touchée de la générosité du  
Sultan, paraît émue, & lui demande la  
permission de se retirer, en lui disant :

Osmin vous apprendra,  
Ce que n'ose dire ma bouche.

Le Sultan qui se flatte d'avoir enfin  
soutenu le cœur de cette Française,  
se livre au plus doux espoir. On lui  
apporte une lettre d'Elmire, il lit :

Une Saïque préparée,  
Pour jamais éloigne de ces lieux  
L'Esclave que tu m'as livrée.

Le Sultan effrayé de ce départ pré-  
cipité, commande qu'on courre après  
elle. On ramène Roxelane. Elle com-  
mence par excuser sa Rivale aux yeux  
de son Amant. Elle lui avoue enfin qu'il  
a su toucher son ame & lui fait cet  
aveu, avec une espèce de dépit contre  
elle-même. Soliman enchanté, se croit  
déjà certain de son bonheur. Arrêter,  
lui dit Roxelane.

L'amour aime sa liberté,  
Il veut encor l'égalité,

Votre pouvoir emporte la balance.  
 Mon très-auguste Souverain,  
 Me prendrait aujourd'hui pour me quitter de  
 main,  
 Et je dois m'assurer contre son inconstance.  
 Il ne m'obtiendra point, sans être mon époux.

S O L I M A N.

Quoi ! Roxelane, y pensez vous ?

R O X E L A N E.

Si mon Amant n'avait qu'une chaumière,  
 Je voudrais partager sa chaumière avec lui.

Mais mon Amant possède un trône,  
 Si je ne le partage, il n'est pas mon  
 Amant.

S O L I M A N.

Mais un Sultan,

R O X E L A N E.

Peur tout.

S O L I M A N.

Mais nos Loix,

R O X E L A N E.

Je m'en mocque.

S O L I M A N.

Le Muphty, le Visir, l'Aga,

R O X E L A N E.

Qu'on les révoque:

S O L I M A N.

Mon Peuple.

R O X E L A N E.

A-t-il le droit de gêner votre cœur ?

Vous le rendez heureux, il vous défend de  
l'être ;

Est-ce à lui de borner les desirs de son Maître,

De lui marquer les degrés du bonheur ?

Epouse d'un Sultan, une femme estimable,

Qui fait asseoir la tendre humanité.

A coté de la Majesté,

Qui tend à l'infortune une main secourable,

Adoucit la rigueur des loix,

Protège l'innocence, & lui prête sa voix ;

Aux yeux de ses Sujets, le rend-elle coupable,

Sans cesse avec activité ;

Elle étudie, elle remarque

Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité ;

Vous présente la vérité,

Le premier besoin d'un Monarque ;

En la montrant dans tout son jour,

Elle fait l'embellir des roses de l'amour.

**454** *Histoire*  
**On** vient apprendre à Soliman qu'**El**  
**mire** **délivrée** du triomphe de la  
**Rivale**, se dispose à partir; il répond  
qu'il l'a plaint, & il ordonne qu'on  
la comble de ses bienfaits; il commande  
de ensuite à Osmin d'aller déclarer à  
tous les Ordres de son Empire, qu'il  
est déterminé à épouser Roxelane, à  
qui il s'adresse ensuite:

Ils vivront sous vos loix, ils seront trop heureux;

Vous m'enseignerez la douceur, la clémence;  
Et d'une équitable puissance;

Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu.  
D'un Souverain le règne ne commence  
Que du moment qu'il connaît la vertu.

Il ne manque à Roxelane, pour  
mériter le cœur du Sultan, qu'elle a  
déjà obtenu, que de lui montrer la  
générosité du sien. Elle lui dit:

A ton tour tu vas me connaître.  
Je t'aime Soliman, mais tu l'as mérité;  
Reprends tes droits, reprends ma liberté,  
Sois mon Sultan, mon Héros. & mon Maître.  
Tu me soupçonnerais d'injuste vanité;  
Va, ne fais rien que ta loi n'autorise;  
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,



455  
rou-  
mise.

Je veux un Amant qui  
soit dans le Trône  
R O X E L A N E.  
S O L I M A N.  
Par de tels sentimens le Trône  
S'il m'eût permis d'user du pouvoir  
Aux femmes du sérail je donne  
S O L I M A N, en lui présentant  
Le Conte charmant,  
pour à cette Piece, est  
Contre qu'il soit nécessaire  
tout autre que pour  
difficulté d'en employer  
caractères, & d'y répandre  
un coloris aussi brillant  
de M. de Marmontel  
tait pas un obstacle  
difficile à vaincre; &  
ceffairement un pareil  
ginal, pour en découvrir toutes les

qui a donné  
connu,  
en parler;  
écrite de ce  
écueil pour  
Favart; la  
les beautés;  
soutenir les  
en vers;  
que l'est celui  
en prose, n'é-  
médiocrement  
pour traiter di-  
il fallait né-  
de son ori-  
découvrir toutes les

difficultés, & n'en être pas éclipsé, mais si le succès de cette Piece mit le sceau à la gloire de M. Favart, il fut l'époque des injustices qu'il a essuyées & dont il paraît enfin que le Public est revenu. Le sort en cela l'a traité comme tous les grands hommes; les Spectateurs en applaudissant les Tragédies de Crébillon, voulaient qu'elles sortissent de l'obscurité d'un cloître, & la Cour en admirant les chefs-d'œuvres de Moliere, les attribuait à Chapelle, parce qu'il était un plus aimable convive. Nous ne parlerons pas du nombre des représentations de cette Piece, qui durera autant que le théâtre qui a le bonheur de la posséder; nous ne nous étendrons point à en faire tout l'éloge qu'elle mériterait. Une Piece n'a pas besoin d'apologie, lorsque tout le monde lui rend justice (1).

---

(1) Le seul Auteur de la Philosophie de l'Histoire, donne lieu de croire qu'il ne la connaît pas, ou plutôt ceux qui le connaissent, lui & sa maniere d'écrire, doivent penser qu'il n'a affecté de lui donner le titre ridicule d'Opéra bouffon, que pour contraster plus plaisamment avec l'histoire de Zorobabel, à laquelle il la compare, *art. de Joseph.*

DEBUT DE Mlle. PICCINELLI.

Le 6 May 1761, la Demoiselle Piccinelli, qui depuis épousa le fleur Vessien, débuta dans la Cantatrice Italienne, Comédie en deux actes. Elle joint à une figure agréable, une voix également étendue & flexible, & son en est en même-tems argentin & gracieux, sans déroger au goût national de la Musique Italienne. Elle réunit à ce talent Français, elle fut Comédie avec beaucoup de noblesse; avec tant de qualités, on joua la étonné de son succès, qu'on fut étonné de sa retraite, qu'elle a été dernière à la clôture du Théâtre, & qui a été suivie des regrets de tous les partisans de la Scène Italienne.



---

## ANNETTE ET LUBIN.

*Comédie en un acte , mêlée d'Ariettes & de Vaudevilles , 15 Février 1762.*

**L**E Bailli, qui voit avec concupiscence , les charmes de la jeune Annette, & avec envie l'amitié qu'elle a pour Lubin, son cousin, les accuse tous deux d'un commerce criminel, devant le Seigneur du Village, qu'il rencontre égaré de la chasse. L'un parle du Cerf qu'il poursuivait, l'autre de Lubin qu'il veut poursuivre. Ils ne s'entendent ni l'un ni l'autre ; mais lorsque le qui proquo est éclairci , le Bailli fait le portrait d'Annette, dans ces couplets charmans que je ne puis m'empêcher de transcrire, quoiqu'ils soient dans la bouche de tout le monde.

---

(1) Le théâtre représente une Campagne ; on voit un bois d'un côté, & de l'autre un coteau. Sur le devant du théâtre il y a une Cabane de verdure à moitié faite.

AIR: *Quand la Bergere revient des champs.*

Annette à l'âge de quinze ans ,  
Est un image du Printems ;  
C'est l'aurore d'un beau-matin ,  
Qui ne veut naître ,  
Et ne paraître ,  
Que pour Lubin.



Son teint bruni par le Soleil ,  
Est plus piquant , est plus vermeil ;  
Blancheur de lys est sur son sein ,  
Mouchoir le couvre ,  
Et ne s'entrouve ,  
Que pour Lubin.



Sa bouche appelle le baiser ,  
Son regard dit qu'on peut oser ,  
Mais tout autre oserait en vain ;  
C'est une rose ,  
Qui n'est éclosé ,  
Que pour Lubin.



Le Bailli met en pendant de ce  
portrait , celui de Lubin , qui ne con-  
vient pas moins à l'Acteur qu'au per-  
sonnage , & qui n'a pas l'air d'être

tracé par la main d'un Rival; le Seigneur convient que ce serait dommage qu'Annette fût le prix d'un amour villageois. Il ordonne au Bailli de le remettre dans son chemin. Ils sortent tous deux, & Lubin arrive avec un fagot de feuillages, dont il couvre en chantant la cabane qu'il a élevée pour son Annette. Il s'inquiète de ce qu'elle ne vient pas, & mesure le tems à son impatience, plus qu'à la hauteur du Soleil; enfin il l'entend chanter; il vole au devant d'elle; elle est hors d'haleine; il la gronde, la plaint, & la paye par un baiser, qu'elle le menace de lui rendre; ils se félicitent mutuellement des biens que la nature leur a prodigués, & les préfère à toutes les magnificences qu'ils ont pu voir à la Ville.

## A N N E T T E.

Toutes ces Maisons magnifiques,  
 Qu'à la Ville on trouve par tout,  
 Ne valent pas nos toits rustiques;  
 Ces feuillages nouveaux sont bien plus de mon  
 goût,  
 Que ces planchers pleins de dorure,  
 Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

L U B I N.

Les Grands ne sont heureux qu'en nous contre-  
faisant ;

Chez eux la plus riche tenture

Ne leur paraît un Spectacle amusant,

Qu'autant qu'elle rend bien nos champs , notre  
verdure ,

Nos danses sous l'ormeau , nos travaux , nos  
loisirs ,

Ils appellent cela , je crois , un Paysage.

A N N E T T E.

Ah ! Lubin ! nous devons bien aimer nos plai-  
sirs ,

Puisqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'i-  
mage.

Cette réflexion est très-juste & très-  
philosophique , & c'est le seul repro-  
che qu'on ait pu faire à cette Piece  
charmante. Lubin offre à son Annette  
une branche de roses, qu'il accom-  
pagne de ce couplet galant.

Chere Annette reçois l'hommage ,

Que chaque jour te rend mon cœur ,

Ce bouquet est la douce image

De ton éclat , de ta fraîcheur ;

Pour donner encor plus de grace

V iij

re

j'ai fait choix ;

ie je les plac

feront trois

feront trois.

nnette à se

zon, & à p

repas qu'elle

ils le mange

e des oiseaux se fait

ubin qui leur préfère

e, la prie de chan-

pas prier, & chante

e romance village

isante, très-naturel

le. Le Bailli, que

é, les examine pe

, à travers les feuilla-

t la cabane, & voit

ec un œil d'envie. Il

ient où Lubin va raf-

oupeau pour répandre

roi dans le cœur d'An-

t connu jusqu'alors que

cence; Lubin la trou-

mes à son retour, &

l toutes les prédictions

Bailli vient de lui faire;

, annoncé qu'ils auront

que ces enfans les mau-



du Theu ne compter  
diront; Lubin cela pourra  
comment tout rien d'affi  
& n'y voit seront la ca  
ajoute qu'ils seront Lubin  
vignes geleront; Lubin  
ne géléra pas lui, & que  
sole, cependant ils font  
de bonne foi & ne trouvent  
dre chose à redire à leur

L U B I  
Le cœur de mon Annette  
Et le mien ne font  
Meutons, chien & houe  
Chez nous tout est com  
Eh ! mais oui-dà,  
Comment peut-on trouver  
Oh. n'enni dà,  
Comment peut-on trouver

Tes levres demi closes  
Respirent un air frais  
Croyant sentir des roses  
Je m'approche tout près  
Eh ! mais, &c.

Une abeille farouche  
Un jour piqua ta main

**A N N E T T E,**

Un baïser de ta bouche

En fut le Médecin ,

Eh ! mais , &amp;c.

✕

**L U B I N.**

Tu te sens à la gêne ,

Le soir dans ton corset ;

Moi te voyant en peine ,

Je défais ton lacet ,

Eh ! mais , &amp;c.

✕

Quelques fois tu sommeilles ,

Doucement dans mes bras.

**A N N E T T E.**

Quelques fois tu m'éveilles ;

Mais je ne m'en plains pas ,

Eh ! mais , &amp;c.

✕

**L U B I N.**

J'allume des bourrées ,

Lorsque viennent les froids ,

De mes mains réchauffées

Je réchauffe tes doigts ,

Eh ! mais , &amp;c.

Voilà tout pour favo  
elle se marie, pour y remédier ;  
n'en fait pas plus qu'elle  
l'instruire ; mais le Bailli  
colère qu'Annette a bien  
à calmer. Le Seigneur arri  
se salue dans la cabane  
l'engage difficilement à  
vant lui ; enfin, elle su  
midité ; elle lui raconte  
leurs amours avec une  
& la fait conduire en  
Lubin, le Seigneur en  
vive sont inutiles, il a  
de la cabane, & voy  
te, en prenant cet ord  
du Seigneur, & co  
avoir aggravé sa faute  
gneur que le Seigneur  
alors qui le faisaient  
tifs, lorsqu'un de ses  
à lui en faire la plus  
de, lorsqu'un de ses  
lui apprendre que  
assommé ses chiens & ses  
Annette qu'il enleve. Le  
V v

pour le faire arrêter, & le Bailli se sauve d'un autre côté.

Lubin arrive échevelé, tenant Annette d'une main & de l'autre jouant du bâton à deux bouts; il est agité de la plus violente fureur, & menace d'étendre mort sur la place, le premier qui osera se présenter devant lui; mais le Seigneur paraît, & sa seule présence le ramène-à son devoir; il laisse tomber son bâton & se prosterne à ses pieds; Annette se jette aussi à genoux, & tous deux d'une voix suffoquée par la douleur, demandent grace l'un pour l'autre.

## L U B I N.

Je conviens de mon tort, mais je vous le répète,

Monseigneur, prenez soin d'Annette;  
S'il faut me séparer d'Annette absolument,  
Recevez-moi Soldat dans votre Régiment.  
Pour vous, avec plaisir, j'exposerai ma vie;  
Je ne veux rien de plus; Annette m'est ravie.

Quand il fallait applanir des chemins,  
Piocher, bêcher, & faire des levées,  
Enclore vos Parcs, vos Jardins,  
On me voyait toujours le premier aux corvées

*du Théâtre 1*

Était par amitié plutôt q  
Je ne veux pas m'en  
Mais à votre bonré si j'ai  
Qu'Annette seule en 1  
Et j'en sentirai mieux le pr  
Ah! Monseigneur, daignez  
Quand vous voyez des  
Vous vous intéressez p  
Vous dites à part vous; ils  
femmes,  
Oui, ces pauvres gens sont de

Le Seigneur, avec une  
tient du dépit, dit à Lub  
ver & commande au Bai  
exactement ce qu'il va ord.  
nette & Lubin frémissent.  
réjouit de leur punition;  
gneur laisse tomber les y  
vres Amans, s'attendri  
onne; une joie immo dér  
le plus vive d'outour; ils  
nouveau aux pieds de le  
sont ils baisent les mai  
sont avec la plus tendr

Cette scène, quoique  
du plus grand path

difficile de la voir sans se sentir la larme à l'œil ; pour moi j'avouerai que je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de cette Piece charmante, & que je n'en ai jamais vu une sans me sentir attendrir de cette situation touchante. Madame Favart & ceux qui ont eu part à cette Piece ne dissimulent point l'obligation qu'ils ont eue au Conte de M. de Marmontel, qui ne peut disconvenir à son tour qu'ils l'ont de beaucoup surpassé dans celle qu'il a faite lui-même, malgré les traits agréables dont elle est remplie. Quant à celle de Monsieur Favart, le succès prodigieux qu'elle a eu nous dispense de tout éloge, qui serait au-dessous de la vérité.



Les Comédiens eurent la permission de continuer leurs représentations pendant la semaine de la passion , c'est-à-dire jusqu'au 3 Avril, qu'il firent la clôture de leur théâtre par le *Maréchal*, suivi de *On ne s'avise jamais de tout*, & précédé du Compliment qui suit & qui fut prononcé par M. le Jeune, & fort applaudi par les Spectateurs.

### COMPLIMENT.

MESSIEURS,

Les jours de repos font pour nous des jours de regrets ; mais si le devoir indispensable de nous dérober à vos yeux, devient pour nos cœurs un sujet de tristesse, au moins nous laisse-t-il la consolation de n'avoir que des graces à vous rendre.

Oui, Messieurs, l'année que nous terminons tiendra, sans contredit, le premier rang parmi les époques de notre théâtre ; jamais assemblée plus nombreuse & plus brillante n'avait mieux constaté nos succès ; lorsque nous disputions de zèle & d'empressement à vous plaire, vous avez paru, j'ose le

dire, disputer entre notre faveur de complaisance & de bonté. La délicatesse de votre esprit s'est accommodée sans peine à la simplicité de notre langage, & vous n'avez jetté sur nous que les regards de l'indulgence, quand nous ne portions sur vous que ceux de la crainte. Le plaisir de nous encourager semblait vous dédommager de ceux que nous ne pouvions vous procurer; ailleurs on vous donnait des Spectacles, ici vous ne voyez que des Fêtes; & ce n'est que sous les traits de la naïveté, que l'esprit est venu parmi nous, obtenir les honneurs du jour. Annette & Lubin sont les Héros qu'il nous a créés; avez-vous mieux couronné les Conquérans de la terre que ces Héros de la nature? Nous craindrions avec raison, Messieurs, les reproches que l'on aurait droit de faire à notre amour propre, si nous refusions la part que nous devons de la gloire de nos dernières semaines aux Acteurs d'un Spectacle dont la suppression enrichit le nôtre d'un fonds d'ouvrages, que vos applaudissemens avaient rendu précieux.

Sur le point de voir ces Acteurs, que vous vous plaisez à honorer de vos suffrages, privés du bonheur de



*du Théâtre Italien.*

les recueillir encore , nos Supérieurs  
ont bien voulu seconder l'empressement  
que nous avons marqué de nous aider  
de leurs talens. Nous avons vu jus-  
qu'ici avec une joie inexprimable ,  
qu'aucune partialité n'a troublé les com-  
mencemens d'une réunion si désirée.  
Vous avez toujours été les mêmes à  
leur égard & les mêmes envers nous ;  
vous n'avez point excité notre jalousie ,  
mais seulement notre émulation.

S'il était possible de peindre le sen-  
timent , jamais la vérité ne vous eût  
rien offert de plus pur que celui dont  
nous sommes pénétrés. Mais le langage  
de l'esprit est rarement celui de la re-  
connaissance. Vous retracer le souvenir  
de vos propres bienfaits , rougir d'en  
avoir été si peu dignes , c'est le seul  
hommage que nous soyons en état de  
vous rendre ; employer tous nos soins  
pour justifier nos succès à l'avenir ,  
c'est le seul tribut que nous puissions  
vous promettre.

Tels sont, Messieurs, les vœux que  
nous osons vous présenter ; trop heu-  
reux , s'ils fussent à fixer toujours sur  
nous les regards favorables d'un Public  
aussi juste que respectable , aussi indul-  
gent qu'éclairé.

---

**LE PHILOSOPHE PRÉTENDU.**

*Comédie en trois actes en vers libres ,  
mélée de chants & de danses , 6 Oc-  
tobre 1762. (1)*

**C**LÉON, Amant de Clarice , ouvre la scène avec elle , & la presse de conclure leur hyménée, qu'elle diffère sans autre raison , que celle de vouloir jouir encore de sa liberté. Elle lui annonce l'arrivée d'Ariste ; & par l'empressement qu'elle marque pour ce prétendu Philosophe ; elle redouble la jalousie qui fait le fond du caractère de Cléon ; Pasquin , Valet de celui-ci vient leur annoncer l'arrivée du Sage, dont il fait le portrait à son Maître, après que Clarice est sortie , pour aller recevoir son nouvel Hôte. Ce portrait est le même qu'on lit dans le Conte Moral de M. Marmontel. Il a seulement de plus le mérite d'être bien mis en vers ; Pasquin apprend ensuite à son Maître , que selon ses ordres , il a affecté la même façon de penser du Philosophe ; a flatté ses goûts , &

---

(1) La scène est dans la Maison de Campagne de Clarice , près de Paris.

Bien gagné sa confiance, qu'il a  
résolu de le prendre à son service.  
Léon qui s'est, ainsi que tous les  
amans, allarmé de peu de chose, se  
calme de même, & ne doutant point  
que Clarice n'ait voulu le piquer, il  
projette de se servir contr'elle des  
mêmes armes. Il sort & Ariste paraît  
amené par la Présidente, qui le pré-  
sente à Clarice; celle-ci lui fait un  
accueil gracieux, auquel le Pédant  
répond avec beaucoup de morgue, ce  
qui d'abord établit son caractère, &  
justifie l'impudence avec laquelle il  
traite les Dames. Comme il réduit le  
bonheur aux simples spéculations de  
la Métaphisique, la Présidente lui de-  
mande s'il n'a pas des sens, il répond :

Madame ,

J'en ai si vous voulez , mais ces sens, sur mon  
ame

Sont sans force & sans action ;

Mon ame est insensible à leur impression ;

Et la reçoit comme une glace.

Chaque objet qui s'y peint s'arrête à la surface,

Et se trouve effacé , dans le même moment ,

Par un second qui le remplace ,

Et qu'un autre à son tour efface ;

*Histoire*  
474 La Présidente conclut que s'il n'a  
me rien, il ne peut être heureux.

ARISTE.

Je ne le suis point ! justes Dieux !  
Comment pourrais-je ne pas l'être !  
Je vis sans préjugés, sans Protecteur, sans  
Maître,

La vérité seule est ma loi ;  
J'habite une retraite, & j'y commande en  
Roi.

Aussi je ne m'arrache à cette paix profonde,  
Que pour être par fois utile encor au monde.  
Que pour distribuer aux aveugles humains,  
Le superflu de mes lumières,  
Pour eux de la vertu j'entrouve les barrières,  
Et leur en applanis les pénibles chemins.

Clarice s'étonne qu'un homme com-  
me lui ne soit pas recherché par le  
Ministère ; le Sage avale la louange,  
& assez content des Dames, il leur  
promet de passer deux jours entiers  
avec elle, pourvu qu'il y soit libre &  
solitaire. Lorsqu'il est sorti, Clarice  
& la Présidente se promettent bien  
de le persifler, & même de le rendre  
amoureux ; afin de se moquer de  
lui ; Clarice y trouve le double avan-

rage de punir Cléon de sa jalousie ; des violons annoncent l'arrivée des Habitans du Village, qui viennent apporter un bouquet à Clarice ; Pasquin les fait ranger au fond du théâtre, & Clarice sort pour aller chercher le Sage qu'elle veut amener à la Fête. La Présidente, restée seule, a été un peu scandalisée de la vanité de son amie, & forme contre elle le projet de lui disputer la conquête du Philosophe, dans laquelle elle trouve trois plaisirs à la fois, celui de servir Cléon, d'humilier Clarice, & de démasquer le faux Sage. Il arrive amené ou plutôt entraîné par Clarice, qui le fait placer au milieu de la Compagnie ; après que l'on a dansé on présente le bouquet à Clarice. Il est donné par un Payfan qui ne parle point, quoique Pasquin le pousse beaucoup pour le faire parler ; après une Ariette chantée par un autre Payfan, la Présidente va prendre le Philosophe pour lui faire danser un menuet dont il s'aquitte d'une manière très-gauche, & l'acte finit par une contredanse générale.

Le Philosophe ouvre la scène avec Pasquin, qui lui apprend que Clarice a pris beaucoup de goût pour lui, &

qu'il a déterminé ce penchant par  
portrait de son caractère qu'il répète.

PASQUIN.

Ah! si vous connaissiez son esprit, sa grande  
ame. . . . .

Mais votre humilité. . . . .

ARISTE.

Dis toujours.

PASQUIN.

Sa vertu. . .

Ses qualités. . . . .

ARISTE.

Après.

PASQUIN.

Sa science profonde.

ARISTE.

Ensuite.

PASQUIN.

Sa frugalité. . . . .

ARISTE.

Ensuite.

PASQUIN.

Son humanité.

A R I S T E.

ès.

P A S Q U I N.

uite , après , mais en voila de reste ,  
cela n'est pas mal pour un homme modeste.

Pasquin lui apprend encore la jalou-  
qu'il a causée à Cléon , mais il le  
sûre en lui disant que c'est un hom-  
e timide à qui il en imposera facile-  
ent. Resté seul , Aristé s'applaudit de  
bonne fortune que lui procure le ca-  
ctere de Philosophe qu'il affecte. Les  
flexions qu'il fait ensuite sur le cré-  
it qu'obtient la singularité , sont très-  
astes , & par cette raison un peu hors  
le son caractère. Pendant qu'il s'y livre,  
Clarice paraît dans le fond du théâtre ,  
& feignant de ne le pas voir , elle lui  
fait connaître qu'elle affecte de la froi-  
deur pour lui. Aristé s'applaudit de  
cette découverte , il l'aborde ; leur con-  
versation qui prend d'abord une tour-  
nure sérieuse & Philosophique , est in-  
terrompue par Pasquin , qui vient an-  
noncer une foule de Marchands de  
toutes especes attirés par le bruit de  
l'hymen de Clarice. Elle lui ordonne ,  
en affectant beaucoup d'humeur , de

les congédier , & lorsqu'il est parti Aristé affecte de son côté de lui faire une peinture rebutante du mariage ; il ne lui en fait pas une plus avantageuse de Cléon qui arrive , & dont l'air badin & ironique pique sensiblement Clarice. Elle ne peut le soutenir plus long-tems , & elle le prie de finir cette conversation qui la fatigue ; il sort pour obéir à ses ordres & pour en donner d'autres pour un Concert qu'il lui prépare. Aristé aussi piqué , veut se retirer ; mais Clarice le retient avec empressement , & la Présidente arrive & prétend avoir le Philosophe à son tour. Elles se le disputent , & la Présidente met dans la balance de son côté dix mille écus de rente , qui font un terrible contre-poids aux charmes de Clarice. Les Musiciens amenés par Pasquin , commencent le Concert que Cléon a préparé & qu'Aristé & Clarice trouvent détestable. Cléon sort par le conseil de la Présidente , & évite à propos l'humeur de Clarice que la Présidente raille en lui apprenant qu'elle ne renonce point à la conquête du Philosophe. Cette dernière ouvre le troisieme acte avec Cléon , qui est furieux de la préférence que le Pédant obtient sur lui ; elle a toute



la peine imaginable à le calmer & à lui faire prendre le ton d'indifférence qui peut seul ramener Clarice ; il se rend enfin à ses conseils, promet de les suivre, & pour s'amuser seulement , il projette d'essayer le courage du Philosophe , qui paraît un livre à la main ; il l'aborde & lui propose de renoncer à Clarice ou de se couper la gorge avec lui.

A R I S T E , *gravement.*

Moi, Monsieur, me battre, non non,  
Nous ne donnons jamais dans ces partis ex-  
trêmes,

Quand nous voulons mourir, nous nous tuons  
nous-mêmes.

Cléon qui n'avait envie que de l'effrayer, remet son épée & lui marque tout le mépris qu'il mérite ; mais Ariste hausse le ton en voyant arriver Clarice, qui lui reproche ce manque d'égard & cette violence. Cléon s'excuse d'abord, lui dit qu'il a voulu savoir si son Vainqueur était digne de sa conquête, & il ajoute en sortant.

Si vous aimez les longs engagements,  
Monsieur est votre fait... il vivra très-long-  
tems,

Et court très-grand hazard de mourir de vicillesse.

Ariste assure Clarice que le respect qu'il a pour elle a désarmé sa colere, & celle-ci le loue beaucoup de l'extrême prudence qu'il a montrée dans le fort de l'action. Ariste après lui avoir demandé raison de l'insulte qu'il vient de recevoir, lui dit qu'elle lui a inspiré trop d'estime pour qu'il consente à la voir la femme d'un pareil étourdi, & consent à l'épouser lui-même pour lui épargner un pareil malheur. Mais il lui déclare qu'il ne veut point prendre d'amour; Clarice veut inspirer un sentiment pareil à celui qu'elle éprouve, & ne veut point se rendre sans une déclaration d'amour très-formelle. Alors le Philosophe après en avoir demandé pardon à tous les Sages de la Grece, tombe à ses genoux en convenant que puisqu'il est vaincu, rien n'est donc invincible. La Présidente arrive, le surprend dans cette posture; il est décontenancé, il se relève, elle veut le faire remettre à genoux, mais Clarice sort en défiant à sa Rivale, de lui enlever cette brillante conquête. La Présidente plaisante d'abord Ariste, mais prenant

prenant un ton plus sérieux , elle lui dit qu'elle veut épargner à sa philosophie la sottise qu'il allait faire de se marier par amour , & lui propose de la réparer en s'offrant à lui avec sa fortune. Elle lui donne un quart-d'heure pour se décider , & le laisse avec Pasquin qui est venu lui annoncer les habits de noce qu'elle avait fait préparer d'avance. Le Philosophe se détermine pour la Présidente , par les conseils du Valet qui lui remontre qu'avec dix mille écus de rente on a Châteaux , Seigneuries, soupers fins, Bals , Concerts , Cuisiniers , Chevaux , Palfreniers , Poètes , Courtisans, amis , esprit, talens , graces, vertus , &c. Cependant Ariste a donné sa parole à Clarice. Ce scrupule paraît l'arrêter. Pasquin veut envain le combattre en le justifiant par l'exemple. Le Philosophe lui répond :

Il faut quand on le peut , se tirer avec gloire ;  
Je vais quitter Clarice , & je veux que son  
cœur

Me respecte dans son malheur ,  
Et d'Ariste en son ame estime la mémoire ;  
Cléon est amoureux. . . affichons la vertu

La plus sublime & la plus héroïque ;

*Tome VI.*

**X**

Cédons-lui sa Maîtresse . . . oui, je suis con-  
vaincu

Que cette action est unique.

P A S Q U I N.

Ah ! le beau trait, Monsieur, tout Paris le  
faura ,

Tout Paris vous admirera.

A R I S T E.

Si cependant cette aventure

Allait être ignorée ! oh non , ma gloire est  
sûre ,

Clarice à quelqu'amie ira conter ce trait ,  
Cette amie à quelqu'autre apprendra son se-  
cret ,

Et tous applaudiront à cet effort suprême.

D'ailleurs mon pis aller , si cela n'est pas su ,

C'est de le publier moi-même ,

Il faut que le bien soit connu.

Cette tirade est du ton de la bonne  
Comédie , & parfaitement dans le ca-  
ractère du personnage. Cependant pour  
la régularité grammaticale , il faudrait  
& toutes applaudiront , &c.

La Présidente revient , le Philoso-  
phe se rend , & elle le remet entre les  
mains de Pasquin , afin de le parer con-  
venablement à la Fête. Ils sortent tous

deux, & la Présidente s'applaudit du succès de son entreprise. Clarice arrive désespérée de ce que Cléon semble avoir pris son parti, & se repent de l'avoir traitée avec tant de rigueur. Il arrive, il a entendu ses regrets, il reconnaît ses torts, lui en demande pardon & l'obtient facilement. La Présidente leur apprend qu'elle a triomphé du Philosophe, & qu'elle l'a enlevé à Clarice, dont la Coquetterie est un peu piquée. Le regret qu'elle en montre, pique Cléon à son tour, & ils sont prêts de se brouiller encore lorsqu'Ariste revient. La Présidente lui fait répéter une scène qu'elle veut exécuter le soir, dont elle doit être la Vénus & lui le Cupidon. Il se défend quelque tems de cette fantaisie, mais il s'y prête enfin & se laisse enchaîner avec un ruban, ainsi que Charmant dans *l'Oracle*; il chante même une Ariette sur le bonheur de son esclavage, à laquelle la Présidente répond qu'elle ne fait pas chanter, mais qu'elle déclame, & elle lui dit qu'elle a jusqu'à ce jour pensé.

Que ces Messieurs, qui se donnent pour sages,  
N'étaient que des Faquins, qui savaient de  
grands mots.

Qui sous un habit sale & des dehors sauvages,  
S'amusaient à duper les fots.

Qui passaient pour de grandes ames ,  
Qui dédaignant l'argent , les plaisirs & les  
femmes ,

Les convoitaient tout bas , dans leur cœur  
corrompu

Se disaient au-dessus de l'homme ,  
Et n'étaient autre chose en somme ,  
Que les Singes de la vertu.

J'en trouve un. . . . .

Ariste se jette à ses genoux en l'interrompant , & la Présidente achève :  
un Fat qui me fait voir , qu'on m'avait dit vrai. Tout le monde arrive , se moque de lui , & il sort en accablant d'invectives tout le genre humain. Les deux Amans se reconcilient de nouveau , sont unis , & la Piece finit par un Divertissement & un Ballet.

Cette Comédie pour avoir été jouée sans succès , n'est pas sans mérite. Elle est en général bien écrite , & l'intrigue qui n'est autre que celle du Conte de M. Marmontel , est naturelle & bien suivie. Elle est de M. Desfontaines , & eut quatre représentations dans une saison peu favorable aux Spectacles.

du Théâtre Italien.

LE ROI ET LE FERMIER.  
Comédie en trois actes mêlée d'ariettes,  
22 Novembre 1762.

RICHARD, fils d'un Fermier, Inspecteur des Gardes de la Forêt de Sche-  
roud, dont il a reçu une bonne édu-  
cation, lui a succédé dans cette place.  
Il est devenu amoureux par un Milord  
cousine; le mariage allait se faire lor-  
que Jenny a été enlevée par un Milord  
revenu depuis peu de ses voyages; mais  
qui n'en a rapporté que des ridicules.  
Ce malheur imprévu met Richard au  
désespoir, & c'est dans ce moment  
qu'il ouvre la scène. Le poison de la  
jalousie vient encore Jenny ne soit  
douloureux. Il craint l'entreprise de son Ri-  
val. Il veut aller le trouver, lui arracher la vie, se livrer à un homme en  
excès dont les Gardes-Chasse arrivent, il  
leur ordonne de redoubler le bras  
qu'ils arrêteront tous & les résisteront  
les lui ameneront pieds & mains liés

X

leur demande ensuite s'ils ont vu le Roi, comment il est habillé, quel chemin il a pris, sans doute dans le dessein d'aller lui demander justice; mais sa chère Jenny lui est rendue, & la jeune Betty la lui ramène. Cette tendre Amante apprend à Richard les ruses que l'on a employées pour la faire entrer dans le Château du Milord qui est voisin de leur Ferme, les prières & les menaces de ce scélérat, ses offres, les séductions d'une vieille femme, Ministre de ses plaisirs, & enfin le bonheur qu'elle a eu d'échapper à un danger si pressant, en se servant heureusement, des rideaux de la chambre, dans laquelle on l'avait enfermée. Elle les a attachés au bout l'un de l'autre, s'est glissée dans les fossés du Château, qui, vraisemblablement étaient sans eau; delà elle s'est sauvée chez la mère de Richard; mais la vérité naïve du récit de Jenny ne le persuade point de son innocence, & Jenny pour l'en convaincre, est obligée de lui chanter le couplet suivant, le seul que l'on puisse citer de cette Pièce.

Ce que je dis, est la vérité même,  
Tous les trésors de l'Univers,



N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime ,  
 Que par la main dont ils nous sont offerts ;  
 Un bouquet *qu'unit* un brin d'herbe ,  
 Donné par toi , flatterait plus mon cœur ,  
 Il serait un don plus superbe ,  
 Il serait plus pour mon bonheur. . . .

Un orage annoncé dès le commencement de la Piece , empêche Jenny d'achever , & elle aime mieux reprendre le refrain de son air , que de dire à quoi elle préfère *le bouquet qu'unit le brin d'herbe*. L'orage augmente & oblige les Acteurs de se cacher sous une roche , ce qui finit le premier acte. La Symphonie qui exprime parfaitement cet orage remplit l'entr'acte & fait l'admiration des amateurs de la Musique Moderne.

Le Roi , dont le cheval est tombé mort dans la Forêt , la parcourt à pied ; il se plaint du malheur qu'il a d'être mouillé à la chasse , quoiqu'il ait surchargé la terre de ses Palais ; ne sachant où passer la nuit , & comment retrouver sa route ; il est rencontré par Richard , auquel il ne se fait point connaître , & ne se donne que pour un Seigneur de sa Cour. Richard encre fâché contre le Milord ,

ne peut se refuser quelques épigrammes sur les Seigneurs, & après qu'il a contenté son humeur, il offre au Roi de le conduire chez lui, où il lui propose un mauvais souper, que le Roi accepte; Richard lui donne son bâton, il lui remet son épée, sur laquelle il est tombé, & qui est faussée, remarque plus digne d'un Bretteur que d'un Monarque, & il sort, dit-il, sous la conduite de son Connétable. Pour donner plus de vérité à cette pointe, il faudrait qu'il y en eût en Angleterre; mais on est pas obligé de savoir l'histoire pour faire un Opéra-Comique.

Au troisieme acte, le théâtre représente l'intérieur de la maison de Richard. Sa Mere, Jenny & Betsy travaillent & chantent en l'attendant. Il arrive avec le Roi, qui enveloppé dans une redingote ne laisse voir aucune marque de distinction. Madame Richard, dont le caractère est celui d'une bonne femme, sans éducation, vient avertir que le souper est prêt, & avec beaucoup de complimens & de révérence; elle invite le Roi à passer dans une chambre voisine; il s'y rend; bien-tôt le vin manque. Richard court à la cave; mais un re-

48

*du Théâtre Italien.*  
gard de Jenny l'arrête en revenant  
& il oublie le Roi & l'Univers.  
Prince resté seul à table avec Madam  
me Richard, qui l'ennuie sans doute  
des histoires de défunt son mari, la  
quitte & revient sur la scène, où il  
trouve Richard avec Jenny, qui est  
toute décontenancée de se voir ainsi  
surprise; Richard invite le Roi à ren-  
trer; mais ce Prince pour la commo-  
dire des Spectateurs, dit qu'il aime  
mieux rester sur la scène. Alors on  
apporte des sièges, des verres, & Jen-  
ny, & Richard, & le Roi même boi-  
vent à la santé du Roi. Cette situation  
est vraiment théâtrale & piquante;  
mais ceux qui veulent la voir traitée  
d'une manière intéressante, doivent la  
lire dans la Partie de Chasse d'Henri  
IV (1), Comédie, dont le sujet est  
le même; Cette scène est un chef-  
d'œuvre de sentiment; revenons à  
celle dont nous donnons ici l'extrait.  
Betty, Richard & le Roi chantent  
tour à tour des couplets sur le bon-  
heur de la vie champêtre, & les de-  
voirs d'un Prince, tirés d'un fragment

(1) Comédie de M. Collé, Lecteur de son  
A. S. M. le Duc d'Orléans.

## *Histoire*

d'Opera; la petite **Betsy** accourt pour apprendre à son frere que ses Gardes amènent deux hommes qu'elle prend pour des voleurs, & dont Jenny reconnaît le premier pour le Milord qui l'a fait enlever. La scène se trouve disposée de façon que le Roi qui est resté assis se cache facilement derrière Richard & sa Mere, & qu'il peut entendre sans être vu la menace que le Milord leur fait de ne leur rendre qu'à bonnes enseignes Jenny, qu'il croit encore enfermée dans son Château. Alors le Roi indigné se lève, jette le Milord dans la confusion & tous les autres Acteurs dans l'étonnement; Lurwel cherche à justifier son crime par une imposture, en assurant le Roi que Jenny est une orpheline qu'il a prise sous sa protection, parce que Richard voulait l'épouser malgré elle; mais l'apparition subite de Jenny le confond; & le Roi le punit en l'exilant; ce Prince équitable récompense Richard en l'ennoblissant, dédommage Jenny en payant sa dot, & comble de biens ces honnêtes gens, qui après avoir fait des vœux pour sa prospérité, finissent la Pièce par un Vaudeville qui n'est pas ce qu'il y a

de meilleur, & du mal au  
il n'est qu'un pas du mal au  
Cette Piece ne reçut d'abord  
accueil très-équivoque, parce  
niere dont elle est écrite n'avait la  
concilier le suffrage des personnes  
goût; mais comme il n'est qu'un  
mal au bien, en l'examinant de plus  
on lui a rendu la justice qu'elle  
taît, on a senti le prix d'une  
théâtrale bien conduite, bien  
& remplie de détails, en faveur de  
de toujours qualités, on a fait  
aux défauts de la diction, qui  
suite disparu aux yeux du plus  
nombre des Spectateurs par les  
que le jeu des Auteurs & les  
de leur chant on s'y répand  
serait ici l'occasion de placer  
du Musicien, vie à cette Piece  
ont donné la vie à cette Piece  
reconnaissance de l'Auteur des  
ne nous avait prévenu, en a  
dans sa Préface, que c'est à lui  
est redevable du succès. A qu  
l'on doive l'attribuer, on ne pe  
convenir qu'on n'en a jamais  
pareil sur aucun théâtre. Elle a  
de deux cens représentations

Comédiens assurent qu'elle a valu plus de vingt mille francs à Messieurs Sedaine & Moncini. Si ce'a est, c'est un avantage que les chefs - d'œuvres de Moliere, de Corneille, de Racine, de Crébillon, de M. de Voltaire, & des plus grands Hommes n'ont jamais procuré à leurs Auteurs; mais nous savons que le Poëme de Milton n'a été vendu que cent écus, & que le chef-d'œuvre du divin Homere lui a à peine fourni dequoi subsister. Il ne reste plus qu'à inviter l'Auteur de cette Piece à écrire avec plus de soin, ce qui ne lui sera pas difficile, puisqu'il n'est qu'un pas du mal au bien.



---

## LE GUY DE CHÈNE.

*Comédie en un acte , en vers libres ;  
mêlée d'Ariettes , 26 Janvier 1763.*

(1)

**M**ACÉ, vieille Bergere, aime inutilement Zeli, jeune Berger, & se plaint que ses charmes l'ont quittée avant le desir de plaire ; l'arrivée de Zeli augmente son trouble, & elle s'éloigne pour le cacher, parce qu'elle craint qu'il ne lui fasse l'affront de n'en pas profiter. Zeli accuse Tyamie d'indifférence, parce qu'il ne la trouve pas au rendez-vous où sans doute elle a coutume de le devancer ; il croit la voir venir, mais ce n'est que Macé. Il dit :

. . . . . Je la trouve sans cesse ,  
Cette vieille Bergere a toujours la fureur  
D'aimer quelqu'un , c'est mon tour , par mal-  
heur.

---

(1) Le théâtre représente une Forêt , à travers laquelle on entrevoit les Cabannes d'un Hameau voisin.

**MACÉ**, *faisant l'étonnée.*

Encor Zéli ! je crains fort qu'on ne glose,  
Cela sent trop son rendez-vous ;  
Le hasard fait de plaisans coups !

**Z É L I.**

Bon le hasard ! il n'en est point la cause :  
Je vous rencontre à chaque pas ;  
Le hasard fait bien quelque chose ,  
Mais il ne se répète pas.

**MACÉ.**

Ah ! le fripon , il me devine.

**Z É L I.**

Tout le Village aussi ; vous êtes si peu fins !

**MACÉ.**

L'amour peut-il rester long-tems contraint ?  
Mais qu'en dit-il ce Village ?

**Z É L I.**

Il me plaint.

Macé lui demande, s'il n'ira pas ,  
comme les autres Bergers, chercher en  
ce jour, qui est le dernier de l'année ;  
le Guy sacré, signe de l'abondance que  
le Ciel promet & qui fait obtenir au  
premier qui l'a trouvé, la main de la



*du Théâtre Li*

lus belle Bergere. Z  
u'une feule a droit de  
e lui cache point qu  
e qui fait, avec raison  
Bergere dans une gra  
fort en le menaçant de  
mie arrive, & sa pré  
mage de tout l'ennui  
prouver. Il craint qu'  
clarée la plus belle, &  
le prix de l'heureux Be  
mier aura trouvé le G  
Tyamie pense moins  
de ses appas. Le gran  
avec sa suite, & justi  
Zéli, en faisant procl  
fon des trompes antiqu  
qu'elle vient d'être c  
lité des cœurs. Les de  
sent en vain de faire  
sur une autre, il leu  
peut rien changer a  
tin, & il fort avec  
à Zéli, d'autre res  
trouver le p<sup>r</sup>emier. L  
d'où dépend son bor  
d'avoir été prévenu  
gers: heureusemen  
grive, cet oiseau  
graine du Guy, &

pérance qu'il l'aidera à en découvrir.  
 Macé arrive & apprend à Tyamie ,  
 que c'est elle qu'il l'a fait nommer par  
 le Druide. Le but qu'elle se propose  
 est trop clair pour avoir besoin d'en  
 rendre compte ; mais Tyamie lui rend  
 ruse pour ruse , & lui dit que le Berger  
 qui est l'objet de leur empressement ,  
 voyant la Fête avec indifférence , est  
 dans les champs occupé à garder son  
 Troupeau. Macé profite de cette né-  
 gligence , & elle sort pour aller faire  
 bâter les autres Bergers. Tyamie restée  
 seule , invoque ainsi l'Amour.

Amour, Amour , entends ma voix ;  
 A mon Berger sois favorable ;  
 Tu le dois , il est trop aimable ,  
 Pour n'être pas heureux au bois.



Fais voir ton flambeau sur le Chêne ;  
 Où croît ce Rameau désiré ,  
 Que par ce fanal éclairé ,  
 Zéli le découvre sans peine.  
 Amour , &c.



Colas arrive à la tête des autres  
 Habitans du Hameau , & présente une  
 couronne à Tyamie , qui cherche à l'a-

musier par toutes sortes de stratagèmes. Macé survient & fait voir qu'elle se mocque de lui. Il se dispose à réparer le tems qu'il a perdu, mais trop tard. Zéli revient & leur apprend qu'il a trouvé le Guy. Macé outrée de désespoir, s'en prend à Colas de la perte de Zéli, & le menace de l'étrangler s'il ne veut au moins la réparer en l'épousant. Les Amans sont unis dans la cérémonie qui termine la Piece.

Le théâtre représente l'endroit le plus épais de la Forêt. Au milieu paraît le Chêne, sur lequel on doit couper le Guy sacré. Au pied est un petit Autel de gazon que les Druides entourent après y avoir déposé la serpe d'or & le voile qui doit recevoir le Guy. Quatre Druides l'étendent dessous le Chêne, le grand Druide l'abat d'un seul coup, il tombe dans le voile, & après qu'il est descendu de l'Autel, il le prend & le montre au Peuple, comme le garant du bonheur qu'il lui annonce pour cette année. Il l'invite à se réjouir, & le Peuple montre son allégresse par des danses vives & légères.

Cette Piece fut assez bien reçue du Public. Les paroles sont de M. de Jun-

quiers fils, & la musique agréable  
 Ruette; l'un & l'autre sont agréables  
 mais le sujet était plus propre à faire  
 un Ballet pastoral qu'un Opéra-Com-  
 que. Aussi n'eut-il que douze représen-  
 tations, & n'a point été suivi lorsqu'on  
 a voulu le reprendre.

## L'AMOUR PATERNEL.

*Comédie en trois actes en prose,*  
 4 Février 1763. (1)

**A**RLEQUIN, ouvre la scène avec  
 Scapin, qu'il félicite sur son retour de  
 Venise, où il était allé par ordre du  
 Seigneur Stefanello, pour amener Pan-  
 talon son frere, avec ses deux filles,  
 Clarice & Angélique. Il lui apprend  
 que Pantalon sans fortune, ne subsiste  
 que des secours de son frere, & qu'il  
 les employe, la plus grande partie, à  
 l'éducation de ses deux filles, qui en  
 ont si heureusement profité, qu'elles  
 sont devenues célèbres, la première

(1) La scène est à Paris, dans une salle de  
 Compagnie de la Maison de Camille.

dans les Belles-Lettres, la seconde dans la Musique. Arlequin observe que Stefanello étant mort, Pantalon n'était plus dans le cas de venir à Paris. Scapin répond que Pantalon étant déjà à Lyon, quand il avait appris la mort de son frere, il s'était déterminé à continuer son voyage par l'espérance d'hériter des biens de Stefanello ; mais qu'arrivé à Paris, il avait découvert qu'il n'avait aucun droit à la succession, au moyen de quoi il se trouvait dans la plus grande détresse. Arlequin dit à cela que Pantalon devrait s'en retourner à Venise ; Scapin lui réplique qu'il s'en serait déjà retourné, si Camille ne l'eut retenu auprès d'elle par ses bonnes façons. Arlequin ne savait rien de tout cela, parce qu'il était à la campagne depuis six semaines ; il se plaint que Camille, qu'il doit épouser incessamment, dépense ainsi tout son bien à recevoir & nourrir la famille de Pantalon ; elle vient & lui marque la joie qu'elle a de son retour ; mais il la querelle sur sa profusion ; & lorsqu'elle a congédié Scapin, qui est aussi amoureux d'elle, elle représente à Arlequin que c'est par reconnaissance, par honneur & par

équité, qu'elle s'est crue obligée de secourir la famille du Seigneur Srefa nullo, de qui ils tiennent tout le bien qu'ils possèdent. Arlequin s'apaise sur le passé, mais il ne veut pas entendre raison sur l'avenir, & prétend que ses nouveaux Hôtes soient congédiés sous vingt-quatre heures. Il sort, Camille qui l'aime éperdûment n'ose lui déplaire, & quoi qu'il puisse en coûter à la bonté de son cœur, elle se résout à apprendre à Pantalon la cruelle nécessité où elle se trouve réduite. Celui-ci lui répond que son dessein est de retourner à Venise, & qu'il a donné ordre de vendre le peu de bien qui lui restait pour fournir aux frais de son voyage; mais qu'il n'en doit recevoir le prix que dans quelques mois; cependant pour ne lui point causer de peine il lui promet de faire vendre sur le champ tout ce qu'il possède, jusqu'aux livres de sa fille; Camille touchée de cette extrémité, ne veut plus consentir à son départ, & espère faire entendre raison à Arlequin. Pantalon ne peut s'empêcher de verser des larmes de joie; il s'exprime de la manière la plus touchante avec Clarice qui survient. Il lui demande si

Elle ne consentirait pas à donner la main à quelque honnête Gentilhomme qui la rechercherait ; Clarice n'en est point éloignée , & il profite de cette occasion pour faire connaître aux Spectateurs le caractère des autres Acteurs. Elle trouve que Celio est en général un aimable homme ; mais qu'il est trop libre , & d'une franchise trop indiscrète & trop hardie ; que Silvio a l'esprit plus mûr & mieux réglé ; mais qu'il est trop sérieux ; que Florinde n'est pas sans mérite ; mais qu'il est trop présomptueux ; & Petrone trop ignorant. Arlequin vient les interrompre & prédire à Clarice qu'elle ne recevra aucun accueil en France , parce qu'elle ne connaît pas le goût de la Nation.

CLARICE.

Vous avez beau dire, vous ne m'ôterez pas l'espérance. Je ne suis pas venue ici de mon chef ; c'est mon pere qui m'y a conduite , & j'y suis venue avec le plus grand plaisir , pour voir & admirer la plus belle Capitale de l'Univers. Depuis le peu de tems que j'y suis , j'ai reçu tant de politesses , que je suis on ne peut pas plus satisfaite d'y

être venue. La grande  
connue & admirée par  
encore bien plus que l'on  
dit. Si mes faibles  
m'acquérir quelque  
blâmer ma bonne volonté  
suadée, oui, très persuadée  
au moins de l'indulgence

Après avoir par cet  
captivé la bienveillance de  
elle sort, & Pantalon consulte  
sa fille Angélique sur la Mu-  
gaïse; celle-ci lui répond avec be-  
coup de vénération, qu'il faut  
bien goûter une chose, y avoir  
oreilles accoutumées. Le beau & le  
ne se connaissant bien que par con-  
raison; si l'on compare sans pas-  
on trouve le bon par-tout; si au-  
traire l'esprit est prévenu, on trouve  
par-tout l'ennui. Pantalon continue de  
louer sa fille; il fait ensuite connaître  
son goût particulier pour la Musique,  
dont il parle en homme qui n'en a au-  
cune connaissance. On voit en lui le  
caractère d'un père rempli de l'amour  
le plus vif pour ses enfans, & dont les  
transports de tendresse dégénèrent mê-  
me dans une espèce de folie. Il prie  
Angélique de le consoler par une



**Ariette.** Elle est sur le point de le satisfaire, quand Arlequin paraît & leur apprend qu'il vient de retenir pour eux trois places au Coche. Pantalon se fâche, & ne pouvant plus soutenir les insultes d'Arlequin, il sort & termine le premier acte.

Camille prie Scapin de l'aider à arranger la Salle de Compagnie, où elle lui fait apporter une table, des sièges, & une épinette, ce qu'il fait avec assez de docilité, par l'amour qu'il lui porte. Arlequin les trouve ensemble, en conçoit de la jalousie, exige qu'elle congédie l'Assemblée qui doit venir; mais comme elle ne peut y consentir, il se met dans une colere affreuse & la quitte; nouveau sujet d'affliction pour cette fille honnête, qui ne peut se résoudre à renoncer à l'amour qu'elle a pour Arlequin, n'y à la compassion qu'elle ressent pour Pantalon & sa famille. Célio arrive & lui fait connaître qu'il est amoureux de Clarice, & qu'il réserve Angélique pour son ami Silvio, qui a comme elle le goût de la Musique. Camille qui regarde ces deux partis comme très-avantageux pour les filles de Pantalon, leur fait beaucoup d'accueil. Elles arrivent l'une après l'autre; leur

père les suit, la conversation commence, & l'on annonce Petrone & Florinde; deux autres Gentilshommes Italiens qui prennent place. Panralon ordonne à Clarice de lire le Sonnet qu'elle a composé le matin, il est intitulé : *le Passage des Sciences d'un pays à un autre*, en voici la traduction en vers blancs (1).

Autrefois sur les bords du Nil & de l'Euphrate,  
Minerve répandit les fruits de la Science ;  
Mais franchissant bientôt l'immensité des Mers,  
L'arbre fécond des Arts fut planté dans la  
Grèce.

Cette Rome jalouse, & dont toute la gloire  
Fut de donner des fers à cent Peuples détruits,

Ne put loin de ses murs écarter l'ignorance,  
Qu'en y faisant entrer les talens de la Grèce.

L'Europe dans la suite aux Barbares livrée,  
Des beaux Arts oubliés avait perdu les traces,  
L'Italien savant en ranima l'éclat.

Prodigue de ses dons, la savante Déesse  
Se fixant aujourd'hui dans l'Empire des Lys,

---

(1) Les regles du Sonnet Italien sont les mêmes que celles du Sonnet Français, excepté que les vers sont de onze syllabes.

du 1.  
Réunit dans Paris,  
phis.

Angélique à son tour chante  
Cantate qui a pour titre, le  
lien, qui demande à Apollon poète  
de ne point échouer à Paris, la  
par Mde. Vezian; elle ne pouvait  
quer de faire le plus grand plaisir  
Signor Florindo qui ne veut  
meurer en reste, fait aussi la lecture  
Madrigal qui a pour titre, l'Eure  
la Cire d'Espagne; il est aussi  
que le titre peut le promettre  
l'Assemblée l'approuve, & r  
dérision. Arlequin vient interrom  
ces éloges ironiques, en disant  
aussi fait une chanson; c'est son  
trat de mariage qu'il tire de son  
& qu'il déchire. Cette violence  
l'Assemblée, & Camille s'afflige  
nouveau de la triste situation à la  
elle se voit réduite.  
Les quatre Italiens ramènent An  
quin chez Camille, ainsi qu'ils se l'  
taient proposés. L'Amour réconcil  
ces deux Amans, qui n'oublient pas d  
faire toutes les petites cérémonies qu  
l'amour propre inspire dans ces racom  
modemens, pour n'avoir pas l'air de  
Tome VI.  
Y

faire le premier pas ; enfin tout se pardonne , & Arlequin promet d'épouser Camille , sitôt que Pantalon sera sorti de la maison. Cette condition renouvelle tous les chagrins , & Pantalon revient avec ses filles lui apprendre qu'il a pris son parti ; à quoi Camille répond qu'elle n'aurait jamais eu la force de le lui dire, mais que chaque moment qu'il passerait chez elle , ferait pour elle un nouveau supplice. Alors les quatre Gentilshommes veulent engager Camille à montrer plus de courage & à ne pas démentir ses bontés pour Pantalon & sa famille ; mais cette fille prenant un ton ferme & pathétique , leur répond ainsi. Dites-moi un peu , Messieurs, vous qui me parlez en faveur de Pantalon & de sa famille , vous qui avez tant de pitié pour ses filles , n'avez-vous que des paroles trituites & de vains conseils à leur donner ? Si vous avez tant de compassion , que ne recherchez-vous à leur en faire ressentir les effets ? Est-ce que ces Demoiselles n'ont pas assez de mérite pour vous y engager ? Mais tenez, voici le moyen de les secourir , & de leur rendre justice ; ceux d'entre vous qui ôtent de l'amour pour elles , n'ont qu'à les épouser. Ceux qui s'en

viennent à l'estime, n'ont qu'à les aider à s'établir. Vous le pouvez, Messieurs, & vous le devez. Ce sera-là la véritable pitié, le véritable héroïsme, la vraie gloire, & non d'implorer les secours d'une pauvre fille comme moi, qui ai fait-tout ce que j'ai pu, & qui ai été jusqu'à sacrifier les intérêts de mon cœur & ma propre tranquillité.

Pantalon ne se possède pas de joie, il fait l'éloge de Camille, il dit qu'elle parle si bien, qu'il faut que Clarice lui ait donné des leçons. Célio se sent pénétré, & ne fait que résoudre. Clarice & Angélique se plaignent entr'elles de leur destinée. Florindo attendri par le discours de Camille, s'offre d'épouser Angélique. Il invite en même tems Angélique à s'expliquer & à déclarer celui qu'elle préfère; mais elle s'en rapporte modestement à son pere. Pantalon dit qu'il ne demanderait pas mieux que de la contenter, mais qu'il ne veut point faire tort à Clarice qui est l'aînée. Florindo alors s'offre de l'épouser, en disant qu'il lui est égal d'épouser l'une ou l'autre. Célio pour ne pas voir Clarice sacrifiée à une semblable union, déclare son amour pour elle.

Florindo se tourne vers Angélique ; pour la prier de se déclarer.

Elle annonce que si son pere le trouve bon, elle choisira Silvio. Pantalon y consent. Florindo dit alors que de toutes façons il ne peut que se féliciter d'avoir porté les esprits à l'héroïsme & à la gloire. Il demande à Pétrone son approbation, & Pétrone la lui donne. Pantalon donne l'essor à sa joie ; il vante son bonheur, & en donne tout l'honneur à Camille, qui témoigne de son côté combien elle y est sensible.

Arlequin qui est instruit de tout, se réjouit avec Pantalon & avec ses filles, de leur bonne fortune. Il offre avec transport sa main à Camille, qui l'accepte avec vivacité & sur-le-champ. Pantalon termine la Piece en disant que le sort de ses cheres filles le fait jouir du plus grand bonheur, & qu'il n'y a pas dans la nature, d'amour plus sublime & plus délicieux que l'amour paternel.

Cette Piece est la premiere que M. Goldoni ait donné sur le Théâtre Italien, depuis son arrivée à Paris, où les Comédiens toujours attentifs à mériter l'attention du Public, l'avaient attiré

pour remettre en vigueur leur Scène Italienne qui commençait à être négligée. Cet illustre Auteur semblait y avoir ramené les Spectateurs pendant quelque tems , par plusieurs Pièces que les Connaisseurs ont avec raison regardé comme des chefs-d'œuvres ; mais le Public livré à un goût frivole , les abandonna bientôt ; ce qui ne prouve pas plus contre le mérite de M. Goldoni , que contre les chefs-d'œuvres de Moliere & de Corneille , qui ne sont pas moins abandonnés. Il me faudrait une connaissance plus parfaite de la langue Italienne , & des connaissances plus étendues pour pouvoir rendre à son talent toute la justice qui lui est due. Ne pouvant donc apprécier ses ouvrages , il me reste à faire connaître sa modestie qu'il a si bien montrée dans la lettre suivante adressée à M. de Meilé.



---

**LETTRE DE M. GOLDONI.**

Me voici , Monsieur , à la veille de faire représenter à Paris la première Comédie que j'y ai faite. La chose du monde qui me flattait le plus , tant que je ne l'ai vue que dans l'éloignement , me fait trembler maintenant que je suis au moment d'en jouir. Vous savez , Monsieur , la difficulté qu'il y a de réussir dans les ouvrages Dramatiques , vous qui êtes un si bon connaisseur du théâtre , vous qui l'aimez & le fréquentez. Mes faibles talens & les circonstances où je me trouve , rendent la chose encore plus difficile pour moi que pour tout autre. Je conviens d'avoir eu quelque succès en Italie. On m'y a fait sans doute plus d'honneur que je n'en méritais ; mais il faut l'attribuer à l'état misérable où languissaient les théâtres de mon pays. On a cru devoir me tenir un grand compte du peu que j'ai fait pour les relever. Aujourd'hui je suis à Paris , où le célèbre Molière a laissé les semences de la vraie Comédie , & où tant de génies heureux l'ont cultivée & embellie. Un



*du Théâtre Italien.*  
Peuple aussi éclairé que les Français  
& dont les lumières naturelles sont  
core augmentées par l'éducation  
Peuple accoutumé aux représentations  
des Pièces les plus sublimes & les  
conduites, n'aura pas pour moi  
d'indulgence & la partialité de mes  
tables Compatriotes. C'est ce qui em-  
me craintes, c'est ce qui em-  
ma joie & altere mon bonheur  
toutes mes réflexions sont  
présent, je me suis laissé  
l'espérance, j'ai cédé à une  
pressante & glorieuse. L'amour  
m'a conseillé & m'a conduit  
suis chargé d'une entreprise  
il faut donc la remplir comme  
rai.

Outre les désavantages  
de talent, j'ai encore  
langue étrangère. Je ne  
solument écrire en Français  
je le saurais, il faut que j'écrive  
Acteurs Italiens. Le plus grand  
neur qu'ait jamais en la plus grande  
Viennese, est sans contredit d'avoir  
reçue en France, d'y être souve-  
protégée par le plus grand Roi d'  
de, & d'y être accueillie par la  
de l'Europe la plus cultivée. Je  
Y iv

néanmoins que les Comédies Italiennes qui ont été représentées à Paris jusqu'à présent, n'ont été que des Pièces bouffonnes qui ont dû leur succès à l'habileté des Acteurs à masques. Je suis assurément un des premiers admirateurs de ces sortes de personnages & des Acteurs qui les jouent, & je ne puis faire trop d'éloges du génie & de la présence d'esprit de nos Acteurs, qui par l'art difficile qu'ils ont de parler à l'impromptu, méritent d'être distingués des Acteurs des autres Nations. J'ajoute même que ce talent qui n'appartient qu'à nous, est trop beau pour le laisser périr. Mais, Monsieur, je suis dans l'usage de composer différemment mes Comédies, & j'ai suivi tant que j'ai pu les traces des meilleurs Maîtres. Quoique je sache bien que j'aye peu profité de leurs leçons, je ne puis me détacher de mon système. Je donnerai par la suite, si on le veut, des Pièces à Canevas; mais ce sera malgré moi & par pure complaisance. Quant à présent & pour la première Comédie que je donne au Public, je n'ai pas le courage de le faire.

L'intérêt que vous avez la bonté de prendre à ma réputation, vous a en-

*du Théâtre Italien.*  
gagé, Monsieur, à me faire une  
reue observation. Vous m'avez heu-  
confidérer qu'une Comédie entière-  
ment écrite en Italien, ne serait poe-  
universellement entendue à Paris. Votre  
réflexion est très-juste. Plusieurs Fran-  
çais, il est vrai, entendent l'Italien,  
mais ce n'est pas le plus grand nombre,  
& tous ceux qui vont à un Spectacle,  
ont raison de vouloir l'entendre. Je fais  
bien que l'esprit Français a tant de vi-  
vacité & d'aptitude, qu'il faut peu de  
chose pour lui faire comprendre le sens  
d'un ouvrage; aussi, sans la confiance  
que j'ai eue dans le génie de votre  
Nation, ou je n'aurais rien composé,  
ou j'aurais fait imprimer ma Piece avec  
la traduction Française. Mais d'un côté  
ç'aurait été manquer à mes engagemens;  
de l'autre, ç'aurait été montrer trop de  
présomption. J'ai pris un milieu dans  
ces deux partis. Je fais un extrait de  
ma Comédie, & j'y ai rendu compte,  
scène par scène, de tout ce qui se fait  
dans la Piece. J'ai résolu de faire met-  
tre cet extrait en Français, & de le  
faire imprimer. Je suis bien persuadé  
que cet extrait, quelque sommaire qu'il  
soit, suffira aux Spectateurs pour leur  
Y v

faire comprendre le dialogue, l'intérêt & l'intrigue.

## LE BON SEIGNEUR.

*Comédie en un acte, en prose, mêlée  
d'Ariettes, 19 Février 1763. (1)*

**L**E Comte, Seigneur du Village, ouvre la scène avec Dubois, son Valet, qui lui demande s'il compte rester long-tems, & s'il doit faire ouvrir un grand coffre plein de livres de Morale qu'il a fait apporter.

### Le C O M T E.

Dubois, le meilleur livre de Morale est notre cœur, & c'est celui que l'on consulte le moins; j'ai passé quatre mois à Paris à jouir de tout, & je viens employer ici le reste de l'année à jouir de moi-même.

(1) Le théâtre représente d'un côté des Maisons rustiques; de l'autre, des Bosquets; & dans le fond, une Avenue qui conduit à un Château.

DUBOIS.

On m'avait bien dit , Monsieur , que vous étiez un Philosophe , cependant je n'en voulais rien croire , car je vous ai toujours vu gai , modeste , sensible & généreux.

Le COMTE.

AIR.

Quand l'austere Philosophie  
Sert à nous endurcir le cœur ,  
Ce n'est qu'une affreuse manie  
Qui de nous fait fuir le bonheur ;  
Prenons l'humanité pour guide ,  
Par nos bienfaits comptons nos jours ,  
Et qu'après la Parque décide  
S'ils doivent être longs ou courts.

Dubois insiste , & lui observe que négligeant les avantages de l'esprit , de la naissance & de la fortune , il semble mépriser son avancement & fuir le bonheur.

Le COMTE.

Fuir le bonheur , la fortune le montre , la grandeur l'annonce , l'amour le promet , la vertu seule le donne : ce n'est qu'en suivant la nature qu'on peut le trouver.

A I R.

Ici chaque instant voit naître  
Le bonheur au sein du plaisir,  
Et si je cherche à le connaître,  
Ce n'est que pour mieux en jouir;  
Il faut avec délicatesse,  
Afin d'aiguïser le désir,  
Faire badiner la sagesse,  
Et moraliser le plaisir.

Le Comte continue à établir son caractère bienfaisant, par ses réponses pleines d'humanité. Il se retire & se dérobe pour quelques momens à l'empressement de ses Vassaux, qui font entendre par leur chants, la joie qu'ils ressentent de son arrivée, & qu'il ne veut pas contraindre par sa présence.

Le Bailli & Thomas, Fermier du Château, arrivent à la tête des autres Paysans, & après avoir épanché leurs cœurs sur le compte d'un si bon Maître, ils projettent de deux Fêtes de n'en faire qu'une, & de marier Lubin, neveu du Bailli, à une des nièces de Thomas, qui commencent à devenir grandes, & par conséquent difficiles à garder.

## A I R.

Une fille est comme une plante ,  
Quand la sève une fois fermente ,  
Le plus sûr est de la cueillir ;  
Malgré vos soins & votre peine ,  
Dès qu'elle commence à fleurir ,  
Elle monte bien-tôt en graine.

Les conditions sont acceptées de part & d'autre & le mariage est conclu. Le Bailli sort pour aller disposer son neveu à cet arrangement, & Thomas en fait part à Lisette, l'une de ses nièces & sa filleule, pour laquelle il a le plus de prédilection. Elle y consent d'autant plus volontiers que Lubin est un fort joli garçon, & le seul que la Milice ait laissé dans le Village; mais Nanette qui survient sans être vue, écoute tout cet arrangement & se promet bien de ne se pas laisser priver ainsi de son droit d'ainesse. Thomas sort, afin de préparer le festin & de faire avertir Colette, la plus jeune de ses nièces, de venir à la noce, parce qu'elle est dans un Village voisin. Lisette restée seule, justifie ainsi le penchant subit qu'elle a pris pour Lubin.

## A R I E T T E.

Depuis que je songe à Lubin ,  
Un doux plaisir  
S'est emparé de moi soudain ,  
L'amour & le desir ,  
D'un coup d'aile ,  
Allument dans mon sein  
Une flamme nouvelle.  
Depuis que je songe à Lubin , &c.



Si quelque tems à ses douceurs  
On préfère l'indifférence ,  
Il faut céder un jour ;  
Le germe de l'amour  
Est né dans tous les cœurs :  
En vain on s'en défend ,  
Pour éclore il n'attend  
Qu'un rayon d'espérance.  
Depuis que je songe à Lubin , &c.



Elle sort pour aller rejoindre sa sœur  
Nanette , afin qu'elle ne se doute de  
rien ; mais celle-ci , qui a tout enten-  
du , vient se plaindre au Seigneur du  
passé droit que lui fait son oncle , & lui  
demande sa protection ; celui-ci la lui



romet , ainsi que la main de Lubin , si  
e jeune homme lui donne la préfé-  
ence. Ils sortent l'un & l'autre , & ce  
Doq du Village arrive avec le Bailli ,  
son oncle , qui lui apprend le Ma-  
riage avantageux qu'il vient de con-  
clure pour lui. Lubin s'y refuse , & com-  
me il a reçu de l'éducation par son  
oncle le Curé , il répond par ce cou-  
plet :

A I R.

Sous l'humble toit d'une Bergere ,  
C'est-là que se plaît le bonheur ;  
Il repose sur la fougere ;  
Loin du bruit & de la grandeur.  
Le poids d'une gloire importune ,  
Souvent étouffe le desir ,  
Et l'éclat qui suit la fortune  
Vient effaroucher le plaisir.

Le Bailli mécontent de cette résis-  
tance , sort & le laisse avec Thomas ,  
qui l'invite à se déterminer ; Lubin plus  
libre avec ce dernier , lui avoue qu'il  
aime ailleurs ; & le bon Thomas qui  
compâtit à sa peine , sort en lui pro-  
mettant de faire entendre raison à son  
oncle.

Lubin qui , sans doute , est un gar-

qu'il pose plus doucement. Il déplore  
la tristesse de son état dans l'Ariette  
suiyante.

### *A R I E T T E.*

Dès le matin ,  
Je prends en main  
Ma lourde Cognée ;  
Et dans le bois voisin ,  
Toute la journée ,  
Je vais taillant ,  
Coupant ,  
Abattant ,  
Han , han !



Qu'on a de peine  
Pour un petit gain !  
Mais un peu de vin  
Me redonne haleine ,  
Mais un peu de vin  
Me remet en train.  
Ma besogne achevée,  
Je n'ai pas plus de repos ;  
Sergent , taille , corvée ,  
Sont les moindres de mes maux.



A la maison ,  
Un vrai Démon ;

Me querelle,

Me harcelle.

Méchante femme & point de pain ;

Ah ! quel destin !

On entend gronder le tonnerre, & Mercure paraît sur un nuage. Il vient la part de Jupiter annoncer à Blaise, & touché de sa misère, ce Dieu remira les trois premiers souhaits qu'il faudra former ; Blaise est fort étonné : cet événement ; mais l'embarras, & le choix de ses souhaits, & pour ouvrir l'esprit il achève sa bouteille. L'argot le surprend, elle le traite d'ironie & de fainéant ; mais il l'apaise bien-tôt en lui apprenant ce qui vient de lui arriver. Elle a d'abord peine à y rien comprendre ; elle craint qu'il ne soit devenu fou ; mais au nom de Jupiter elle donne une attention plus sérieuse, parce qu'elle ne croit pas que son mari osât se moquer des Dieux. Blaise sort pour aller consulter le Bailli sur l'usage qu'il doit faire des graces que Jupiter lui a promises. Margot, qui demeure seule se réjouit de sa nouvelle fortune sur laquelle elle étoit si grande. Elle forme de grands projets. M. Simon, à qui elle a promis sa fille, la surprend en

qu'il pose plus doucement. Il déplore la tristesse de son état dans l'Ariette suivante.

*A R I E T T E.*

Dès le matin ,  
Je prends en main  
Ma lourde Cognée ;  
Et dans le bois voisin ,  
Toute la journée ,  
Je vais taillant ,  
Coupant ,  
Abattant ,  
Han , han !



Qu'on a de peine  
Pour un petit gain !  
Mais un peu de vin  
Me redonne haleine ,  
Mais un peu de vin  
Me remet en train.  
Ma besogne achevée ,  
Je n'ai pas plus de repos ;  
Sergent , taille , corvée ,  
Sont les moindres de mes maux.



A la maison ,  
Un vrai Démon ;

Me querelle,

Me harcelle.

Méchante femme & point de pain ;

Ah ! quel destin !

On entend gronder le tonnerre , & Mercure paraît sur un nuage. Il vient de la part de Jupiter annoncer à Blaise , que touché de sa misère , ce Dieu remplira les trois premiers souhaits qu'il voudra former ; Blaise est fort étonné de cet événement ; mais l'embarras , est le choix de ses souhaits , & pour s'ouvrir l'esprit il achève sa bouteille. Margot le surprend , elle le traite d'ivrogne & de fainéant ; mais il l'apaise bien-tôt en lui apprenant ce qui vient de lui arriver. Elle a d'abord peine à y rien comprendre ; elle craint qu'il ne soit devenu fou ; mais au nom de Jupiter elle donne une attention plus sérieuse , parce qu'elle ne croit pas que son mari osât se moquer des Dieux. Blaise sort pour aller consulter le Bailli sur l'usage qu'il doit faire des graces que Jupiter lui a promises. Margot demeurée seule se réjouit de sa nouvelle fortune sur laquelle elle établit de grands projets. M. Simon , à qui elle a promis sa fille , la surprend en

même à solliciter le pere de Suzette en faveur de Colin. Blaise arrive avec le Bailli ; Simon tient la promesse qu'il a donnée à Suzette, & engage son pere à lui donner Colin. Après avoir demandé l'avis au Bailli, il y consent, à condition toutefois que Margot ne s'y opposera pas ; elle arrive, & ils se mettent tous à table, afin d'y jaser plus commodément de l'importante affaire qu'ils ont à traiter, & pour laquelle le grave Bailli se creuse inutilement la tête depuis une heure. Après que chacun a bu un coup, Blaise offre quelques petits poissons au Bailli, & comme il sait qu'il aime les anguilles, il dit qu'il souhaiterait en avoir une à lui présenter ; aussitôt il en paraît une dans le plat, au grand étonnement de tous les convives, & au grand mécontentement de Blaise, & sur-tout de Margot, qui devient furieuse du peu de fruit que son mari vient de retirer de son premier souhait. Elle lui fait tant de reproches, & l'accable de tant d'injures, que dans son premier mouvement, il souhaite de la voir muette ; aussi tôt la parole expire sur ses lèvres, & elle sort après les avoir battu tous. Blaise se livre aux regrets de l'imprudence,

dence, que l'indiscrétion de sa femme vient de lui faire faire; mais il a bien plus lieu de s'en repentir, lorsqu'il se voit réduit à ne tirer d'autre avantage de son dernier souhait, que de rendre la parole à sa femme; à quoi il consent enfin, à condition qu'elle approuvera le mariage de Suzette avec Colin; alors l'abondance de paroles qui suffoquaient la pauvre Margot, depuis près d'un quart-d'heure qu'elle n'avait parlé, sort de sa bouche avec une volubilité si incroyable, qu'il y a apparence que s'il restait encore un souhait à Blaise, il s'en servirait pour la remettre dans l'état d'où il vient de la tirer. Cette scène qui est très-comique, finit la Pièce, qui est terminée par un Vaudeville, dont voici quelques couplets :

**S U Z E T T E.**

Tendrons qu'une Maman domine,  
Sur votre choix, sachez tromper;  
A l'époux qu'elle vous destine,  
C'est le seul moyen d'échapper.  
Doucement & dans le silence,  
Vous en alliez venir à bout;  
Trop de pétulance,  
Gâte tout.

*Tome VI.*

**Z**

## COLIN.

Galans , auprès d'une cruelle ,  
 Conduisez bien l'art des soupirs ,  
 Pour gagner le cœur de la Belle ,  
 Mettez un frein à vos desirs ;  
 Le timide , en tremblant , s'avance ,  
 L'Entreprenant manque son coup ;  
 Trop de pétulance ,  
 Gâte tout.

## BLAISE.

Richards qui faites grand tapage ,  
 Blaise est pour vous une leçon ;  
 J'aurais pu , me montrant plus sage ,  
 Quitter l'état de Bucheron.  
 De vos biens, malgré l'abondance,  
 Vous trouverez dans peu le bout ;  
 Trop de pétulance ,  
 Gâte tout.

Ce joli Opéra-Comique , est un des ouvrages le plus agréable qui ait été donné au Théâtre Italien depuis la réunion. On y trouve de la gaieté, du sentiment , & même de la morale ; les Ariettes en sont bien faites & ont donné lieu à la meilleure Musique que M. Philidor eut donnée jusqu'alors. Il



est étonnant qu'il n'ait pas cherché à s'attacher un Auteur du mérite de M. Guichard, & il est plus étonnant encore, que celui-ci encouragé par le plus brillant succès, ait cessé de traiter un genre qui lui paraissait si propre. *Le Bucheron* eut vingt-quatre représentations, & c'est une des Pièces que l'on voit le plus souvent, & avec le plus de plaisir.



---

**DEBUT DU Sr. LAUBREAU.**

Le Sieur Laubreau , Directeur de la Troupe de Lyon , vint déburer à Paris , le 2 Mars 1763 , par le rôle du Prince dans Ninette à la Cour , & par celti du Musicien dans le Magazin des Modernes ; le goût de son chant le fit applaudir ; il fut reçu à demi-part ; mais il jugea à propos de se retirer à la clôture de 1765 , pour retourner à Lyon , où il est à présent.

---

**Gratis.**

Les Comédiens donnerent le 22 Juin, *gratis* , en réjouissance de la Paix, les Caquets, le Retour d'Arlequin & le Bucheron, suivis du Ballet des Pierrots.



---

**LES FÊTES DE LA PAIX.***4 Juillet 1763.*

**L**E théâtre représente une grande Place environnée de portiques ; des trophées sont suspendus entre les colonnes, & sur des gradins de pierre, disposés en amphithéâtre, comme dans un Cirque. On voit des Statues représentant les grands Hommes qui ont illustré la France dans tous les genres. Au milieu de cette Place est représentée la figure équestre du Roi, avec son piédestal, & les ornemens qui l'accompagnent, tel qu'on le voit dans la Place de Louis XV (1).

Des Suisses veulent empêcher le Peuple d'approcher ; mais le Chef des Héros d'armes ordonne de laisser passer tous ceux qui veulent s'approcher de la Statue du Roi, il chante :

Dans ce jour où tout prospère,  
Il n'est point d'états différens ;

---

(1) Cette superbe décoration est de l'invention de M. Louis, ancien Pensionnaire du Roi, & premier Architecte de Sa Majesté Polonoise.

Laissez entrer petits & grands ;  
 Laissez les cœurs se satisfaire ;  
 Doit-on empêcher des Enfants  
 De venir voir leur pere ?

Des Jardiniers & des Bouquetiers  
 viennent en chantant & en dansant,  
 orner la Statue du Roi de festons &  
 de guirlandes. Un Abbé en habit de  
 campagne paraît avec une Bourgeoise  
 qu'il presse de céder ; mais elle lui ré-  
 pond qu'elle n'a jamais cédé ; elle est  
 honnête femme , & l'Abbé rassure ainsi  
 sa vertu.

Je suis libre , j'ai du bien ;  
 Cet habit-là , Madame , & rien ,  
 C'est à peu près la même chose ;  
 On le prend pour tromper les yeux ;  
 Plus d'un , ainsi que moi , par ce dehors im-  
 pose  
 Sans engagement sérieux.

### La BOURGEOISE.

Vous n'en avez aucun ?

L' A B B É.

Aucun ; s'il faut vous le dire.

Je me confie à vous , à peine sai je lire ;  
 J'ai pris cet attirail par prudence , par goût ;

Enfin, comme un passe-partout,  
Car on en tire un fort grand avantage ;  
C'est moins pour moi , Madame , un état qu'un  
maintien ;

Heureux qui fait en faire usage ;  
Par-là je tiens à tout , en ne tenant à rien.

On nous reçoit sans conséquence ;  
Insensiblement on s'avance.

On nous goûte en faveur de la frivolité ,  
C'est en elle aujourd'hui que mon état con-  
siste ,

Avec quatre doigts de baptiste ,  
Nous acquérons le droit de l'inutilité ,  
Et pouvons être oisifs en toute liberté.

### La BOURGEOISE.

Mais tous ces oisifs-là , demandent de l'ou-  
vrage.

### L' A B B É.

Notre regne n'est pas tombé ,  
Nous nous insinuons toujours dans le ménage ;  
Chaque Maison a son Abbé.

Il y donne le ton ; y joue un personnage ,  
Pour les Valets , il est Monsieur l'Abbé ,  
Pour le Mari , mon cher Abbé ,  
Pour la Femme , l'Abbé.

Lorsque la Bourgeoise , sensible aux

propositions de l'Abbé, regrette de n'être pas assurée du sort de son mari, qu'elle croit mort; ce mari qui est un Grenadier, vient & la surprend avec l'Abbé. La Bourgeoise est prête de s'évanouir de frayeur & de chagrin. Le bon Grenadier prend cela pour un effet de la tendresse de sa femme. Elle se plaint de toutes les inquiétudes qu'il lui a causées. Il dit n'être arrivé que de la veille; elle lui reproche son peu d'empressement, & le querelle de ce qu'il est déjà yvre; il en convient; mais c'est dit-il, par sentiment qu'il s'est grisé; il a bu avec ses camarades à la santé de tous les peuples de la terre, qui sont nos bons amis, puisque la Paix est générale. L'Abbé veut se mêler d'appuyer les reproches de la femme; mais le Grenadier après l'avoir toisé du haut en bas, l'oblige à se retirer avec peu de ménagement pour un homme qui prend un habit respectable pour

Etre un mauvais Sujet, un mauvais Citoyen,

Etre à charge au Public, en un mot bon à rien.

Il se raccommode avec sa femme,

*du Théâtre Italien.* 537  
après avoir chanté une Ariette dont  
le refrain est :

Il faut que la paix soit bien grande ,  
Elle regne entre les époux.

Un Précepteur vient avec ses Eco-  
liers à qui il montre la Statue du Roi ,  
& les figures des Hommes Illustres qui  
remplissent les gradins du Portique ,  
en les invitant à mériter d'y prendre  
place un jour avec eux.

Un Vieillard nommé Gombault , qui  
a servi le Roi aussi long-tems que ses  
forces le lui ont permis , détaille à ses  
compatriotes les dangers que ce Mo-  
narque a partagé avec ses Soldats ;  
Louison, sa petite fille , lui demande  
ce que c'est que la guerre ; il lui en  
donne une idée , par la comparaison  
qu'il en fait avec un ouragan horri-  
ble , qui , quelques années auparavant ,  
avait ravagé tout le canton ; il bénit  
ensuite avec tous les Habitans la bonté  
du Roi , qui a épargné à toutes les  
Provinces les calamités que produit ce  
fléau ; le fils de ce brave homme qui  
s'était mis dans le Service , quand son  
pere s'en est retiré , arrive & inter-  
rompt ou plutôt redouble les épan-  
chemens de cœur de ces bonnes gens.

Z v

Il a servi en brave Soldat & a mérité le grade d'Officier & a été honoré de la Croix de S. Louis. Il se propose de faire servir la pension dont il est gratifié, à procurer à sa famille une vie plus commode, & se dispose lui-même à les aider dans les soins de la culture des terres, tant que la paix lui en laissera le loisir. En s'adressant à des Grenadiers qui surviennent & le reconnaissent pour un de leurs anciens camarades. Il leur montre ces bons Paylans, dont il ne rougit pas d'être le fils, & ils prennent dans leurs bras la petite Louison, qu'ils élèvent pour lui faire voir la Statue du bon Roi. La Fête villageoise recommence avec les instrumens champêtres. Les Grenadiers s'y joignent & chantent des couplets galamment grivois. Successivement la Place se remplit d'une multitude de gens de tout âge & de tous états. La Fête devient générale & finit par un Ballet qui peint le tumulte de la joie, au milieu duquel un Carillonneur, sa femme & un Artificier chantent des morceaux qui caractérisent leurs fonctions.

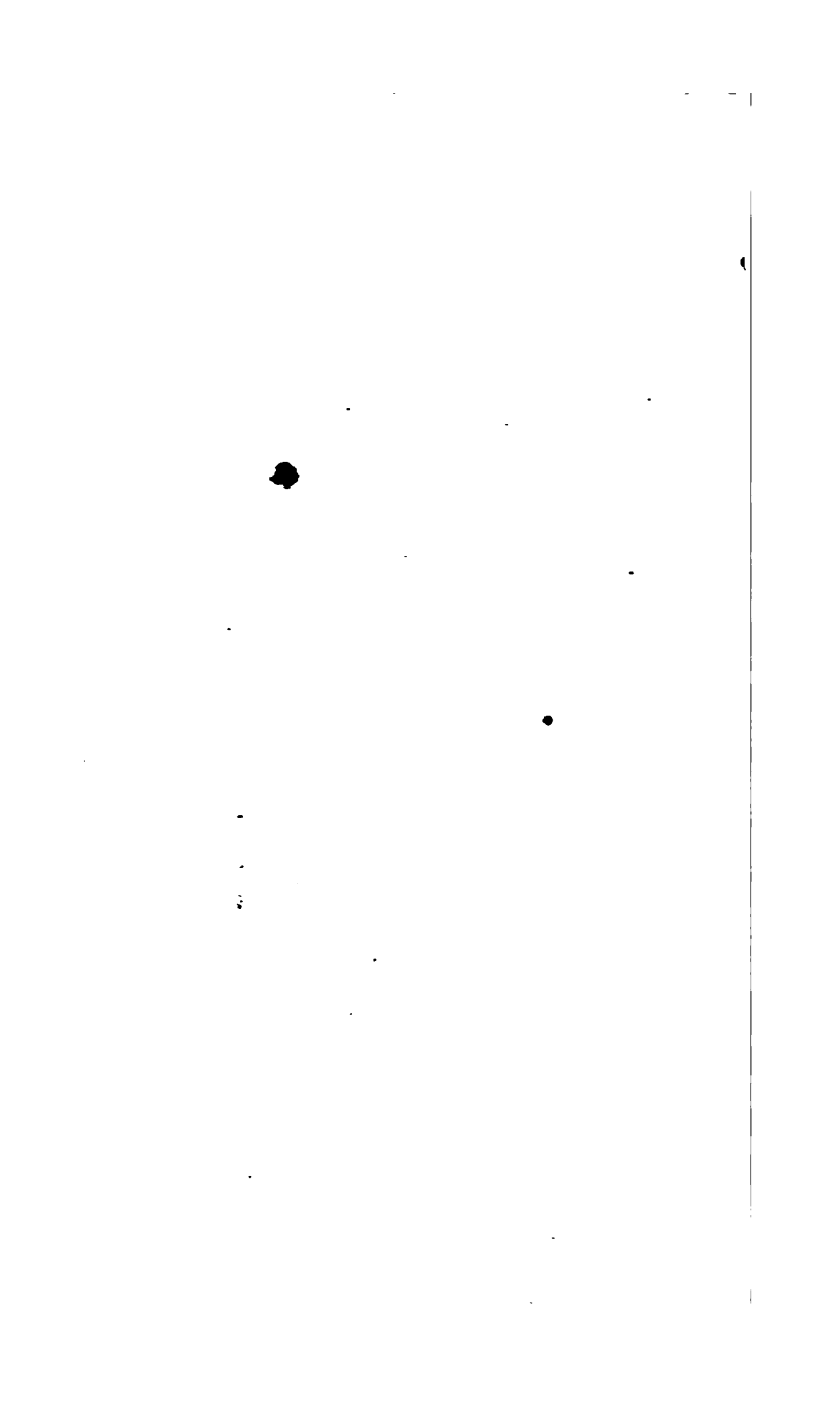
Ce Divertissement, & sur-tout la scène qui le termine, ne font pas moins



d'honneur au cœur de M. Favart, que  
le succès mérité de l'Anglais à Bor-  
deaux en a fait à son esprit ; ce n'était  
pas une entreprise facile que de trai-  
ter un sujet si rebattu sur deux théâ-  
tres si différens , la chute même de l'un  
des deux sans donner la moindre at-  
teinte à sa gloire , n'en aurait pas fait  
moins d'honneur à son zèle.

La Musique de ce Divertissement  
est de M. Philidor , il y a soutenu sa  
réputation dans plusieurs morceaux &  
sur-tout dans celui où il a donné une  
image de la guerre si conforme aux  
paroles qu'il a traitées.

*Fin. du sixieme Volume..*



---

# TABLE

## DES MATIERES

Contenues dans ce fixieme Volume.

### A.

|                                  |            |
|----------------------------------|------------|
| <b>A</b> MOUR paternel ,         | pages 489. |
| <i>Amours champêtres ,</i>       | 242.       |
| <i>Amours de Mathurine ,</i>     | 249.       |
| <i>Annette &amp; Lubin ,</i>     | 458.       |
| <i>Astraudi , (sa retraite.)</i> | 225.       |

### B.

|  |      |
|--|------|
| <b>B</b> ALETTI , (représentation à son profit.) | 382. |
| <i>Bals ,</i>                                    | 406. |
| <i>Bastien &amp; Bastienne.</i>                  | 119. |
| <i>Baurans ,</i>                                 | 231. |
| <i>Bohémienne ,</i>                              | 268. |
| <i>Boissi , (son histoire)</i>                   | 81.  |

*Bon Seigneur ;*  
*Brioché ,*

pages 514.  
 126.

## Q.

|  |      |
|--|------|
| <b>C</b> AILLOT , (son début)                | 406. |
| <i>Campagne ,</i>                            | 174. |
| <i>Caprice amoureux ,</i>                    | 213. |
| <i>Caquets ,</i>                             | 426. |
| <i>Catinon , (son début)</i>                 | 129. |
| <i>Charlatan ,</i>                           | 284. |
| <i>Chinois ,</i>                             | 238. |
| <i>Clôture de 1753 ,</i>                     | 101. |
| <i>Clôture de 1754.</i>                      | 163. |
| <i>Clôture de 1759.</i>                      | 372. |
| <i>Clôture de 1760.</i>                      | 386. |
| <i>Clôture &amp; Compliment de 1764.</i>     | 469. |
| <i>Collet , la Demoiselle , (son début.)</i> | 363. |

## D.

|  |      |
|--|------|
| <b>D</b> EAMICI , la Signora , (son début) | 356. |
|--|------|

## E.

|                         |      |
|-------------------------|------|
| <b>E</b> COSSAISE ,     | 417. |
| <i>Enforcelés ,</i>     | 320. |
| <i>Entêté ,</i>         | 352. |
| <i>Esprit du Jour ,</i> | 189. |

## F.

|   |       |      |
|---|-------|------|
| <b>F</b> ANFALE,                              | pages | 41.  |
| <i>Femmes</i> , (les)                         |       | 113. |
| <i>Fête d'amour</i> ,                         |       | 199. |
| <i>Fêtes de la Paix</i> ,                     |       | 533. |
| <i>Fêtes des environs de Paris</i> ,          |       | 103. |
| <i>Fils d'Arlequin perdu &amp; retrouvé</i> , |       | 157. |
| <i>Flaminia</i> , (sa retraite)               |       | 53.  |
| <i>Fleurs</i> ,                               |       | 11.  |
| <i>Frivolité</i> ,                            |       | 67.  |

## G

|                       |      |
|-----------------------|------|
| <b>G</b> UI DE CHENE, | 493. |
|-----------------------|------|

## J.

|  |      |
|--|------|
| <b>J</b> ARDINI, (son début)           | 87.  |
| <i>Jeune</i> , (Le), (son début)       | 381. |
| <i>Jeune Grecque</i> ,                 | 289. |
| <i>Impromptu de l'Amour</i> ,          | 376. |
| <i>Incas du Pérou</i> ,                | 7.   |
| <i>Indes dansantes</i> ,               | 1.   |
| <i>Innocente supercherie</i> ,         | 383. |
| <i>Jourdain</i> , la Dlle. (son début) | 381. |
| <i>Jumeaux</i> ;                       | 143. |

## L.

|   |            |
|---|------------|
| <i>LABORAS de Mexieres , ( sa retraite)</i> |            |
|   | pages 437. |
| <i>Lacédémoniennes ,</i>                    | 163.       |
| <i>Laubreau , ( son début )</i>             | 532.       |

## M.

|  |      |
|--|------|
| <i>MAITRE de Musique ,</i>             | 226. |
| <i>Martin , la Dlle. ( son début )</i> | 381. |
| <i>Melezinde ,</i>                     | 364. |

## N.

|                                    |      |
|------------------------------------|------|
| <i>NINETTE à la Cour ,</i>         | 213. |
| <i>Noce interrompue .</i>          | 328. |
| <i>Nouvelle École des Femmes ,</i> | 343. |
| <i>Nouvelle Troupe .</i>           | 407. |

## P.

|                                    |      |
|------------------------------------|------|
| <i>PHILOSOPHE prétendu ,</i>       | 472. |
| <i>Piccinelli ,</i>                | 457. |
| <i>Plutus , Rival de l'Amour ,</i> | 279. |
| <i>Port-Mahon ,</i>                | 254. |
| <i>Prétendu ,</i>                  | 420. |

## R

|                            |       |      |
|----------------------------|-------|------|
| RAMIR,                     | pages | 306. |
| Anton & Rosette,           |       | 88.  |
| Entrée des Théâtres,       |       | 389. |
| Établissement de la Salle, |       | 399. |
| Retour du Goût,            |       | 137. |
| Retour imprévu,            |       | 257. |
| Revue des Théâtres,        |       | 130. |
| Roi & le Fermier, (Le)     |       | 485. |

## S.

|                           |      |
|---------------------------|------|
| SAMI, Signor (son début)  | 419. |
| SAMI, Signora (son début) | 406. |
| Servante Maîtresse,       | 183. |
| Silvia, (son histoire)    | 377. |
| Soliman second,           | 438. |
| Sticotti, (sa retraite)   | 375. |
| Sultan généreux,          | 370. |

## T.

|                    |     |
|--------------------|-----|
| TIRCIS & Doristée, | 55. |
| Turc généreux,     | 1.  |

## V.

|                       |      |
|-----------------------|------|
| VALÉE de Montmorenci, | 34.  |
| Véronese,             | 198. |

346

|  |          |
|--|----------|
| <i>Véronèse</i> père , (sa mort )                | pages 37 |
| <i>Veux accomplis</i> ,                          | 2        |
| <i>Vierge</i> , la D <sup>ic</sup> . (son début) | 27       |
| <i>Villette</i> , la Dlle. (son début)           | 36       |

**Z.**

|                                  |    |
|----------------------------------|----|
| <b>ZANUZZI</b> , (son début)     | 38 |
| <i>Zéphire &amp; Fleurette</i> , | 15 |

**Fin de la Table.**







This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

AUG 17 '61 H

SEP 22 62 H

